Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011(historique) ; P. Chagnoux – 2013 (citations).



Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

HISTORIQUE

DU

3e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

PENDANT

LA GUERRE 1914-1919



ROCHEFORT-SUR-MER
IMPRIMERIE NORBERTINE
—
1920

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

ARMÉE DE HONGRIE

17e DIVISION COLONIALE

I . D 17

N° 1330

3e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

Exécution de la D.M N° 2108 1/8 du 25/1/19

RÉCAPITULATION DES CITATIONS COLLECTIVES

OBTENUES PAR LE 3e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

I. – CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Ordre N° 193 du 10 mars 1915 de la 4e armée

Le général commandant la 4e armée cite à l'ordre de l'armée le 22e régiment d'infanterie coloniale, les 1er et 2e bataillons du 3e régiment d'infanterie coloniale :
« Sous l'énergique commandement du lieutenant-colonel Bonnin, dans les journées des 23, 27 et 28 février, ont, après des combats acharnés et au prix de sanglants efforts, assuré la conquête du fortin situé au nord de la ferme de Beauséjour. Il associe à cet hommage le 3e bataillon, qui, lui aussi, depuis le 15 septembre, n'a cessé de donner les plus belles preuves de courage, d'endurance et de dévouement. »

II. – CITATION

Le 1er corps d'armée coloniale, (dont faisait partie le 3e régiment d'infanterie coloniale) :
« Sous l'énergique impulsion de son chef, le général Berdoulat, s'est emparé d'un élan magnifique des positions ennemies puissamment fortifiées. A combattu pendant sept jours consécutifs, du 25 septembre au 2 octobre, avec une vigueur et une ténacité remarquables, triomphant de violentes contre-attaques et refoulant constamment l'ennemi de positions en positions. »

III. – ORDRE GÉNÉRAL DU VOIVODE MITCHICH

Commandant la 1ère armée serbe, pour toutes les troupes de l'armée

« Dans l'attaque générale de l'armée du 9 décembre, le 3e régiment d'infanterie coloniale française s'est particulièrement distingué. »
« Ce jour-là, pour la première fois, cet héroïque régiment a pris part au combat sur le front de la 1ère armée, au cours duquel il a donné la preuve de sa haute valeur. »
« A l'heure précise fixée pour l'attaque de l'infanterie, ce régiment est sorti des tranchées et a commencé résolument le mouvement en avant vers les tranchées ennemies. »
« Malgré une résistance très acharnée de l'ennemi, le régiment a réussi à occuper la première ligne de tranchées ennemies et il a continué sa progression en avançant de 800 à 1500 mètres sous le feu de l'artillerie très violent et sous le feu de mitrailleuses et d'infanterie de front et des deux flancs. »
« Le régiment a maintenu les positions conquises quoi qu'il ait été en flèche et a, de ce fait, beaucoup souffert du feu de l'ennemi. »
« J'ai observé personnellement le mouvement de ce régiment et je considère de mon devoir de porter à la connaissance de toutes les troupes sous mes ordres ce bel exemple de conduite héroïque au feu, en les invitant à l'imiter au prochain combat, afin que nous puissions, par des efforts communs, plus facilement et plus rapidement obtenir les résultats voulus. »

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

ORDRE DE LA DIVISION

Ordre N° 86 du 15 octobre 1918 de la 17e division d'infanterie coloniale

Le général Pruneau, commandant la 17e division d'infanterie coloniale, cite à l'ordre de la division, la 3e section de la 3e compagnie de mitrailleuses du 3e régiment d'infanterie coloniale :
« Sous le commandement du sergent Girault, a neutralisé le feu d'une section de mitrailleuses bulgares par sa rapidité et sa précision de mise en batterie. S'est précipité ensuite à la grenade sur cette section et l'a faite prisonnière. »

ORDRE DU RÉGIMENT

Ordre du 20 mai 1915 du 7e régiment d'infanterie coloniale

Le colonel Desdouis, commandant le 7e régiment d'infanterie coloniale, cite à l'ordre du régiment, en demandant que ces citations soient portées à l'ordre de l'Armée :
« Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats des 1er, 2e , 3e et 4e compagnies du 3e régiment d'infanterie coloniale, qui appelés, dans la nuit du 15 au 16 mai, au secours de leurs camarades du 7e régiment d'infanterie coloniale, assaillis par l'ennemi, leur ont apporté le secours de leur vaillance et les ont aidés à reconquérir les positions de tranchées momentanément tombées entre les mains de l'ennemi. »

Aux Armées, le 10 juin 1919.

Pour copie certifiée conforme :

Le lieutenant-colonel commandant le 3e R.I.C.

Signé : THOMASSIN.

HISTORIQUE

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

DU

3e REGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

I

LA MARCHE A L'ENNEMI. – ROSSIGNOL

2 août 1914 ! L'Allemagne nous a déclaré la guerre, l'heure de la revanche vient de sonner.

Le 3e R.I.C. brûle d'aller se mesurer avec nos ennemis héréditaires. Au moment où tous les peuples parlaient de droit et d'arbitrage, où tous les efforts de l'esprit humain tendaient à écarter l'action de la force brutale dans le règlement des conflits internationaux, l'Allemagne, avec sa duplicité coutumière, provoque la guerre.

Le régiment, sous les ordres du colonel **Lamolle**, quitte Rochefort s/Mer dans la nuit du 7 au 8 août. Il est à l'effectif de trois bataillons :

I. – 1er bataillon sous les ordres du commandant **Sauvage**.
II. – 2e bataillon sous les ordres du commandant **Chibas-Lassalle**.
III. – 3e bataillon sous les ordres du commandant **Mast**.

Le 10, il débarque à Mouzay, dans la Meuse, et, après des marches très dures, prend, le 20 août, les avant-postes (1er et 3e bataillons) en avant de Chauvency-Saint-Hubert.

Le 21 août, la marche en avant se poursuit avec enthousiasme ; les 2e et 3e bataillons sont dirigés sur Limes (en Belgique), le 1er bataillon sur Fugny, en deçà de la frontière.

Le 22, le régiment fait partie du gros de la colonne de la 3e D.I. et se porte de Limes sur Neufchâteau, par Saint-Vincent et Rossignol. Le régiment marche derrière l'artillerie divisionnaire. Au débouché de Saint-Vincent, une violente canonnade se fait entendre vers l'Est ; à peine avait-il parcouru 500 mètres au-delà du Au même moment, arrive l'ordre d'assurer la protection de l'artillerie en plaçant, pendant la marche, une compagnie d'infanterie entre chaque groupe, la 4e Cie assurant la liaison avec les unités d'infanterie. Le 1er bataillon est maintenu en réserve, à cheval sur la route. Ce mouvement s'exécute normalement, malgré le tir bien réglé de l'artillerie ennemie. A 10 h 30, le général commandant la brigade envoie l'ordre suivant :

« *Suivez comme soutien l'artillerie divisionnaire qui marche sur Rossignol.* »

Les trois bataillons, qui faisaient face à l'Est, reçoivent l'ordre de se porter au Nord pour exécuter le mouvement prescrit. A 11 heures, le 2e bataillon, à la sortie du bois, au nord-est de Breuvannes, est accueilli par des feux d'infanterie, de mitrailleuses et d'artillerie qui l'oblige à se déplacer face au Nord-Ouest et au Nord. Le 1er bataillon, arrivant à hauteur de la cote 325, nord-est de Breuvannes, est obligé de se terrer. Tout mouvement de sa part lui attirera une rafale de feux d'infanterie et d'artillerie. Le 3e bataillon a réussi à franchir la Semoy et restera engagé sur la rive droite de cette rivière avec la 1ère brigade.

Dès midi, les trois bataillons sont fixés, immobilisés et conservent leurs positions jusqu'au soir, recevant des coups de toutes parts.

A 12 h 45, le général commandant la 3e brigade envoie l'ordre de marcher sur Rossignol, qui sera fortifiée. Cet ordre ne peut être exécuté. Les pertes sont énormes, mais nul ne songe à abandonner la lutte.

Dès 14 heures, des coups de feu viennent de tous les côtés, sauf au Sud. Les 1er et 2e bataillons sont presque cernés sur leurs positions. Le 3e bataillon s'est avancé sur la rive droite de Semoy. On ne peut recevoir ni renforts, ni ravitaillement. Aussi, à 19 heures, le colonel prescrit-il un

mouvement de retraite. Les débris des 1er et 2e bataillons, avec le drapeau, sont ramenés sur la route de Tintigny-le-Fresnois et peuvent rejoindre, à 21 heures, les lignes de la 2e division. La retraite se poursuit jusqu'à Orval, où l'on arrive le 23, à 4 heures.

Les pertes de la journée étaient de 2085 tués, blessés ou disparus.

Les actes de courage furent nombreux au cours de ce combat. Citons, entre mille, le soldat mitrailleur **Patel**, qui, quoique blessé à la tête, continue à servir sa pièce et n'abandonne son poste qu'à la suite d'une seconde blessure très grave qui achevait de le mettre hors de combat ; le sergent **Aubry**, qui, malgré une blessure, a contribué, avec son lieutenant, à sauver le drapeau, qui est resté déployé pendant toute l'affaire ; le lieutenant **Vergniaud**, qui a fit preuve de la plus grande énergie en groupant autour de lui des isolés, dont plusieurs blessés, avec lesquels il s'est dégagé de l'étreinte allemande ; le capitaine **Bureau**, qui, renversé et blessé par un obus, reprend le commandement de sa compagnie sous un feu meurtrier, jusqu'au moment où il tombe foudroyé à la tête par une balle ; le capitaine **Delalbres**, qui, quoique blessé, reste à la tête de sa compagnie ; enfin, le lieutenant-colonel **Mortreuil**, tombé glorieusement.

II

LA RETRAITE – LA BATAILLE DE LA MARNE

La Rage au cœur, le 24, on se porte sur Olizy, où les restes du régiment sont groupés en deux bataillons, commandés, le 1er par le capitaine **Carles**, le 2e par le capitaine **Montaigu**.

Le 26, le régiment repasse la Meuse à Inor et Martincourt. Dans la matinée du 27, le régiment, avec le concours du 7e R.I.C., contre-attaque les Allemands, drapeau en tête, mais le mouvement de retraite continue à partir de 13 h 30 ; le régiment va bivouaquer à Pont-Gaudron, sur la route de Beaumont. La contre-attaque exécutée dans la matinée nous a coûté 117 hommes tués, blessés ou disparus.

Le 28, le régiment se porte sur Fontenois ; le général **Leblois** prend le commandement de la division.

Le 29, la retraite continue vers Longwé. Le 31, l'on organise une position défensive à Bouet-aux-Bois. Le 1er septembre, la retraite continue et le régiment s'établit en avant-postes sur la ligne ferme Joyeux, ferme Trière.

Le 2, l'ordre n° II du Généralisme apporte à tous calme et joie ; on ne doit plus se retirer devant l'ennemi, on ne doit bientôt plus lui céder de terrain. Cet ordre prescrivait en effet :

« *Une partie de nos armes se replie pour resserrer leurs dispositifs, recompléter leurs effectifs et se préparer, avec toutes chances de succès, à l'offensive générale qui sera prise dans quelques jours.* »

Ainsi, on ne va plus disputer pas à pas le sol sacré de la Patrie à l'envahisseur, mais on va foncer sur lui, malgré sa force numérique et son outillage supérieur au nôtre.

« C'est par le feu et non pas par le choc que se décident aujourd'hui les batailles. », constatait déjà Napoléon. C'est, en effet, grâce à la supériorité de son feu que l'ennemi nous poussait jusqu'à la Marne. L'ordre d'opérations, pour la journée du 2, est le suivant : « *La 4e armée se maintiendra sur le front Saint-Souplet, Sommepy, Monrevillier, prête à résister à une attaque venant du Nord. Le corps d'armée colonial défendra la ligne Manre, Ardeuil, Château des Rosiers, bois de la Malmaison, qui sera organisée.*

Ligne principale de résistance : lisière nord du bois de la Malmaison, ferme des Rosiers, jusqu'à la grande route, à Séchault-Monthois.

Le 3, le C.A.C. se replie vers le Sud, ses arrières gardes (3e R.I.C.) sur la ligne de hauteurs à deux kilomètres de Saint-Rémy, lisière des bois, à quatre kilomètres nord-ouest de Somme-Tourbe. Les avant-postes, installés à 13 h 45 par le 3e bataillon, sont attaqué à 16 h 45, soutenus par les deux autres bataillons, puis par deux batteries de l'artillerie de campagne, se replient à 20 heures, ayant

perdu 4 officiers et 123 hommes de troupe tués, blessés ou disparus. On emmenait les blessés. Le régiment s'installait, à 21 h 20, à la Croix en Champagne. Le 4, la retraite continue sur Saint-Jean devant Possesse et, le 5, sur Orconte. Mais l'heure de s'arrêter et d'attaquer vient d'arriver le 6 ; le régiment fait partie de la 2e division du général **Leblois**, chargée de l'attaque du front Bignicourt-sur-Marne, Apremont, Vilotte, Goncourt. Le 1er et le 3e bataillons sont employés face au Nord-Ouest, sur la ligne Norrois, cote 100 ; le 2e bataillon est en réserve au nord-ouest de Cloyes.

Le déploiement des bataillons de première ligne arrête le recul des régiments voisins, très éprouvés à l'attaque du pont de Luxermont et des rives de l'Orconte. Un violent combat s'engage qui force les avancées ennemies à reculer. Mais ces mouvements gênent le tir de notre artillerie. Le général **Leblois** fait replier de 400 mètres en bon ordre l'attaque, fait ouvrir le feu de l'infanterie et de l'artillerie, qui infligent à l'ennemi des pertes considérables et arrêtent son mouvement. Pendant la nuit, on se retranche.

Le 7, le régiment garde ses tranchées toute la journée, sous le feu de l'artillerie allemande, pendant que notre artillerie écrase l'ennemi retranché au nord du canal, aux portes de Luxermont et de Goncourt.

Le 8, le régiment relevé par le 4e R.I.C., est placé en réserve à Moncetz-l'Abbaye. Le lieutenant-colonel **Condamy** prend le commandement du régiment, en remplacement du colonel **Lamolle**, nommé au commandement, par intérim, de la 3e brigade.

Le 9, il occupe une tête de pont à Moncetz et rentre dans la composition d'une division provisoire aux ordres du général **Goullet** (réserve d'armée). Il part à 22 heures et marche sur Meix-Thiercelin, où il bivouaque, le 10, dans les bois, le 11, il cantonne à Thiéblemont. Le 12, la division provisoire est disloquée ; le régiment forme l'arrière-garde de la 3e division, qui se porte à l'attaque par le Buisson et Possesse. Les 13 et 14, il poursuit l'ennemi jusqu'à Dampierre-sur-Auve, Malmy et Montplaisir.

Le 15, le régiment part à 4 h 40 pour aller se rassembler face au nord sur la position de Montremy (ouest de Malmy). L'ennemi occupe une forte position au sud de Cernay-en-Dormois, de la cote 155 à la cote 165, en passant par la justice. A 9 heures, il reçoit l'ordre de se porter à l'attaque de la Briqueterie, de la ferme des Touanges et de Cernay-en-Dormois. Il franchit dans des formations appropriées, sous une grêle inouïe de marmites et d'obus de tous calibres, les deux kilomètres qui le séparent de Ville-sur-Tourbe, d'où il doit partir pour l'attaque : à sa droite, devait combattre la 1ère Brigade, à sa gauche, le 7e R.I.C., dont il devait attendre le débouché au-delà de la Tourbe, pour attaquer. La 6e Brigade était chargée, à l'aile droite du corps d'armée, d'un mouvement enveloppant ; le 2e corps était plus à droite ; du retard de la 5e Brigade et de l'éloignement du 2e corps, un vide considérable existe à la droite du régiment, qui est entièrement découvert. A 11 h 30, l'offensive ennemie, non contenue par nos troupes de première ligne en retraite, est si vigoureuse qu'il importe d'y faire face coûte que coûte.

Le colonel **Lamolle**, commandant la 3e Brigade, ordonne au régiment, qui ne dispose que de deux bataillons, le 3e étant en réserve de corps d'armée, d'attaquer avec ses seules ressources. Le 1er bataillon est porté en avant, en flèche en quelque sorte, puisque le 7e R.I.C. n'est pas encore là. Il s'avance bravement, prend possession de la Briqueterie, son premier objectif, mais ne peut bientôt plus progresser, criblé qu'il est par le feu d'une infanterie et d'une artillerie ennemies très supérieures en nombre et non encore contrebattue par nos 75.

Le 2e bataillon débouche alors et se porte en avant au nord de Ville-sur-Tourbe. A ce moment, apparaissent, en retraite, les débris du 1er R.I.C., vigoureusement pressés par une nombreuse infanterie ennemie, qui nous attaque de front. En même temps, une colonne allemande marche sur le flanc droit du 2e bataillon, qu'une batterie vient d'essayer de prendre d'enfilade. L'artillerie ennemie fait rage et ses marmites criblent le terrain ; la nôtre doit cesser son feu, faute de munition, dit-on. La situation est très grave, puisque, d'après les renseignements que nous possédons, confirmés par une reconnaissance du commandent **Savy**, nous ne disposons que du seul pont de Ville-sur-Tourbe pour franchir la rivière, que nous avons à dos ; d'autre part, en raison de la retraite

d'une brigade et du retard considérable des troupes françaises de droite, si nous ne parvenons pas à boucher le trou existant devant les troupes assaillantes ayant une supériorité numérique écrasante, cette partie du front va être enfoncée.

Le 2e bataillon reçoit l'ordre de tirer jusqu'à la dernière extrémité et le 1er de contre-attaquer vigoureusement et sans délai la droite ennemie, avec mission de l'arrêter coûte que coûte dans son offensive. L'attaque du 1er bataillon (Carles), bientôt appuyé par la première fraction du 7e R.I.C., est si impétueuse qu'elle arrête net l'offensive ennemie et rétablit la situation de ce côté ; mais les pertes sont énormes, le bataillon est fortement réduit et une compagnie entière a été anéantie. Ce jour-là, le 3e R.I.C. avait sauvé la situation à droite du C.A.C.

La bataille de la Marne est terminée, nous sommes vainqueurs. Une partie du territoire national vient d'être libérée, mais l'on est à bout de souffle et l'ennemi va nous imposer, à partir de ce jour, une nouvelle forme de la guerre, la guerre de tranchée.

III

EN SECTEUR A VILLE-SUR-TOURBE

Quoique nullement préparés à cette guerre de taupes, nos officiers et nos soldats y excellèrent bientôt.

Pendant soixante-cinq jours, le régiment tiendra le secteur de Ville-sur-Tourbe, avec le 7e R.I.C.

Au 22 novembre, le corps a tenu les tranchées, par tous les temps, soumis à une canonnade qui, en quelques jours, a réduit en ruines la petite ville de Ville-sur-Tourbe et labouré de marmites le terrain environnant. On a compté, entre autres, 180 entonnoirs dans un cercle de cent mètres de rayon environ, au bas du P.C. du lieutenant-colonel **Condamy**.

Le régiment a tenu, malgré son faible effectif et une épidémie d'embarras gastrique fébrile, dans des circonstances exceptionnellement ardues.

Pendant soixante-cinq jours, il a repoussé cinq attaques : le 15 septembre, pendant une partie de la journée ; le 17, le 18, le 26 septembre et le 1er octobre. Le 26 septembre, surtout, l'affaire fut rude. Ce jour-là, il a dû tenir le front avec deux bataillons contre une attaque violente ennemie, d'après les prisonniers par une brigade. En même temps, il devait faire face sur son flanc gauche, au cours même du combat, à une situation exceptionnellement grave crée par l'enlèvement du bois de Ville à un corps voisin. Par suite du retrait de ce corps, il a vu, en effet, soudainement et ensuite pendant tous les combats, son front vigoureusement attaqué, son flanc droit constamment menacé, avec cette circonstance aggravante d'avoir la Tourbe à dos. Il a dû distraire du front, sous une mitraille et une fusillade furieuses, pour former crochet défensif, face au bois de Ville, une partie de ses troupes. Grâce à la rapidité des mesures prises, à la vigueur de l'exécution, au dévouement et à la ténacité de ses troupes et de ses officiers, il a repoussé victorieusement l'ennemi, qui a subi des pertes importantes, ainsi que l'atteste le monceau de cadavres allemand laissé en avant des lignes.

Le régiment se trouve donc, durant cette période, sous un feu sans répit, excessivement violent de l'adversaire et sous la menace d'une attaque de nuit annoncée par le général commandant la 3e D.I.C. Cette attaque s'est produite dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre. Après une préparation formidable par l'artillerie lourde et de campagne ennemie, cinq colonnes allemandes ; prises dans les troupes de deuxième ligne, se sont avancées sur nos tranchées, pendant que l'infanterie, en ligne, continuait à tirer. Ces troupes étaient soutenues par leur artillerie, alors que l'artillerie française se faisait à peine entendre. Le régiment tient bon (particulièrement le 3e bataillon, qui supporte le choc principal) et fait au feu la plus belle figure, se montrant l'égal des meilleurs régiments de notre vieille armée.

Bien que dans une situation assez précaire, il attaque encore énergiquement le 3 octobre, où l'ennemi fit une dernière et violente tentative de percée, à laquelle il dut renoncer par suite de ses pertes.

Jusqu'au 18 décembre, il continue, avec le 7e R.I.C., à tenir le secteur de Ville-sur-Tourbe, qu'il a, pour ainsi dire, crée. Il prend part aux attaques des 22 et 28 décembre (attaque du XVII e Corps et du C.A.C. sur Tahure et Ripont) et repousse une tentative d'attaque ennemie, le 23. Il a supporté les veilles, les fatigues sous la pluie, par la gelée, et n'a laissé entendre aucune plainte. Les officiers se rendent compte que leurs hommes sont exténués, mais constatent avec un légitime orgueil que nul ne récrimine et que tous font largement leur devoir jusqu'au dernier moment. Les ouvrages ne sont points abattus et tous acceptent leur nouvelle tâche, qui est de tenir l'ennemi éloigné d'une position dangereuse pour tout le front du C.A.C.

Pris d'enfilade de deux côtés sur trois de son front, réduit par sa situation à la défensive, le régiment montre toujours la même énergie et son dévouement ne se dément pas. Il combat et travaille en même temps, avec la ferme certitude que l'ennemi ne passera pas. Cette situation dure jusqu'au 23 février 1915.

IV

LE FORTIN DE BEAUSÉJOUR (27 Février 1915)

Le 24 février 1915, le colonel **Condamy**, commandant le régiment, reçoit l'ordre d'alerter les bataillons disponibles et de les tenir prêts à partir pour le ravin des Pins, par Courtemont. L'ordre de départ arrive à 1 h 15. Le colonel conduit lui-même les six compagnies, qui étaient en réserve à Maffrecourt. Le 1er bataillon (commandant Posth) cantonne à Minaucourt ; le 2e bataillon (commandant Montégu), au ravin des Pins. Les deux bataillons ont été mis à la disposition du lieutenant-colonel **Bonnin**, commandant le 22e R.I.C., pour les opérations projetées contre le fortin allemand situé au nord-ouest de Minaucourt et connu sous le nom de Fortin de Beauséjour. Cet ouvrage, pris et perdu déjà sept fois, avait été enlevé et reperdu le 24, par le 22e R.I.C.

Harangués, le 26, par le colonel et mis au courant de ce qu'on attendait d'eux, les hommes des deux bataillons entrent aux tranchées dans la nuit du 26 au 27, animés du plus vif enthousiasme et décidés à s'emparer à tout prix du fortin et à le conserver.

L'attaque, fixée au 27, doit se déclencher à 15 h 45. L'artillerie la préparera par un bombardement serré de 15 h 30 à 15 h 45. Les bataillons sont placés face au fortin à enlever : le 1er bataillon sur la face Est, le 2e bataillon sur la face Ouest. La première vague est formée, au 1er bataillon, par les 2e et 3e compagnies ; au 2e bataillon, par les 5e et 6e compagnies. La 4e compagnie et la 7e doivent aller renforcer les compagnies d'assaut dès que l'ouvrage sera enlevé et consolider les positions conquises.

Les 1ère et 8e compagnies sont en réserve avec deux compagnies du 22e R.I.C.

A l'heure indiquée, les vagues d'assaut s'élancent avec un entrain admirable et dans un ordre superbe. Elles sont reçues par un feu de mousqueterie intense et par un violent tir d'artillerie. Dès les premiers instants, les pertes sont terribles. Les officiers tombent les premiers à la tête de leurs hommes : au 1er bataillon, c'est d'abord le capitaine **Saint-Gall**, qui tombe blessé, et le sous-lieutenant **Coupeau**, tué ; puis le capitaine **Loche**, le sous-lieutenant **Boisseau**, tués tous deux, et enfin le lieutenant **Perrichon**, qui, après avoir entraîné les 2e et 3e compagnies jusque dans l'ouvrage ennemi, tombe à son tour blessé sous l'ouragan de fer et de plomb. Les deux compagnies hésitent un instant, mais se reprennent vite et se cramponnent au terrain conquis. Rien ne les délogera plus.

Au 2e bataillon, le combat est aussi meurtrier et l'élan des marsouins est le même. La première vague entre d'un bond dans l'ouvrage et s'y avance jusqu'au niveau du 1er bataillon. Les officiers et soldats sont fauchés en masse, mais la position est prise et bien prise. Le bataillon perd le capitaine **Delabre**, tué en s'exposant héroïquement pour demander le tir de l'artillerie ; les sous-lieutenants **Pelon – Clousset – Rossy** sont tués. Malgré tout, on progresse en combattant à la grenade.

Cependant, l'ennemi veut à toutes forces reprendre le fortin si âprement disputé ; il lance quatre

contre-attaques successives. La dernière, faite le 28, à 8 heures, est d'une violence inouïe. Rien ne peut faire lâcher prise aux héroïques compagnies du 3e R.I.C. ; malgré le manque de vivres, malgré la pluie, malgré la fatigue des survivants, tous les efforts de l'ennemi échouent. Quand le 91e R.I. vient relever les deux bataillons, l'ouvrage entier est bien à nous.

Les rapports laissés par les chefs de batillons, forcément sobres de détails, ne donnent malheureusement pas le récit de tous les actes individuels de bravoure, ni les noms de tous les héros qui tombèrent dans cette glorieuse affaire, après des actes dignes d'être inscrits au livre d'or de l'infanterie coloniale.

La tradition de Corps a conservé, cependant, le souvenir de cette terrible nuit du 27 au 28, au cours de laquelle quelques hommes blessés pour la plupart, arrêtèrent sur plusieurs points les Allemands cherchant à reprendre les boyaux d'accès. C'est au cours d'une de ces luttes qu'un adjudant du régiment, se battant à peu près seul derrière un barrage, poussa le cri resté légendaire : « ***Debout les morts*** ! »

Les bataillons du 3e R.I.C. avaient fait l'admiration de tous. Le lieutenant-colonel **Bonnin**, commandant l'attaque, écrivait au lieutenant-colonel **Condamy** :
« *Je vous félicite d'avoir sous vos ordres les soldats du 3e R.I.C. Tous les espoirs sont permis avec de telles troupes.* »

C'est au cours de l'attaque du fortin de Beauséjour, qui restera un des hauts faits de l'armée coloniale, que le médecin **Flourens**, grièvement blessé par un éclat d'obus, trouve l'énergie de panser un officier avant de prendre soin de lui-même. C'est le soldat **Bastard**, qui malgré une première blessure, continue à avancer et s'élance à l'assaut au chant de *La Marseillaise*, malgré une deuxième blessure très sérieuse, et ne consent à quitter le champ de bataille qu'après avoir une troisième blessure qui le mettait dans l'impossibilité de pouvoir combattre.

Le régiment perdait dans cette affaire : tués, 6 officiers, 183 sous-officiers et soldats ; blessés, 11 officiers, 565 sous-officiers et soldats ; disparus, 250 hommes. En outre, 93 blessés légèrement avaient rejoint leur compagnie de combat. Les unités du 3e R.I.C., relevées dans la nuit du 28 février au 1er mars, sont obligées de rester sous la pluie, mais nul ne se plaint. Le lendemain, quand le chef de corps va visiter les blessés aux ambulances de Brand et de Malmy, ils l'acclament spontanément, lui rappellent ses paroles du 26 et oublient leurs blessures pour ne se préoccuper que du résultat de l'opération à laquelle ils aient participés. Ce haut fait fut consacré par la IVe Armée, ordre n° 19 du 10 mars 1915.

V

LA GUERRE DE MINES

Pendant le mois de mars, l'ennemi commence des sapes et laisse supposer qu'il est décidé à entreprendre la guerre de mines. Aussi se montre-t-il très actif, surtout devant l'ouvrage Pruneau. Il cherche à pousser ses travaux le plus près possible de nos lignes et essaie d'encercler le saillant, et peut-être de le faire sauter. Il est évident que le secteur de Ville-sur-Tourbe, en flèche, intéresse l'ennemi.

Le régiment prend une attitude agressive en cherchant à enrayer les travaux de l'ennemi. Patrouilles, grenades, feu d'infanterie et tirs d'artillerie, tout coopère à ce but.

Le 3 avril, notre génie évente une mine en face de l'ouvrage Pruneau et aménage aussitôt une galerie, de façon à placer une chambre au-dessous de la mine allemande. Le général de division donne l'ordre, le 7, de faire sauter le camouflet placé devant l'ouvrage Pruneau. Cette explosion a amené celle de la mine allemande et un entonnoir assez vaste s'est produit. Il a fallu le réunir à l'ouvrage par un boyau et l'occuper, puis le combler. Ce travail est très pénible et périlleux. Les hommes sont à six mètres de la tête de sape allemande, qui lance constamment des grenades. Ils sont exposés à des feux de mitrailleuses et de canons révolvers, heureusement trop hauts. Ils ne peuvent travailler que par petits paquets se six ou huit, couchés dans la boue. Les attaques du génie

sont reprises et poussées vers l'ennemi, de manière à pouvoir nous fournir des renseignements sur ses travaux.

Les boyaux sont remplis d'eau jusqu'aux genoux. La pluie qui tombe sans répit rend inutiles les efforts des écopeurs. Pendant la période du 8 au 12 avril, le travail a été très dur. La pluie persistante met les tranchées et les boyaux dans un état lamentable.

Le 15 mai, à 18 h 25, les allemands font jouer trois énormes fourneaux de mines sur la face nord et nord-ouest de l'ouvrage Pruneau, alors occupé par le 7e R.I.C. L'explosion est suivie par un violent bombardement, qui achève de bouleverser les positions et de couper les communications téléphoniques. L'artillerie ennemie prend aussitôt sous son feu les batteries de Montremoy et de Malmy. L'infanterie allemande, aussitôt après la cessation du feu d'artillerie, s'élance et occupe la première ligne, ainsi que la ligne de soutien, sauf une infime partie à l'Est, où le sous-lieutenant du 7e résiste énergiquement avec quelques hommes. La lutte d'infanterie dure une heure, acharnée, pendant que l'artillerie des deux divisions et du corps d'armée fait un barrage en arrière de l'ennemi et tire sur les lignes occupées par les Allemands.

La situation se précise vers 20 h 50 et les contre-attaques peuvent être entreprises. Les bataillons du 3e R.I.C. sont portés de leurs cantonnements à Beszieux, Malmy et Araja.

Quatre compagnies du régiment sont envoyées comme renfort aux bataillons du 7e R.I.C., qui ont perdu un monde énorme et presque tous les officiers.

La première contre-attaque, poussée par le bataillon Savignac, du 7e (trois compagnies), échoue. Le commandant **Savignac**, blessé est remplacé par le capitaine **Kauffmann**, du 7e.
Les compagnies du 3e R.I.C. prennent part à une attaque qui est appuyée par l'artillerie de la 2e division et qui se déclenche à 10 H 45. Le 17, la contre-attaque se prononce, partie contre la face nord, partie en partant de la face ouest, sur le flanc droit de l'ennemi. La première partie est arrêtée, mais la fraction pousse victorieusement et méthodiquement l'ennemi ; elle progresse, et, à 1 h 30, la ligne de soutien est reprise. L'ennemi, coupé de sa retraite par un formidable barrage, se rend en masse ; à 2 h 45, toutes nos tranchées sont reprises et retournées.

Les 1ère, 3e, 4e et 9e compagnies du 3e R.I.C., avec trois sections de mitrailleuses, prennent une part active et glorieuse aux deuxième et troisième contre-attaques. Le premier groupe (3e compagnie du 1er bataillon) prend part à la deuxième contre-attaque sur l'ouest.

La 9e compagnie mène celle du côté Est, liée à des éléments du 7e R.I.C. La 1ère compagnie (capitaine Rives) arrive la première à l'ouvrage Pruneau ; après avoir fait ravitailler par une de ses sections les détachements du 7e qui défendent la face ouest de l'ouvrage, se relie aux 3e et 4e compagnies (capitaines Lhomme et de Touby) et, à 1 heure prononce avec elle la contre-attaque. L'ennemi, énergiquement attaqué, résiste furieusement. Le capitaine **Lhomme**, commandant la 3e compagnie, tombe presque au départ ; le capitaine **de Touby** est également tué en dirigeant le feu sur la face nord et le lancement des grenades. Mais rien ne peut avoir raison de la résolution et du calme plein d'énergie de nos troupes. Le lieutenant **Pancol**, de la 4e compagnie, avec l'aide d'éléments du 7e R.I.C. et de bombardiers du génie, avance malgré tout. L'adjudant **Charpenteau**, le sergent **Servier**, de la même compagnie, le secondent avec entrain et occupent l'entonnoir ouest, coupant la retraite à l'ennemi. Le lieutenant **Gabrié**, du 7e R.I.C. et le sergent-major **Vincent**, de la 1ère compagnie du 3e R.I.C. rejoignent, au carrefour de la tranchée de soutien et du boyau central, le lieutenant **Pancol** et poursuivent la lutte de concert avec lui, refoulant l'ennemi sur la première ligne. Ils prennent trois mitrailleuses, un matériel considérable et de nombreux prisonniers. Grâce à la connaissance du secteur qu'avaient tous les officiers, grâce au ravitaillement en grenades bien organisé, grâce surtout à l'énergie, à la crânerie et à la ténacité de nos hommes, toute cette partie de l'ouvrage Pruneau est réoccupée et son organisation remise en place par le capitaine **Rives**.

La 9e compagnie, arrivée à 20 h 15, avait, pendant ce temps, contribué pour une très large part au succès de nos contre-attaques. Son chef, le lieutenant **Lefebvre**, recevait à 0 h 15, l'ordre de contre-attaquer la partie Est de l'ouvrage en liaison avec les éléments du 7e R.I.C., qui se tenaient au centre. Bien secondé par le lieutenant **Collin**, l'adjudant **Bastard**, le sergent-major **Dives**, les

sergents **Vignaud** et **Derungs**, il répartit son unité, donne à tous ses instructions, indique à ses hommes ce que l'on attend d'eux et, à 1 h 45, il commence l'attaque. Tous montrent un entrain magnifique, se déploient hardiment et en un tel silence que l'ennemi ne s'aperçoit pas d'abord du mouvement. Mais bientôt il le découvre et le feu terrible de mitrailleuses crépite. La compagnie perd beaucoup de monde, tante néanmoins d'avancer, mais est obligée de s'arrêter, le renfort demandé par le lieutenant **Lefebvre** ne pouvant lui être envoyé. Cependant, le lieutenant ne se décourage pas. Il fait rassembler les hommes valides dans la tranchée où il est parvenu, intermédiaire entre la tranchée de soutien et la tranchée de 1ère ligne, et réunit les isolés du 7e R.I.C. qui se joignent à lui. A 3 H 30, il est prêt à une nouvelle attaque. Précédée par une sérieuse préparation d'artillerie, cette troisième contre-attaque se déclenche aussitôt. Les Allemands, fougueusement attaqué de front, écrasés par la mitraille, reculent, sont tués où se rendent. Là aussi, la première ligne est reprise et remise en état. L'ennemi laisse entre nos mains 150 prisonniers et 2 mitrailleuses, des lance-bombes, des armes, des outils, des munitions.
Enfin, les sections de mitrailleuses se sont distinguées par un remarquable sang-froid au moment de l'explosion des mines. Elles ont empêché les renforts ennemis de s'approcher de nos lignes et aidé puissamment à la reprise de l'ouvrage. Les deux chefs de section **Pecaud** et **Deschamps** se font remarquer. Ce dernier est tué. Le total des prisonniers est de 333, dont 9 officiers. Le matériel conquis est considérable.

Une fois de plus, le courage, l'audace et la ténacité du régiment venaient d'être consacrés. Dans son ordre du régiment, le 20 mai 1915, le colonel **Desdouis**, commandant le 7e R.I.C., cita à l'ordre de son régiment, en demandant que ces citations soient portées à l'ordre de l'armée :

Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats des 1ère, 2e, 3e et 4e compagnies du 3e R.I.C., qui, appelés dans la nuit du 15 au 16 mai, au secours de leurs camarades du 7e R.I.C. assaillis par l'ennemi, leur ont apporté le secours de leur vaillance et les ont aidés à reconquérir les positions de tranchées momentanément tombées en la possession de l'ennemi.

VI
L'OFFENSIVE DU 25 SEPTEMBRE 1915

Le régiment continue à assurer la garde du secteur de Ville-sur-Tourbe jusqu'au 29 mai. A cette date, le corps d'armée colonial est relevé par le 15e et 16e Corps. Le régiment quitte Maffrecourt.

Le corps d'armée colonial doit soutenir le 35e corps dans ses attaques sur Tracy-le-Mont et Moulin-sous-Touvent. Le régiment, en réserve de groupe d'armées, stationne successivement dans la forêt de Laigue, au carrefour de la Chapelle-Sainte-Claire, à Trosly-Breuil et à Berneuil pendant les 6, 7 et 8 juin. Ces journées se passent en mouvements et en alertes, elles sont très fatigantes, en raison de la longueur des étapes sur des routes encombrées.

Le 14 juin, le régiment s'embarque à Pierrefonds pour une destination inconnue, débarque à Amiens-Saint-Roch d'où il se dirige sur Beauquesne, où il arrive le 16. Le 18, il part en auto pour Sus-Saint-Léger. Il est en réserve de groupe d'armées.

Les 1er et 2e bataillons cantonnent à Oppy-Saint-Léger du 19 au 30 juin, pendant que le 3e bataillon est à Saint-Pol-Baudricourt. Le 1er bataillon cantonne successivement à Terramesnil, Vignacourt, Plivot et au Camp Gouraud. Le 15 août, il prend les tranchées de Ville-sur-Tourbe. Les 2e et 3e bataillons sont en secteur depuis le 12 septembre. Le régiment se prépare pour la grande offensive du 25 septembre.

Le matin du 25 septembre, le 2e bataillon occupe les faces ouest et nord de l'ouvrage Pruneau. Il contribue à la transformation en parallèle de départ et reçoit, comme ordre, de tenir ses tranchées pendant l'attaque. Il formera une troisième vague d'assaut si besoin est. Les 1er et 3e bataillons accolés forment les deux premières vagues. Ils ont pour objectifs, le 1er la Justice, le 2e le petit bois de l'Oreille, à l'Est de 191. Ils doivent pousser ensuite, si possible, jusqu'à La Dormoise.

La préparation d'artillerie, commence le 22, est terrible. Jusqu'à ce jour, on n'avait rien vu de

semblable. Le terrain est pilé. Toute saute, c'est infernal, le boche ne pourra tenir.

L'attaque est fixée à 8 h 30. Dès que le signal est donné, les hommes bondissent hors de la tranchée et se porte en avant avec un élan superbe, mais dans un ordre parfait. Cependant, un feu terrible les accueille presque au débouché de la parallèle. Le chef de bataillon Posth tombe dans la tranchée. Le commandant Raudot est tué à peine sorti ; les pertes sont sensibles, surtout au 1er bataillon, devant lequel les fils de fer n'ont pas été coupés. La première vague, de ce côté, est en partie fauchée. La deuxième la renforce, arrive jusqu'à la première tranchée allemande et s'y maintient au prix de lourds sacrifices, au cours de ces différentes attaques. Vers la gauche, le 3e bataillon est plus heureux, il enlève une partie de la deuxième ligne de 191 et peut s'y maintenir.

Le lieutenant-colonel **Condamy**, qui se trouve à l'ouvrage A, sort avec la deuxième vague. Il a avec lui son adjoint, le capitaine **Marec**, l'adjudant **Faucher** et ses cyclistes. Il arrive jusqu'à la tranchée ennemie et s'y jette avec les hommes qui l'occupent déjà. Mais à ce moment, l'ennemi prononce sur cette partie de notre ligne une violente contre-attaque. Le commandant du régiment se met au parapet, un fusil à la main et fait le coup de feu au milieu de ses soldats. L'adjudant **Fauchet** et le capitaine **Marec** l'imitent. Le colonel reçoit presque aussitôt une balle dans la bouche et tombe dans la tranchée. Le capitaine **Marec** et le cycliste **Tullaud** essaient de lui donner des soins ; il meurt dans leurs bras. L'adjudant est tué.

Malgré les efforts de l'ennemi, qui parvient à reprendre sa première ligne entre l'ouvrage Pruneau et la route de Vouziers, le 3e bataillon se maintient dans 191 et réussit même sa progression. Le 29, l'attaque était reprise à la grenade ; les efforts de ce bataillon contribuent à faire tomber la défense allemande sur ce point.

Le régiment s'est comporté dans cette affaire, comme à son habitude depuis août 1914. Ses pertes sont terribles ; la seule liste des officiers tués peut en donner une idée : outre le lieutenant-colonel **Condamy**, les commandants **Posth** et **Raudot** sont tués en entraînant leurs bataillons : les capitaines **Bosc**, **Lefebvre**, le héros du 15 mai, **Maitre, Pierre, Babet,** à la bravoure légendaire, **Rives** tombent glorieusement. Avec eux, succombent aussi vaillamment les lieutenants et sous-lieutenants **Cauzan, Pancol, Derungs, Lapeyre, Lescurat, Roblin et Collin.**

Le témoignage du cycliste **Tullaud** fait connaître que le capitaine **Rives**, affreusement blessé au ventre par un éclat d'obus, répond à ce soldat qui lui offre des soins : « Va, mon affaire est faite, ne t'occupe pas de moi, fais du beau travail ! »

Malgré cette sanglante saignée, le régiment reste en place et combat jusqu'au 29, aide à élargir le terrain gagné et n'est relevé que le 30 par le 4e bataillon de chasseurs et d'un escadron de cavalerie à pied, après avoir solidement installé les positions enlevées à l'ennemi.

Après la relève (1er et 2 octobre), le régiment se reforme à Verrière et reprend les tranchées de Massiges et de 191.

VII

EN ROUTE VERS L'ORIENT – ° LA PROVENCE II °

Le régiment est retiré du front le 23 octobre et va cantonner à Possesse et Oissery (1er bataillon), Possesse et Puisieux (2e bataillon), Possesse et Forty (3e bataillon), jusqu'au 31 décembre 1915.

A partir du 1er janvier 1916, les trois bataillons du régiment changent continuellement de cantonnements. Le 1er occupe Survilliers, Gouvieux, Cires-les-Melles, Montreuil-sur-Thérain, Verderel, Troussencourt, Epagny, Marcelcave. Les 2e et 3e bataillons occupent successivement Mortefontaine, Gouvieux, Cires-les-Melles, Bailleul-sur-Thérain, Guéguégne, Maison-celle-Tuilerie, Folleville, Marcelcave, Aubecourt.

Le régiment est alors désigné pour l'Orient. Il est transporté à Lyon où il cantonne, le 5 février, à Tassin-la-demi-Lune. Il y reçoit l'ordre de se constituer sur le pied alpin à trois bataillons, deux compagnies de mitrailleuses, une C.H.R. Les opérations d'habillement, de renforcement et le changement de matériel durent jusqu'au 16.

Le 20, les 1er et 2e bataillons et une compagnie de mitrailleuses s'embarquent en deux trains, à

midi et à 14 heures, en gare de Lyon-Vaise, à destination de Toulon. Ces deux éléments, moins la 2e compagnie, quittent Toulon à 14 heures, à bord du *BURDIGALA*, à destination de Salonique.

Le 22, le 3e bataillon, le C.H.R. et la 1ère compagnie de mitrailleuses s'embarquent pour Toulon, Ils quittent cette ville avec la 2e compagnie, le 23 février, à bord de la *PROVENCE II.* Le détachement embarqué à bord du *BURDIGALA* débarque à Salonique le 26, et est immédiatement dirigé sous une pluie battante vers le sud de la ville ; le 1er bataillon bivouaque à la nouvelle école d'agriculture, le 2e bataillon à l'ancienne école d'agriculture.

La *PROVENCE II* est coulée par une torpille, à 15 heures, le 26 février, à deux milles Sud-Sud-Ouest de Sapienza, dans la mer Ionienne. Le bâtiment a coulé en quinze minutes. Malgré le dévouement de tous, seuls 7 officiers et 500 hommes environ ont pu être sauvés. Les actes de courage furent nombreux au cours du sinistre : officiers et hommes rivalisent d'ardeur, de dévouement et d'abnégation en organisant le sauvetage. C'est le sergent-major, **Canier Alfred**, modèle de sang-froid, qui prêche le calme autour de lui et qui, au moment de l'engloutissement, pousse, comme ses aînés les marins du *VENGEUR*, le cri de « Vive la France ! », répété par tous.
Ce sont les soldats **Laguet,** et **Reden**, qui se jettent, à trois reprises différentes, à la mer afin d'alléger et de permettre de vider l'embarcation pleine d'eau et qui menaçait de sombrer. Signalons le capitaine **Dody**, de la 2e compagnie, qui fait embarquer lui-même ses hommes dans les canots, refusant, à plusieurs reprises, la place qui lui était offerte et qui ne se jette à la mer qu'au dernier moment, où il a trouvé la mort. Mentionnons le nom du lieutenant-colonel **Duhalde**, commandant le régiment, qui reste sur la passerelle aux côtés du commandant du bateau, qu'il n'a pas voulu quitter et qui est engloutit avec lui. Le drapeau du régiment, qui était à bord dans la cabine du lieutenant-colonel, n'a pu être sauvé et a disparu dans les flots. Tous, officiers et soldats, ont le regret profond de cette perte. Le drapeau était pour eux non seulement le souvenir de la patrie qu'ils allaient défendre sur un nouveau front, mais la mémoire des hauts faits d'armes accomplis par les camarades disparus.

Malgré le froid excessif, beaucoup continuent à lutter contre la mort autour de l'endroit où vient de disparaître à jamais le bateau. Nombreuses sont les embarcations, nombreux sont les hommes accrochés à des planches, à des poutres, à des balles de paille, qui luttent contre la mer, complice inconsciente qui achève le crime du pirate boche. La température s'abaisse et beaucoup de nos soldats, qui se croyaient sauvés, sont trahis par leurs forces et succombent, malgré l'inlassable dévouement de leurs compagnons d'infortune. C'est ainsi que, sur les 22 survivants qui étaient dans le canot de l'adjudant-chef **Fradin**, 16 meurent fous. A la nuit, le sous-marin ennemi, qui ne s'était pas éloigné du lieu du crime, vient éclairer, avec son projecteur, les quelques survivants qui continuent à lutter contre le destin ; il disparaît sans leur porter secours.

Ces rescapés sont recueillis dans la journée du lendemain 27 ; il y en a qui ne sont recueillis que le 28. Divisés en deux groupes qui sont dirigés : 200 environ sur Malte, sous le commandement du capitaine **Berthomié** ; 300 sur Milo, puis sur Mytilène, sous le commandement du capitaine **Marchal**, ces rescapés rejoignent en trois détachements, le 14, le 21 mars (ceux de Mytilène) et, le 26 mars, ceux venant de Malte.

VIII

DANS LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE

Le régiment sous les ordres du commandant **Noirot**, est employé à réparer les routes Salonique-Vasilika.

Le 17 mars, le colonel **Bordeaux**, du 57e R.I.C., est nommé au commandement du régiment et prend le commandement par intérim de la 2e Brigade de la 17e Division d'Infanterie, dont fait partie le 3e R.I.C.

Par décision du 27 mars, le 3e bataillon est supprimé. Ses éléments serviront à compléter la 2e compagnie et à constituer la C.H.R. Le chef de bataillon **Noirot**, commandant le régiment, est nommé gouverneur de la presqu'île de Karabouroum, qui commande les passes de Salonique. Il est remplacé dans le commandement du régiment par le commandant **Montégu.**

Outre les travaux de routes, le régiment, et plus spécialement le 1er bataillon, établit sous la direction du génie, un appontement pour l'armée Serbe, qui, réorganisée, va bientôt quitter Corfou.

Le 1er avril, le général **Gérôme**, commandant la 17e Division d'Infanterie, et le colonel **Bordeaux**, commandant la 2e Brigade, passent le régiment en revue à l'ancienne école d'agriculture. Le 4, le colonel **Bordeaux** est nommé au commandement de la 2e Brigade, en remplacement du général **Simonin**. Le lieutenant-colonel **Debieuvre** est nommé au commandement du régiment, mais il ne rejoint pas.

Des officiers et des sous-officiers sont envoyés reconnaître les différents secteurs du camp retranché où la division pourrait être appelée à combattre.

La 2e compagnie est envoyée au sud de Sèdes, entre la route Salonique-Vasilika-Déré, pour établir une nouvelle route destinée aux serbes. Vu l'urgence de terminer la route, la 3e compagnie lui est adjointe ; on travaille dans les marais.

Le 1er mai, le lieutenant-colonel **Calisti** vient prendre le commandement du régiment, qui reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir.

IX

LA STRUMA

Le 3 mai, le régiment se rassemble à l'ancienne école d'agriculture. Le 4, il part à 5 h 30 et va bivouaquer, après une marche très pénible, à Ajvasil, sur le lac Langaza. On a suivi la piste école d'agriculture, Kapudzilar, Akukli, Ajvasil. On a laissé beaucoup de monde en route pendant cette marche, à cause de la chaleur. Le bivouaque du régiment est situé en dehors du village, dans le petit bois à l'Est d'Ajvasil.

On repart le lendemain, sur Guvesne par Stanwon, Tumba, Lajna. A deux kilomètres de ce village, nous prenons la grande route Salonique-Sérès. Arrivés à Ajvasil, le régiment fait une grande halte. On rejoint avec peine Guvesne. On bivouaque à trois kilomètres avant d'arriver au village.

Le 6, la marche en avant est reprise. Cette marche est très pénible, la route monte constamment, la pente est très forte ; de la cote 185 (Guvesne), la route atteint la cote 544 à Karadza-Tépé. Vers 10 heures du matin, avant la grande halte, le régiment défile devant le général **Gérôme**, commandant la division.

Le 7, on arriva au village de Lahana, après avoir traversé Likovan. Le régiment est réparti (en avant du village) en trois bivouacs : le 1er bataillon, au kilomètres 54, le 2e bataillon au kilomètres 55 ; la division étant en dehors du camp retranché et n'étant plus couverte que par des troupes grecques, ordre est donné de cercler les camps, qui sont gardés par de petits postes.

Les marches ont été dures et les étapes exceptionnellement fortes. Le régiment a perdu son entraînement. Néanmoins, quelques temps après la rude épreuve dont le corps reste affaibli, le 1er bataillon arrive à couvrir, pendant une marche, 36 kilomètres en terrain très accidenté, sans avoir un seul traînard.

Le 26 mai, le commandant **Beaudelaire** prend le commandement du régiment, en remplacement du lieutenant-colonel **Calisti**, parti en permission. Officiers et soldats regrettent ce chef brillant et énergique qui, malgré son court séjour au régiment, avait conquis tous les cœurs par sa droiture et l'action de son commandement.

Les bivouacs du régiment, placés sur des coteaux couverts de petits arbustes, sont agréables. Partout, dans la région, on retrouve encore les traces de combats sanglants de la campagne

balkanique 1912-1913. On domine toute la vallée de la Struma, surplombée à l'horizon par les Monts Noirs des Bélès.

Mais le régiment n'est pas au bout de ses fatigues et il lui faut bientôt, à la suite de la trahison du roi de Gréce **Constantin**, quitter la région agréable de Lahama, où les hommes commençaient à reprendre haleine. Le fort de Rupel, qui commande la région Demir-Hissar-Sérès, est cédé aux Bulgares, que la riche vallée de la Struma tente ; leurs bandes de comitadjis commencent leurs incursions dans la vallée. Il faut parer à cette invasion. Aussi, le 7 juin, commence le mouvement qui va nous mener dans la région Orliak-Kopriva. Jusqu'au pont d'Orliak, la marche est peu pénible. A partir de ce pont, la route fait place à un chemin de terre qui serpente, à travers de riches cultures, sur la rive droite du Karasu-Cal.

La marche est plus lente, rendue pénible par la chaleur, la poussière et l'absence de vent. Cependant, le spectacle est magnifique de ces champs de maïs, de blé, de tabac, de pavots, dont les tiges sont énormes : elles font plus de 2mêtres de haut.

Le 8, à 4 h 30, on reprend le mouvement. L'avant-garde fait une grande halte à la pointe du Bukova-Golu, alors que le gros se repose sur les bords du ruisseau, la piste traverse une presqu'île boisée qui surplombe la pointe sud du lac et des marais. Pendant la traversée du bois, la piste devient sentier. On ne voit plus rien, si ce n'est, de temps en temps, des marais que l'on domine d'une trentaine de mètres et à pic.

Dans la soirée, le bataillon d'avant-garde pousse ses grandes gardes sur la croupe au nord-ouest de Lozista (500 mètres), la réserve des avant-postes (deux compagnies) à Lozista ; 2e bataillon, la compagnie de mitrailleuses et la compagnie hors rang sur Bestamik-Mah.

Toute cette vallée de la Struma est d'une fertilité exubérante ; mais, dans cette vallée encaissée et étroite couverte de nombreux marécages, il n'y a jamais de brise, et l'on étouffe sous une chaleur humide qui vient à bout des hommes les plus solides. On y à lutter contre les moustiques. La nuit, il n'y a presque pas d'abaissement de température, ce qui exclut tout repos.

Pendant le séjour à Lozista, le bataillon d'avant-garde (1er bataillon) organise l'évacuation des réfugiés grecs de la Butrova (rivière qui se jette dans la Bukova-Golu), qui fuient devant l'invasion bulgare et qui viennent s'installer dans le village turc. Le bataillon organise également les croupes du Lozista et du Kran-Mah.

Le 13, un régiment de cavalerie anglaise (Yeomanry) établit son camp entre le bivouac du régiment et le lac de Bukovagolu, cette cavalerie vient du sud.

Le 16, à 7 heures, un bataillon d'infanterie anglaise, venant de la direction de Kopriva, relève nos avant-postes au nord de Lozista. A 21 h 30, en exécution de l'ordre de la brigade, le régiment, formant un groupe commandé par le commandant **Beaudelaire**, avec le groupe d'artillerie de montagne Lemaître et la compagnie 4/64 du génie, quitte ses bivouacs, passant au point initial à hauteur de Lozista, à 19 h 30, et se dirige vers Todorovo.

Dès 19 heures, une flanc-garde, la 1e compagnie, sous les ordres du capitaine **Boisson**, occupe Bukova, où elle se tiendra pendant tout le passage de la colonne. Les équipages du régiment sont dirigés sur Salonique. Le 17, vers 2 h 30, la tête de la colonne arrive à Todorova. Le groupe Beaudelaire bivouaque au sud du village, sur la piste muletière qui conduit à Snèvre. La marche a été dure.

A 19 heures, le groupe Beaudelaire se porte sur Ismailli par la route stratégique bulgare, qui domine la vallée de la Bukova. Cette route est en bon état, bien tracée et serpente au milieu des bouquets de bois ; elle conduit au fort de Dova-Tépé, occupé par les éléments de la 57e D.I. On bivouaque au milieu des bois. La chaleur continue à être accablante.

A 22 h 30, le régiment quitte son bivouac pour se porter isolément sur Patères, par Snèvre, Moravca, il arrive à Patères vers 3 heures et, à 4 heures, il bivouaque dans le ravin, à 200 mètres au sud du village. Le secteur est tenu par les anglais. A 10 heures, on prend contact avec eux ; à 5 heures, le 20 juin, le commandant **Beaudelaire**, avec les chefs de bataillon et les commandants de compagnies, va reconnaître les positions à occuper.

A minuit, le 2e bataillon se porte sur la ligne de hauteurs 217 (Kilindir-Gola), où il arrive à 2 heures. Le 1er bataillon prend ses positions dans le village de Patères ; à 10 h 30, un officier de l'état-major de la brigade de la 156e D.I., prend contact avec le régiment, à Patères.

Le 21, la reconnaissance des positions de première ligne est faite par le colonel **Bordeaux**, commandant la 34e Brigade, accompagné du commandant **Beaudelaire**. Il est décidé que la croupe 217 sera occupée effectivement en permanence par deux compagnies du 2e bataillon, les deux autres compagnies étant au sud des pentes.

L'état sanitaire du régiment est à ce moment très médiocre. Depuis le 7 juin, 182 soldats ont dû être évacués et, tous les jours, il présente une moyenne de 120 hommes indisponibles.
Cet état tient, d'abord, à ce que les hommes actuellement en service ne sont pas entraînés ; la majorité sont âgés de 36 à 42 ans. En outre, les marches ont été pénibles, car les hommes n'étaient pas habitués au climat macédonien avec un soleil vif et sa chaleur forte et humide.

A la fin juin, les cas de paludisme et de dysenterie sont nombreux au régiment et ils augmentent chaque jour. L'affection a dû être certainement contractée pendant notre passage dans la vallée de la Struma et plus particulièrement à Lozista, où les anophèles étaient légion.

X

RÉGION DE DOIRAN – ATTAQUES D'AOÛT 1916

Le 27 juin, le commandant **Pinchon**, du 1er R.I.C., est nommé lieutenant-colonel commandant le 3e R.I.C.

Pendant le mois de juin, le régiment aménage la piste Patères et organise la ligne de hauteurs Kilindir-Gola. Le centre de résistance de la cote 217 (piton des Anglais) comprend trois points d'appui : le piton Galliéni, le point d'appui du piton des Anglais et le Camp des Romains, qui commandent la vallée du Gjol Ajak, dans laquelle on a, sur la rive droite, la voie ferrée Salonique – Sérès, et, sur la rive gauche, l'ancienne route romaine Kilindir – Doiron. Une position de seconde ligne ou position de repli de sous-secteur est prévue sur les hauteurs entourant le moulin de Patères : Cinq kilomètres nous séparent des lignes bulgares, dont une des avancées est la redoute de 227. Mais la véritable ligne de résistance ennemie couvre la ligne Doiran et est située sur le mouvement du terrain qui sépare le ravin des Jumeaux et le ravin de la Manutention, qui se jettent tous deux dans le lac. Ces ouvrages constituent la ligne 0 avec le Petit Couronné. En arrière de Doiran, on a une deuxième ligne, la ligne des P, qui aboutit aux Dub (cote 535). Les ouvrages des Dub constituent le Grand Couronné.

De nombreuses reconnaissances d'officiers sont envoyées entre les lignes avec, pour mission, de reconnaître les cheminements, les couverts, Gjol Ajak, les places d'armes. Tous, officiers et soldats, rivalisent d'entrain, d'audace. Cependant, les reconnaissances exécutées par les sous-lieutenants **Giancyli**, de la 1ère compagnie, et **Peron,** de la 3e Cie, méritent une mention spéciale.

L'attaque du 227 et des plateaux nord-ouest de Vladaja par le 3e R.I.C. est ordonnée pour la nuit du 9 au 10 août. Le 1er bataillon (commandant Fiérard) doit occuper les crêtes nord-ouest du Vladaja, vers 227, commandant le col de la voie romaine Kilindir-Doiron, en liaison vers l'église de Vladaja, avec les troupes anglaises. Une compagnie de mitrailleuses du 1er R.I.C. (compagnie Chevalier) doit flanquer le bataillon Beaudelaire, du bas des pentes de 227 vers le plateau de Doiron.

La première nuit qui suivra le bombardement, les bataillons Beaudelaire et Fiérard, et la compagnie de mitrailleuses Chevalier quitteront leurs emplacements actuels, à 22 heures, pour occuper leurs places (dans le fond du Gjol Ajack) par les itinéraires fixés, la compagnie Chevalier pour occuper ses positions de combat.

Après un intense bombardement, auquel prennent part trois groupes de 75, un groupe de 65 et un groupe de 155, ainsi que le train blindé qui tire de sa station de Kilindir, l'ennemi, affolé, évacue

22è et la gare de Doiran. La cote 227, qui était attaquée par les 2e et 1ère compagnies, est enlevée sans coup férir et la position est ainsi occupée. Une compagnie et une section de mitrailleuses tiennent les pentes de 227 à la route de la station de Doiran à Doiran ville, une compagnie et une section de mitrailleuses défendent les pentes sud-ouest de 227, en liaison avec la compagnie de droite du bataillon Fiérard ; une compagnie, avec les pionniers du régiment, organise défensivement la redoute conquise, pleine de cadavres ennemis. Une compagnie et un peloton de mitrailleuses en réserve derrière les crêtes nord et Est de 227. Le bataillon Fiérard occupe le col et l'organise défensivement entre l'église de Vladaja et 227.

Dans la matinée du 10, le 1er R.I.C. appuie notre mouvement à gauche, vers la Tortue, mamelon isolé entre le ravin des Jumeaux et Vladaja. Nous resserrons notre front, notre gauche appuyée à la route Kilindir-Doiron, mais le 1er R.I.C. ne peut avancer.

Du 10 au 15, nous organisons et consolidons nos positions, en même temps que nous envoyons des reconnaissances tâter le front de l'ennemi du lac Doiron, jusque vers la branche G du ravin des jumeaux. Ces reconnaissances constatent que le front ennemi est fortement organisé, en particulier la presqu'île boisée (jardins avec arbres fruitiers, entre le lac et la route de Doiron-Ville à Doiron-station). Le terrain d'attaque est constitué par des plateaux coupés par des profonds ravins.

Le régiment, dans la nuit du 14 au 15, reçoit l'ordre d'enlever la presqu'île boisée. La 2e compagnie (compagnie Dop) tente l'attaque par surprise/ elle est arrêtée par un solide réseau et par un violent feu de mousqueterie et de grenades ; malgré l'élan des hommes, la compagnie revient sur ses positions de départ. Une préparation d'artillerie est jugée nécessaire. Le régiment reçoit l'ordre d'enlever, le 15 au matin, à 7 h 30, les positions occupées par l'ennemi et de s'installer face aux ouvrages O^1 et O^2. Après une courte mais intense préparation d'artillerie, faite par les groupes de 155, de 7 h à 7 h 30, le bataillon part à l'assaut et enlève la position indiquée, la 2e compagnie à droite, dans la presqu'île boisée, la 3e compagnie à gauche, devant O^1 et O^2. Les Bulgares, dirigés par des officiers Allemands, essaient de résister, mais le commandant **Beaudelaire**, la canne à la main, calme et froid sous la mitraille, communique à son bataillon son énergie morale. Le mamelon Brûlé est enlevé au pas de course, et les premières vagues, dans un élan admirable, prennent pied sur la rive gauche du ravin des Jumeaux. L'ennemi fuit, laissant sur le terrain un matériel considérable. D'après les prisonniers et les déserteurs, les pertes de l'ennemi auraient été, du 9 au 15 août, de 2500 hommes tués ou blessés.

Tous les Serbes, ce jour-là, tressaillirent de joie. Un régiment de marsouins venait d'arracher un lambeau de leur patrie, où leurs femmes et leurs enfants les attendent avec constance et confiance. La Serbie n'est pas morte, grâce au 3e R.I.C. ; une aube nouvelle, qui conduira l'armée reconstituée à Corfou, vers la victoire et la délivrance, vient de paraître.

Le 16, le régiment passe la journée à organiser ses nouvelles positions et à préparer une attaque éventuelle sur O^1 et O^2 du Petit-Couronné. L'attaque est ordonnée pour le 17 au matin, mais elle est contremandée à minuit. Nos pertes, du 9 au 16, furent : 3 officiers blessés (lieutenants **Ravat** et **Dupoy**), 19 tués, 84 blessés.

Le 14 septembre en exécution des ordres du G.Q.G., le régiment est réorganisé à trois bataillons par la suppression des 4e et 8e compagnies, qui deviennent 9e et 10e compagnies de mitrailleuses, et la section hors rang. Le 15 septembre, le capitaine **Coronnat**, du 56e R.I., vient prendre le commandement du 3e bataillon. Le 11, le régiment reçoit le peloton de mitrailleuses du bataillon bosniaque, destiné à la 3e compagnie de mitrailleuses. Le 15, le régiment, par suite du retrait de la 33e brigade de la division, étend ses positions en occupant Lanau et Grandchamp, devant O^2 ; pendant tout le mois, on organise et on renforce les positions.

Dans la nuit du 1er au 2 octobre, à la faveur d'un orage, une forte reconnaissance bulgare tente d'aborder nos lignes devant la 1ère compagnie ; elle est repoussée grâce au sang-froid et au courage du sous-lieutenant **Mangeat**, qui tombe tué.

Le 29 octobre, le régiment est relevé par les troupes anglaises et va cantonner à Patères, d'où il repart, le lendemain, pour Vajsili.

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

XI

VAJSILI ET MARCHES VERS LA BOUCLE DE LA CERNA

Le régiment installe ses bivouacs sur les croupes boisées entre Vajsili et Mahmudly, rive droite de la Spana. Le village de Vajsili est misérable et ne présente aucune ressource.

Le régiment est au repos et en profite pour faire des exercices et des marches qui remettent les hommes en mains. On reçoit des renforts en hommes et en officiers. Le capitaine **Marchand**, nommé chef de bataillon, prend le commandement du 2e bataillon, à la place du commandant **Fiérard**, passé au 1er bataillon indochinois.

Le corps ayant reçu un nouveau drapeau, le 3 novembre, le Lieutenant-colonel le présente aux troupes, en présence du colonel **Bordeaux**, commandant la 34e brigade mixte.

Le 21, on reçoit l'ordre de quitter Vajsili pour Sarrigol. Le départ a lieu à 20 heures. On atteint Sarrigol par la route Mahmudli, Jardimli, Kara-Mahmudli, Gramatua, Kukus. On arrive à Sarrigol, le 22, à 4 heures ; la marche n'a pas été pénible. Le régiment établit son bivouac sur les crêtes nord de Sarrigol, entre la route et la voie ferrée. Dans la journée, ordre est donné de se porter sur Nares par Kavalli-Salamanli. La marche est dure, car la route est en très mauvais état, surtout au village d'Hasan-Obasi, où il y a environ quinze centimètres de boue. Le régiment cantonne aux environs du moulin. Dans la soirée on repart sur Topein en passant par Bunardza. Le régiment rentre dans le camp retranché de Salonique, gardé par des troupes annamites. Le bivouac est installé au nord de la station. On se repose pendant la journée du 25. On reçoit le 2e peloton de la 3e compagnie de mitrailleuses. Ce peloton vient du détachement de la Struma, qui était rattaché au 115e R.I.T.

Le 25 au soir, on part sur Jenidge-Vardar. On traverse le Vardar et on quitte le camp retranché. La route est bonne, elle s'engage à un moment donné dans les marais au nord de Gulhalar. Il n'y a pas de traînards ; on bivouaque à la sortie ouest de la petite ville, moitié grecque, moitié turque, qui porte encore les marques de la bataille de 1912.

Le 25 au soir, la marche est reprise sur Vertekop, où l'on arrive dans la soirée ; on bivouaque au nord de la route, à côté de l'hôpital anglais.

Le 27, le régiment se porte sur Vladovo, par Vodena, suivant une forte pente. A l'entrée de la ville de Vodena, sur un parcours de un kilomètre, la route passe de la cote 237 à la cote 276 ; à la sortie de la ville, elle est à 310. Vodena, très turque, est bâtie sur une terrasse qui, vers le Sud, tombe à pic sur la vallée de la Nisla-Voda, qui forme, le long du rocher, des cascades gigantesques. Les pentes sont couvertes de vignobles et de forêts. C'est un des derniers îlots de verdure de cette partie méridionale de Macédoine, qui recherchaient les pachas turcs pour leur villégiature d'été.

Le lendemain 28, on pousse jusqu'à Ostrovo. On bivouaque sur les bords du lac aux rives pierreuses et sauvages, où l'on séjourne toute la journée du 29. C'est de ces crêtes grises que sont partis les Serbes au début de leur offensive.

Le 1er décembre, on se porte sur Banica par la gorge de Golce et Cornicevo, que les Serbes ont enlevé de haute lutte trois mois auparavant. A compter de ce jour, le régiment est rattaché à la 17e D.I.C., qui fait partie de la 1ere Armée serbe, commandée par le Voïvode **Mitchitch**. Nous marchons désormais dans la fameuse plaine de Monastir, limitée, à l'Ouest, par les hautes montagnes d'Albanie ; à l'Est, par le Kaïmakalan, sur la neige duquel on distingue la ligne rousse des barbelés et qui nous domine de ses 2600 mètres comme le géant de ce pays.

Le 2, on va sur Hasan-Oba et Orta-Oba, sur la rive droite de la Sukuleva. On est sur le champ de bataille que d'autres marsouins viennent de livrer aux Bulgares pour la conquête de Florina et de Kinali.

Le 3, on passe la Cerna à Brod, tête de pont criblée d'obus, théâtre d'une lutte sauvage entre Serbes, zouaves et Bulgares peu de temps auparavant à la prise de repli Makensen.

Ensuite au passage de la rivière, puis, par Gardilivo, Baldenci, on gagne Négotin, sur les pentes ouest de la Seletchka-Planina, massif dit de la boucle de la Cerna.

Le général **Gérôme**, commandant la 17e D.I.C., vient visiter le régiment et nous annonce qu'on va reprendre l'offensive, avec la ville de Prilep pour objectif.

XII

ATTAQUE DU 9 DECEMBRE 1916

Le 3e R.I.C. relève, dans la nuit du 4 au 5, le 35e R.I.C. et un bataillon du 56e R.I.C.

Le Régiment a le 44e R.I.C. à sa gauche et la brigade russe à sa droite.

Les tranchées occupées par le 3e R.I.C. sont en flèche ; elles font face à Valklar, à la limite Est de la pleine marécageuse où se perd la Cerna en de multiples ruisselets ; le 3e bataillon est en retrait des compagnies du 1er bataillon et à sa droite appuyée au ravin de Paralovo. L'ennemi occupe Méglenci, le village de Vlaklar, et à droite, le premier piton du massif de la boucle de la Cerna 1050, d'où ses postes d'observation voient tout ce qui se passe dans nos lignes. Notre tranchée est à peine ébauchée ; elle a 50 centimètres au maximum, les éléments ne sont pas continus ; en certains endroits, il n'y a que des trous de tirailleurs : aucune défense accessoire ne les protège.

La pluie rend le terrain marécageux. Le régiment organise un peu les tranchées occupées. Tout mouvement de jour est impossible. La pluie persiste ; les trous de tirailleurs et les éléments de tranchées se remplissent d'eau.

Le 5, la brigade communique l'ordre suivant : « De 14 h à 14 h 10, tir violent d'artillerie ; de 14 h 10 à 14 h 27, envoyer des patrouilles reconnaître la ligne ennemie. A partir de 15 h 30, le tir d'artillerie recommencera. » Les 1er et 3e bataillons envoient des patrouilles à l'heure indiquée. Ces patrouilles ne peuvent progresser en raison du tir de barrage ennemi. La 2e compagnie est particulièrement prise à partie par l'artillerie ennemie. Pendant la nuit, nos patrouilles constatent que le tir de notre artillerie sur la ligne ennemie a été trop court.

Le 6, la pluie continue ; les tranchées sont pleines d'eau, le terrain n'est qu'un vaste marécage. Le régiment reçoit l'ordre préparatoire d'attaquer pour le lendemain, 7 décembre. Le point de direction de l'attaque est constitué par un groupe de trois saules et l'objectif par les tranchées au sud-ouest de Vlaklar ; les tranchées au sud de Vlaklar doivent être enlevées par le 44e R.I.C. ; la brigade russe doit avancer sur les contreforts du piton 1050. L'ordre spécifie que l'attaque doit être générale et que le 3e R.I.C., soutenu par le 2e *bis* de zouaves, doit s'engager à fond. A 14 heures, le régiment reçoit l'ordre d'envoyer des patrouilles dans les mêmes conditions que la veille (dans l'intervalle de deux feux violents d'artillerie) ; elles ne peuvent déboucher ; elles ont arrêtées par des violentes rafales de mitrailleuses. Pendant la nuit, les patrouilles s'avancent jusqu'à la crête des trois saules, mais ne peuvent aller plus loin. Le tir de représailles ouvert par l'ennemi cause des pertes à la 2e compagnie, qui est le plus en flèche. Durant cette période, la pluie persiste, tout le monde est trempé ; les journées passées couché à plat ventre dans les tranchées sont interminables. La nuit venue, on est obligé de faire lever les hommes et de les forcer à se donner du mouvement.

Le 7, la pluie continue. Le colonel **Bordeaux**, commandant la 34e B.I.C., précise la direction de l'attaque : « Attaque menée sur un front de 400 mètres, dont l'axe passe dans le groupe des Trois Saules, situé à 800 mètres sud-est de Vlaklar. » Le régiment, qui devait attaquer à 12 h 40, reçoit contrordre en raison du mauvais temps.

Le 8, le mauvais temps continue. Trente hommes malades (pieds gelés) sont évacués, les hommes sont transis, ils pataugent dans l'eau et la boue, mais personne ne se plaint. L'artillerie continue son tir de précision, qui amène la riposte de l'artillerie ennemie sur nos tranchées.

Le 9, le temps s'étant remis au beau dans la soirée du 8, le vent a desséché un peu la croûte supérieure du terrain, mais pas assez pour le rendre résistant. Malgré cela, le régiment reçoit l'ordre d'attaquer, qui indique : « 12 heures à 15 heures, feu d'artillerie ; 15 h 15 à 15 h 40, feu intense ; 15

h 40 attaque de l'infanterie. » Le colonel commandant la 34e brigade, en transmettant l'ordre, spécifie que l'attaque devra progresser sur le front de bataille, comme il avait été dit précédemment, mais par la droite et en liaison avec les Russes ; le 3e R.I.C. devra s'engager très vigoureusement ; son attaque, à moins d'échec absolu, sera soutenue par le 2e *Bis* de Zouaves.

Le colonel renouvelle les ordres déjà donnés le 7 : « *Les bataillons Coronnat et Beaudelaire enlèveront les tranchées ennemies placées en face d'eux. Le bataillon Marchand, avec la C.M. 2, viendra occuper les tranchées de première ligne, abandonnées par les bataillons Beaudelaire et Coronnat, de façon à parer à une contre-attaque ; ce bataillon se tiendra prêt, sur l'ordre de chef de corps, à renforcer les deux autres bataillons.* »

A 15 h 40, après une préparation d'artillerie, les deux bataillons (Beaudelaire et Coronnat) se portent à l'assaut des positions ennemies. Les sections déployées en tirailleurs, les officiers en tête, marchent au pas, l'arme à la main, dans un alignement impeccable, comme sur la place d'exercice. Le commandant **Beaudelaire**, son habituelle canne à la main, marche avec le lieutenant **Plumet**, commandant la compagnie de mitrailleuses du bataillon, à hauteur du sous-lieutenant **Sammarcelli**, qui commande la première vague de la 2e compagnie.

Tout le bataillon Beaudelaire suit son chef, car tous ont confiance en lui. Il est bientôt blessé par une balle qui lui fracasse la mâchoire ; ne pouvant plus parler, car la langue a été perforée, il indique d'un geste énergique au lieutenant **Plumet**, qui se penchait pour le secourir, les tranchées ennemies à enlever. Les premières vagues arrivent facilement jusqu'à la crête sur laquelle se trouvent les trois saules et où existe une ligne de trous de tirailleurs inoccupée, mais aussitôt elles sont prises sous le feu des mitrailleuses installées dans les tranchées en contrefort de 1050. L'attaque, qui devait être générale, n'a été prononcée ni par les Russes, ni par le 44e R.I.C. ; tous les feux sont concentrés sur les bataillons du 3e R.I.C. Vers la gauche, le 1er bataillon ne peut donner l'assaut final, car les réseaux sont intacts et les pertes terribles ; à droite, la 11e compagnie a poussé jusqu'au tranchées allemandes, mais elle a dû revenir légèrement en arrière, sa droite n'étant pas en liaison et un grand trou existant de ce fait dans la ligne. Le bataillon Marchand, à l'exception de la 5e compagnie, va renforcer les deux autres bataillons, mais la progression est arrêtée ; malgré le feu violent des mitrailleuses et le tir de l'artillerie, les hommes s'accrochent au terrain conquis et l'organisent. En attendant l'arrivée d'un bataillon du 2e *bis* de Zouaves, qui doit assurer la liaison avec les Russes restés en arrière, le colonel y envoie la 5e compagnie.

Les pertes sont très fortes : les commandants **Beaudelaire** et **Marchand** tués ; commandant **Coronnat** blessé. 1 lieutenant et 6 sous-lieutenants sont tués (**Klein, Granger, Lemaître, Francischi, Gally, Amouroux, Charruey**) ; 1 capitaine (**Francischi)**, 4 lieutenants (**Giansilly, Manges, Plumet, Baudoin**) et 7 sous-lieutenants (**Thomas, Touret, Fradin, Périmond, Malaquin, Siomme, Bertin**) blessés. Dans la troupe, on a 59 tués, 382 blessés, 135 disparus. Le régiment, qui occupe une position un peu en arrière des saules, a reçu l'ordre de reculer un peu sa gauche, qui était prise d'enfilade par les mitrailleuses de Vlaklar.

Le 10, le colonel reçoit l'ordre d'opérations n° 34, qui prescrit que le groupement Bordeaux renouvellera, aujourd'hui, le bel effort fourni par le 3e R.I.C. Toue la progression étant devenue impossible dans la plaine tant que le massif de 1050 en entier ne sera pas tombé, le colonel Bordeaux dirigera l'attaque de son groupe par son extrême droite, en liaison étroite avec la 2e brigade russe. Les Russes n'ayant pas progressé, le régiment ne sort pas des tranchées ; 22 hommes sont évacués pour pieds gelés.

Le régiment est relevé sur ses positions, dans la nuit du 10 au 11 décembre, par le 35e R.I.C. Il va bivouaquer au sud de Vranovci. La relève, exécutée par clair de lune, s'effectue quand même sans incident. 37 hommes sont évacués pour pieds gelés.

Comme toutes les attaques exécutées par le régiment, les actes de bravoure furent nombreux. C'est, tout d'abord, le soldat **Raynaud**, de la 2e compagnie, qui se relève, sous des rafales de mitrailleuses qui couchaient les vagues d'assaut, pour signaler à notre artillerie d'avoir à allonger

son tir. Ensuite, ce sont les soldats **Bertrand, Jean, Rayé Maissa Diéga,** de la même compagnie, qui s'offrent pour aller chercher les blessés tombés entre les lignes et en ramène quatre, malgré le feu violent de l'ennemi. Aussi, les soldats **Delouvé, Camille**, de la 9e compagnie, qui, malgré un feu croisé de mitrailleuses, va chercher et ramène dans la tranchée son commandant de compagnie blessé.

XIII

LA COTE 1050

Le régiment est au repos à Vranovci. Les compagnies se réorganisent, il n'y a plus qu'un officier par compagnie. Le 11, le colonel **Bordeaux** vient visiter les restes du régiment et féliciter les soldats et officiers de leur belle tenue au feu.

Du 13 au 15, on a 92 hommes évacués ; la plupart ont les pieds gelés. On reçoit des officiers, entre autre le chef de bataillon **de la Laurencie**, qui prend le commandement du 1er bataillon ; le commandant **Facon** celui du 2e bataillon, et le commandant **Hentschel**, du 3e bataillon.

Dans la nuit du 15 au 17, le régiment relève le 2e bataillon de zouaves ; la relève s'effectue sans incident. Le secteur occupé par le régiment est à droite de son secteur d'attaque. Deux bataillons sont en lignes (2e et 3e) ; le premier est en réserve dans le lit de la Suba, à l'ouest du Suhodol-Raja. Les bataillons en lignes travaillent à organiser une première ligne ; ils établissent des tranchées et posent des fils de fer. Le 1er bataillon organise un réduit fermé, dit réduit de la Suba, légèrement au nord de la rivière, sur le plateau qui traverse la piste qui va directement de Suhodol-Raja à Meglenci.

Dans la nuit du 22 au 23, le régiment est relevé par le 35e R.I.C. Le 1er bataillon (commandant de la Laurencie) s'installe dans le ravin qui descend de Laratck, à deux kilomètres environ du nord de Vranovci, dans le même ravin. Le régiment est en réserve de division et doit organiser les positions de deuxième ligne. Le 24, le colonel **Bordeaux**, commandant la 1ère brigade, détermine cinq centres de résistance qui doivent constituer l'ensemble de la ligne. Le régiment continue ses travaux jusqu'au 27.

Dans la nuit du 27 au 28, le 1er bataillon, la 5e et 6e compagnies relèvent, à 1050, un bataillon du 34e R.I.C. La relève a lieu sans incident.

Le mouvement de terrain est constitué par deux éperons : au nord, le téton « Épaulé » ; au sud, on a les mamelons 2 et 3 et l' « Arbre Droit ». Ces deux contreforts se réunissent à la cote 1050. Ils sont séparés par le ravin de la Mélisse et de son affluent le Mégalomane. Ces deux ravins sont très encaissés. Entre la Mélisse et le Mégalomane, se trouve le village de Méglenci, complètement en ruines. Le massif est dénudé et rocheux. Les 2e et 3e compagnies, sous les ordres du lieutenant **Sammarcelli**, occupent le secteur au nord-est de Maglenci, sur la rive droite de la Mélisse. Les 5e et 6e sont entre l'Arbre Droit et la cote 1050 ; La 1ère compagnie au poste de commandement du bataillon, sur les pentes sud de l'Arbres Droit. Les 2e et 3e sont complètement isolées et ne peuvent être secourues en cas d'attaque. Elles n'ont pas de tranchées et pas de défenses accessoires. A la tombée de la nuit, elles se déploient en tirailleurs derrière de petits rochers ; le jour, elles se rassemblent derrière un énorme rocher.

Le versant sud du téton Épaulé, sur lequel elles sont tellement à pic qu'elles ne pourraient même pas se servir de leurs grenades. Les ravins sont encore pleins de cadavres serbes, français, russes, boches et bulgares. Le système montagneux de 1050 est tellement important (il défend la vallée de la Cerna et la route Prilep) qu'il est défendu par des bataillons de chasseurs allemands. Le sous-lieutenant **Roussel**, de la 2e compagnie, est tué par éclats de torpilles.

Le 31 décembre, le régiment quitte les ravins de Vranovci pour se porter en réserve à deux kilomètres au sud de Vranovci. Le 1er bataillon et les 5e et 6e compagnies sont relevés, en première ligne, par les éléments d'une brigade italienne. La relève se fait sans incident ; les sous-lieutenants

de Souhy, Patiéri, Sammarcelli restent en ligne pour passer les consignes du secteur.

Dans la nuit du 4 au 5 janvier 1917, on quitte les bivouacs pour aller s'installer dans la région Tépavei (2e et 3e bataillon), Gniles (1er bataillon). Ces bivouacs installés, le régiment est mis à la disposition du génie pour les travaux de la deuxième ligne.

Le 19, le régiment reçoit un renfort de 363 hommes et 4 officiers. Le 20, on reconstitue le régiment.

Conformément à l'ordre de mouvement de la 17e D.I.C., le régiment quitte ses emplacements pour se porter dans la région d'Iven, à 1200 mètres d'altitude. Le régiment séjourne, par un froid intense (25° au-dessous de zéro), dans un ravin situé à 1500 mètres au sud d'Iven. Le 23, il est prévenu qu'il doit relever la division serbe Morava, dans la nuit du 24 au 25 ; on fait les reconnaissances préliminaires par une violente tourmente de neige.

Le 24 janvier, le régiment se porte aux emplacements occupés par la division serbe de la Morava. Les 2e et 3e bataillons se portent en première ligne, où les attendent un rideau de tirailleurs serbes ; le 1er bataillon est en réserve ; aucune route, la neige entassée par les rafales marque les pistes. La marche est très dure, car des ravins profonds, coulant vers la Cerna, coupent à plusieurs reprises l'itinéraire des guides serbes. A l'arrivée dans le ravin de la Makowska, on aperçoit les grands feux autour desquels les compagnies serbes, celles qui ont combattu d'attaque en attaque depuis septembre et avancé de 80 kilomètres sans un renfort, attendent les français dans les rochers. Le poste de commandement du colonel est dans le ravin de la Dboka, au sud du village de Rapech. La relève ne se termine qu'à 2 heures. Il neige toute la nuit.

XIV

DANS LE SECTEUR DE RAPECH

Le secteur occupé par le régiment s'étend depuis la rive gauche très abrupte de la Cerna jusqu'à l'endroit où la piste de Rapech à Cebren occupe la route de Makovo à Zovick, sur un plateau qui sépare le profond ravin de la Makowska de celui de la Dubica et s'élève en pentes douces jusqu'à la tranchée ennemie, nulle part à moins de 600 mètres de la nôtre. Les observatoires que l'ennemi possède sont excellents ; ils sont latéraux et dominent de 3 à 400 mètres nos positions.

Le 3e bataillon (commandant Hentschel) a sa droite appuyée à la Cerna. Le terrain qui le sépare de la ligne ennemie est coupé par des ravins, profondes entailles dans la falaise de roc qui surplombe le torrent. Le 2e bataillon (commandant Facon), sur la gauche, a sa compagnie de droite à cheval sur le petit ravin des peupliers. Le 1er bataillon (commandant de la Laurencie) a deux compagnies dans le ravin du Mas et une dans la Makowska, avec la compagnie de mitrailleuses.

Pendant la période en ligne, on améliore les positions. Les régiments serbes ne possèdent que des trous individuels situés à quelques mètres des uns des autres.

Les travaux sont durs, le froid étant excessif et la neige atteignant une épaisseur de plus d'un mètre en certains endroits. Le 1er bataillon établit des boyaux reliant les postes de commandement des bataillons aux lignes.

Le régiment est relevé, dans la nuit du 3 au 4 février, par le 2e *bis* de zouaves, qui fait brigade avec lui, en remplacement du 1er R.I.C., détaché à la 122e D.I.

Les 2e et 3e bataillons bivouaquent sur les pentes sud du Krest au bivouac rocheux, mouvement de terrain tout hérissé de gros blocs, à Ede-Bernick, et qui tombe à pic sur le Bernitcki, ravin descendant avec une pente vertigineuse sur la Cerna ; le 1er bataillon va bivouaquer, au nord-est d'Iven, dans un des ravins de l'Yvette, soit environ à 4 kilomètres au sud des autres, au-delà du col de Gor.

La neige continue à tomber, les hommes vivent sous la tente. Le régiment est employé à des travaux de route ; on s'efforce à rendre les pistes carrossables au moins aux arabas.

Le paysage est dépourvu de végétation ; l'aspect de la montagne est morne, les villages sont

misérables et en partie détruits : celui de Rapeck est complètement en ruines. Le paysan est un montagnard arrière, au costume archaïque ; les motifs qui décorent les dalmatiques des femmes ont un caractère byzantin très marqué, qui ne se retrouve nulle part ailleurs dans tout l'Orient. Les pentes des ravins, face au sud, ont un aspect de désolation presque lunaire.

Le 12, le régiment relève le 2e *bis* de zouaves ; jusqu'au 22, on rectifie la ligne, principalement dans le quartier de droite, où l'on pousse la ligne jusqu'à la route de Zovick, sur le Padinje. Le secteur du régiment est divisé en deux quartiers que l'on dénomme : position Beaudelaire (quartier de droite) et position Marchand (quartier de gauche), en souvenir des deux regrettés chefs de bataillons glorieusement tombés, le 9 décembre, à la tête de leur bataillon. Pendant cette période, le sous-lieutenant **Suilhard** est tué dans le ravin des Peupliers. Les portions des tranchées à cheval sur le ravin des Peupliers sont inoccupées à cause de l'eau.

Relevé le 22, le régiment travaille aux routes et établit des positions de mitrailleuses ; grâce au brouillard on peut travailler de jour.

Pendant le mois de mars, malgré la neige et le terrain rocheux, les tranchées commencent à devenir confortables grâce au labeur des compagnies.

Du 28 avril au 4 mai, le régiment travaille activement à l'aménagement des pistes Iven-Bernick de la Cerna et de la Makowska, en vue de l'offensive générale du 9 mai. Le commandant **Simonin** commande le régiment en remplacement du lieutenant-colonel **Pinchon**, parti en permission.

Le 5 mai, le régiment étant relevé, est en réserve de division ; il établit son bivouac au piton Rocheux. Les travaux sont suspendus. Le 6, rassemblé au piton Rocheux, le régiment continue à être réserve de division. Un obus, tombé 17 h 30 sur le bivouac de la compagnie de mitrailleuses 3, blesse 13 hommes et démolit 6 mitrailleuses.

Le 7 et le 8, a lieu la préparation d'artillerie. Dans la nuit du 8 au 9, l'état-major du régiment, jusqu'alors stationné à Bernick, va s'établir au bivouac Rocheux. Le bataillon Guillot (1er bataillon) se porte au confluent de la Makowska avec la Cerna, Point tellement encaissé que les obus ne peuvent y plonger. Le 2e bataillon (commandant Facon), dans la gorge de la Cerna, à hauteur du pont établi par le génie ; le 3e bataillon reste au bivouac Rocheux. Tous ces mouvements se font dans la rocaille ou suivant la rive abrupte des précipices, par d'étroites pistes où les compagnies défilent en file indienne et où deux mulets chargés ne peuvent passer de front.

A 9 h 30, le bataillon Guillot reçoit l'ordre de se porter à Tumba-Plage, à la disposition du colonel **Lagarrue**, commandant la 33e brigade ; le bataillon Facon remplace le bataillon Guillot dans le ravin de la Makowska. Le bataillon Marandel ne bouge pas. La marche du bataillon Guillot, qui s'effectue pendant la chaleur, est lente et gênée par un tir de barrage réglé par avions qui, sur cette piste enfermée entre deux muraille de pierres et un obstacle terrible. Arrivé à Tumba-Plage, le 1er bataillon reçoit l'ordre de se porter en ligne : 1ère compagnie et un peloton de mitrailleuses devant se porter à l'ouvrage Peytavin, les 2e et 3e compagnies et un peloton de mitrailleuses à l'ouest du rocher Mazoyer, malgré le tir incessant de l'artillerie ennemie et grâce aux habiles dispositions prises, le bataillon traverse 1500 mètres absolument découverts et arrive en position à 12 h 40. Un obus a écrasé toute la liaison de la 1ère compagnie.

L'attaque effectuée dans la matinée par le 56e R.I.C. ayant échoué, une deuxième attaque va être lancée par le 54e R.I.C. Le 1er bataillon du 3e R.I.C. doit appuyer l'attaque et organiser le mamelon de l'Echelle en cas de réussite. Le bataillon va marcher en deuxième vague. Seul, un peloton de mitrailleuses et le canon de 37, sous les ordres du lieutenant **Sammarcelli**, commandant la compagnie de mitrailleuses I, reste à la disposition du capitaine **Guyot**, commandant le bataillon. A 15 heures précises, après une courte mais violente préparation d'artillerie, le 54e R.I.C., malgré son élan, ne peut progresser sous le formidable barrage d'artillerie et de mitrailleuses que l'ennemi concentre sur lui. Il est obligé de retourner dans ses parallèles de départ.

A 20 h 15, l'état-major du régiment se porte à l'église de Rapech et le 3e bataillon se porte en réserve dans le ravin de la Makowska, entre Tumba-Rapech et le dakota. Le régiment est à la disposition du colonel commandant la 33e brigade. Le 1er bataillon relève en première ligne, le 54e

R.I.C.

Dans la nuit du 11 au 12, le bataillon Guyot est relevé par des compagnies du 54e R.I.C. et vient se placer à Tumba-Rapech ; les autres bataillons conservent leurs emplacements. Le 3e R.I.C. est remis sous les ordres du colonel **Bordeaux**, commandant la 34e brigade.

Le 13, à 22 heures, le bataillon Guyot et le bataillon Facon rejoignent le bivouac Rocheux. L'état-major du régiment revient à Bernick. Le bataillon Marandel reste dans le ravin de la Makowaska et devient réserve du 1er R.I.C.

Le 14, à 22 heures, le 3e bataillon se porte à Tumba-Rapech, où il reste toujours en réserve du 1er R.I.C.

Le 18, le régiment relève, dans son ancien secteur, les bataillons en ligne du 1er R.I.C.

Le 1er juin, le régiment est relevé par le 54e R.I.C. Les deux brigades de la division se changent leurs secteurs.

XV

SECTEUR TABOU – BATAILLE

Dans la nuit du 11 au 12 juin, le régiment relève le 1er R.I.C. ; l'emplacement des troupes est le suivant : le 3e bataillon (commandant Hentchel) occupe le centre Tabou, entre la Staro et la Lozata ; le 1er bataillon (commandant Simonin), le centre Bataille, entre la Lozata et le ravin Noir ; le 2e bataillon (commandant Facon), en réserve de régiment à Baie-d'Along, dans la Makowska, avec une compagnie à cheval sur la Lozata (courtine Thomas).

Le nouveau secteur du régiment est à créer, rien n'existe ; les tranchées ne sont pas continues, elles sont même fréquemment inexistantes. Les défenses accessoires sont détruites, on est très près du front ennemi, qui, à cet endroit, est adossé à des pitons constituant des observatoires excellents. De plus, les deux centres constituent deux saillants. Les boyaux sont médiocres, tous nos cheminements sont nettement vus, aucun mouvement n'est possible pendant le jour.

La situation du régiment n'est pas brillante, ses effectifs sont faibles (50 fusils par compagnie). Le terrain est rocheux ; malgré le travail acharné des hommes, les travaux n'avancent pas, il faut tout faire à la mine et à la fois ménager la poudre. On constitue des masques avec des sacs à terre pour protéger les travailleurs.

Mais l'ennemi est actif et, pendant le jour, ses engins de tranchées semblent avoir pour mission de démolir le travail que nous avons effectué la nuit. Les hommes sont fatigués, le repos n'existe pas pour eux ; les périodes en réserve sont employées tout entières par les travaux de la deuxième ligne, qui passe dans les arêtes rocheuses du Djouror-Glass et du Monosoko-Newe, au nord de la haute Daboka, au sud de Rapech.

Le régiment, alternativement avec le 1er R.I.C., garde ce secteur jusqu'au 1er septembre 1917.

Le 18 août 1917, un bataillon est dissous, les hommes composant ce bataillon sont répartis dans les compagnies ; le régiment est loin de pouvoir, en raison de son effectif restreint, prendre part à des opérations actives.

On s'organise en secteur. Jusqu'aux premiers jours de décembre, les compagnies occupent alternativement les premières lignes et se rendent au repos dans la région de Krusograd, où le régiment reçoit le 81e bataillon sénégalais, à l'effectif de trois compagnies, ce qui forme son 3e bataillon.

La 3e compagnie de mitrailleuses, conservée à la dissolution du 3e bataillon, le 18 août, devient compagnie de mitrailleuses du bataillon sénégalais et prend la dénomination C.M.81.

Dans cette région, les quelques villages qui existent ont été dévastés pendant les dernières guerres balkaniques ; la plupart des habitations sont démolies par le bombardement et l'incendie ; certains de ces villages sont complètement abandonnés par leurs habitants. Dns ces conditions, il est

très difficile de loger les unités ; le seul mode d'installation est le bivouac.

A partir du 17 octobre 1917, le régiment occupe le sous-secteur de gauche de la division. Il dispose de deux bataillons en première ligne à « centre Bataille » et « centre Archinard ». La deuxième ligne est constituée par des garnisons de sûreté et des troupes de positions, sous les ordres du commandant du sous-secteur.

Le 9 novembre 1917, un coup de main bulgare est exécuté sur le petit poste « Richard », tenu par une fraction de la 7e compagnie.

L'opération, quoique accompagnée d'un violent bombardement par torpilles et bombes, ne réussit pas à aborder le petit poste.

Quelques jours après, le 11 novembre, à 23 heures, un coup de main sans résultat est exécuté à nouveau par deux fractions bulgares sur le P.P. Richard et Boulon, occupés respectivement par les 5e et 6e compagnies.

A partir du 11 décembre 1917, le 3e R.I.C. occupe alternativement, par période de huit jours avec le 1er R.I.C., le sous-secteur de droite de la 17e D.I.C. (sous-secteur Tabou-Bataille) : deux bataillons en première ligne et un bataillon et un bataillon à la Courtine Thomas, en soutien.

Dans la nuit du 12 au 13 décembre 1917, une fraction bulgare tente, au cours d'un violent bombardement par obus et torpilles, d'aborder nos lignes. L'opération est éventée. Pendant l'action, un obus de 150 tombe sur un abri de mitrailleuses de la C.M.2, tue 2 hommes et en blesse 4 autres.

A partir de ce moment, le régiment reste en secteur. Le service des liaisons téléphoniques est amélioré. Deux déserteurs du 177e R.I turque, qui se sont rendus dans le secteur de la 30e D.I., fournissent des informations utiles sur les termes conventionnels employés par les Allemands sur tout le front de Macédoine.

Au printemps de 1918, l'activité renaît de part et d'autre. De nombreux coups de main, accompagné parfois de bombardements par obus à Gaz, sont exécutés tant de notre côté que du côté ennemi. Dans ce pays vallonné, coupé de ravins, arides et rocailleux, où les lignes sont à une distance variant de 2 à 500 mètres, il est excessivement difficile, sinon impossible, de s'approcher de jour sans être découvert. Les Bulgares essaient à plusieurs reprises, de surprendre le petit poste installé à Tabou sans pouvoir y réussir. Quelques tués et blessés, de chaque côté, sans résultat appréciable.

Jusqu'au 1er mai 1918, le régiment occupe le secteur de la Haute Matowaska. Les lignes voisinent en certains points, la route Smetch à Plougo ; en d'autres endroits, elles s'éloignent et passent par des sommets que domine en arrière le piton dénommé « Dent de Ferdinand » (1442 mètres d'altitude), où se trouve le P.C de la division.

A partir du 1er mai 1918, le 3e colonial prend le sous-secteur de droite, qui s'étend de Tumba-Bernick jusqu'à 1200 mètres au nord-est d'Iven, en passant par le ravin des Gueux.

Pendant tout le mois de mai, l'ennemi montre une activité fébrile. Il ne se passe pas de nuit sans qu'une attaque ait lieu sur quelques points du secteur tenu par le régiment. Toutes les tentatives, marquées par de violents bombardements des premières lignes, restent infructueuses. Les 5e et 6e compagnies ont eu, notamment, à souffrir au cours de ces attaques.

Pendant l'été de 1918, le régiment reste en secteur. Cette période est particulièrement marquée par un retour d'affections fébriles. De nombreux hommes sont évacués chaque jour sur l'ambulance mobile divisionnaire, à Sakulevo.

C'est dans ces conditions que la 17e D.I.C. est retirée du front et remplacée par la 12e D.I.C. Elle va se reformer à l'arrière et se préparer à la grande offensive de septembre.

Le régiment se porte, par étapes, sur Ostrovo et Vladovo, où il arrive le 20 août 1918. Il s'installe en bivouac au flanc de la montagne, sous d'énormes marronniers qui dominent la vallée et le village de Vladovo.

Le 25 août 1918, le 56e R.I.C. est dissous. Les cadres et hommes sont répartis dans les trois autres régiments de la division ; de ce fait, les compagnies sont complétées.

Les derniers jours d'août seront employés à reprendre en mains et coordonner ces nouveaux

éléments, de façon à les utiliser au mieux dans la grande offensive qui se prépare.

XVI

OFFENSIVE DE SEPTEMBRE 1918
ATTAQUE DE KRAVITZA

Dans la nuit du 3 au 4 septembre, le régiment quitte les marronniers de Vladovo, où il était au repos, pour descendre sur Vertekop. Il y bivouaque dans la journée du 4. Il repart, la nuit, pour Dragomanci et Dogni-Pojah, où il se repose le 6. Dans la matinée du 7, il se porte, par une rampe en lacets innombrables, de l'altitude de 163 mètres à celle de 1400, à Glogot. Le 8, le lieutenant-colonel et les officiers des 1er et 2e bataillons reconnaissent, avec l'aide des observateurs du régiment détachés à l'armée serbe depuis vingt jours, le secteur où ils vont relever, le premier, un bataillon du 10e régiment serbe. Le 9, le 81e bataillon de tirailleurs sénégalais, rattaché au régiment, rejoint Glogot dans la matinée ; il aura à relever le bataillon de réserve du 12e régiment. L'état-major du régiment monte s'installer au poste de commandement de stationnement à Perino-Brodo, où se trouve également le poste d'observation régimentaire. Dans la nuit, le régiment exécute sa relève, il est ainsi disposé : le 1er bataillon (commandant Hentschel) occupe le secteur compris entre le Dragov-Potok et le Tchirine-Potok, en liaison, sur sa gauche, avec le 54e R.I.C.

Le 2e bataillon (commandant Facon) s'étend depuis le Tchirine-Potok jusqu'à lma Bitschija, où il fait liaison avec les serbes.

Le 81e B.T.S. (capitaine Fourcade) est en réserve ; il a une compagnie derrière le régiment, deux compagnies et la compagnie de mitrailleuses vers le Dragov-Potok, derrière le 54e R.I.C.

Le terrain diffère profondément de tous ceux où le régiment a combattu depuis son débarquement en Macédoine.
Jusqu'ici, il était habitué aux tranchées précaires, aux parapets de pierres amoncelées sans ombre au revers de mamelons brûlés, dominés de toutes parts par l'ennemi.

Le 10, l'ennemi, qui sent qu'on se remue sous les arbres, mais ne se rend pourtant pas compte de l'importance des préparatifs, exécute ses tirs habituels sur les pistes de Périno-Brodo et Rivitza ; pendant la nuit, sa fusillade est désordonnée. Le 11 au matin, des postes de commandement de combat sont occupés : Colonel (poste de commandement du bataillon de gauche). Le commandant **Hentschel**, commandant le 1er bataillon, poste de commandement de la compagnie de gauche, la 17e D.I.C. a pour mission de rompre le front ennemi entre Testerasti-Kramen et la Bitschija, d'enlever et d'occuper les crêtes de Goliak et Kravitza-Kravitschki-Kramen.

La mission particulière du régiment est d'abord de maintenir l'ennemi sur son front et, de couvrir le flanc droit des attaques. A cet effet, il observera, jusqu'à nouvel ordre, une action démonstrative. Puis, en vue de couvrir le flanc droit des attaques et d'assurer la liaison avec le 54e R.I.C., il enlèvera la tranchée Ribareff et la zone d'abri au nord de cette dernière. Les 2e et 3e compagnies, aux ordres du commandant **Hentschel**, seront chargées de cette opération. Celle-ci réalisée, les deux compagnies s'établiront : l'une face au Nord et l'autre face à l'Est et agiront par leurs feux : d'une part, à l'ouest de l'Obla-Tehouka, d'autre part sur les tranchées de Fitcheff, Boyadieff, Rodoslavoff, Iskar. Le 81e bataillon de tirailleurs reste à la disposition du général commandant la division comme réserve pour renforcer ou appuyer les attaques du 54e R.I.C. et du bataillon Goetz, ou appuyer le bataillon du 3e engagé sur les tranchées Ribareff en vue d'agir sur l'Obla, Thouka et Borova-Tchouka et éventuellement sur Kravitschki-Kramen par le Sud-Est.

Le groupe d'attaque, sous les ordres du commandant **Hentschel**, comprend le petit état-major du bataillon (la 2e, la 3e et la C.M.I., 3 brandt, 2 canons de 37, 4 lance-flammes).

La sûreté de la parallèle de départ sera assurée par la 1ère compagnie et un peloton de la C.M. 2. Ce groupe est sous les ordres du capitaine **Chaveyron** ; il a pour mission de garder les parallèles, d'appuyer par le feu l'action du groupe Hentschel et, en cas de contre-attaque, de le renforcer.

Le bataillon Facon couvrira l'attaque sur le flanc droit en gardant ses positions et favorisera l'attaque de Rigareff en agissant par le feu sur les positions ennemies du Hérisson. La 5e compagnie peut-être appelée à coopérer à l'attaque du groupe Hentschel.

Toutes les liaisons téléphoniques ont été installées en caniveau. Le 13, l'officier de liaison fait jalonner la chaîne des coureurs ; huit postes de deux hommes chacun sont reconnus nécessaires ; on crée des niches pour ces postes.

Le 14, l'ordre est donné que la préparation d'artillerie commencera le 14 septembre, à 8 heures, par suite le jour J-1 sera le 14 septembre. La préparation sera exécutée si les conditions atmosphériques sont favorables. Par conséquent, l'attaque de l'infanterie commencera le 15 septembre (jour j), à 5 h 30 (heure H) ; ainsi les bataillons s'établiront avec deux compagnies en ligne, la 1ère compagnie en réserve. Le 81e bataillon de tirailleurs sénégalais fait mouvement et vient se rassembler derrière le régiment ; son mouvement se termine à 22 h 30 ; le peloton de la C.M.2, aux ordres du capitaine **Chaveyron**, va occuper ses positions de combat.

Le régiment sera appuyé par le troisième groupement de droite : colonel **Payovitch**. Le deuxième groupe de 75 du Timok appuie le bataillon de gauche (bataillon Hentschel), le premier groupe de montagne du Timok appuie le bataillon de droite (bataillon Facon), une batterie d'obusiers 120 su Timok appuie le régiment. La batterie de 240 et les batteries de 58 T devront anéantir les premières lignes et les abris. Le 75 et le 65 doivent établir des brèches dans le réseau ennemi. La liaison par coureurs, entre le poste de commandement Pinchon et le relais de Testa, est établie. A 0 heure, tout est paré.

L'attaque va se dérouler en pleine montagne et en pleine forêt, nos lignes sont généralement dominées d'une dizaine de mètres, à pic devant le 1er bataillon, à 50 mètres de distance en forte pente devant le 2e, par les positions ennemies, qui forment un arc enveloppant. Les tranchées adverses et leurs défenses accessoires sont à peine visibles dans la broussaille. Aussi se demande-t-on avec anxiété si notre artillerie pourra faire sa bonne besogne habituelle. En outre, notre tir en pleine forêt ne va-t-il pas accumuler des abatis qui deviendront un obstacle à nos troupes ? Viendra-t-elle à bout de ces énormes rochers, où l'on devine des nids de mitrailleuses, Demain nous le dira !

Mais, malgré tout, on a confiance. L'attaque a été méthodiquement préparée ; elle réussira, d'ailleurs les Serbes espèrent en nous et disent que seules les troupes françaises sont capables de donner un tel choc. C'est la 17e D.I.C. qui, le 9 août 1916, arrachait à l'ennemi le premier lambeau de territoire serbe ; c'est encore la 17e D.I.C. à qui revient l'honneur d'ouvrir à ses frères d'arme la trouée par où ils se jetteront, avec leur élan irrésistible, à la reconquête de leur malheureux pays, à la délivrance de leurs femmes et de leurs enfants qui, depuis bientôt trois ans, subissent le joug étranger.

La préparation d'artillerie se déclenche à 8 heures ; elle surprend l'ennemi : 18 batteries d'artillerie de campagne et de montagne, 2 batteries de 58 T, 1 batterie de 240, 3 batteries de 155 S et une batterie de 120 S, invisibles au fond des ravins, se démasquent pour écraser les positions ennemies ; l'ennemi ne les a pas soupçonnées jusque-là ; les réglages ont été faits au dernier moment, beaucoup le matin même, de 7 à 8 heures, les observatoires ennemis, sur leurs pitons rocheux, sont aveuglés par les éclatements. Dans ce cirque de montagnes escarpées, l'écho de toutes ces détonations redoublées, répercutées, est formidable ; au sifflement déchirant des obus, vient s'ajouter le fracas des arbres centenaires hachés par la mitraille et projetés en l'air par les torpilles de gros calibre. Par instant, tout est dominé par le crépitement de compagnies de mitrailleuses de position, qui, du Périno Brado, de part et d'autre de l'observatoire du régiment, ne cesseront de battre les ravins ennemis, malgré les rafales de ses fusants de 105 et de 75. Le chœur de cet orchestre de mort est quelque chose de prodigieux. Jamais le Bulgare n'a rien entendu de semblable en ces parages.

L'ennemi ne parait pourtant pas s'émouvoir, sa réaction est plutôt faible ; il croit sans doute ses positions inexpugnables. Il s'attend à une attaque (déclaration d'un aspirant fait prisonnier à la fin août), mais il s'est contenté de parachever certains points de nos préparatifs, il lui a été impossible

d'en mesurer toute l'importance.

A 15 h. 30, comme prévue, notre préparation s'arrête pour permettre d'observer les résultats des tirs. La compagnie de gauche (Lieutenant **Boussand**) du bataillon **Hentschel** signale que la tranchée Seymani parait intacte et que la mitrailleuse située dans cette tranchée continue à tirer. Trois mitrailleuses, placées au point T 261 et T 264, ne dévoilent pas leurs fréquents tirs pendant la préparation. Le commandant **Hentschel** signale qu'une brèche est visible vers 264, mais qu'il y a beaucoup d'arbres cassés et de branchages qui rendront la progression difficile. A 16 Heures, la préparation reprend plus intense que jamais pour ne s'arrêter, sur les premières lignes, qu'à 22 heures ; elle continue sur les arrières ennemis avec obus spéciaux. On envoie des patrouilles reconnaître le terrain en avant. Pendant cette deuxième phase de la préparation, la réaction de l'ennemi diminue de plus en plus. Le poste d'observation du régiment signale quelques rares fusées au Yège (Hérisson), devant le 2e bataillon, mais la tranchée Ribareff tire avec de gros Minenwerfers, de plus en plus. Les compagnies du bataillon **Facon** signalent : celle de gauche, 6e compagnie (capitaine **Blochet**), que les brèches sont à peine indiquées. Cependant, elle reconnaît que les cheminements vers les lignes ennemies sont possibles. Quant au bataillon d'attaque (bataillon **Hentschel**), il annonce que les brèches de sortie de sa compagnie de gauche ont été complètement établies, ainsi que le déblaiement du terrain devant ces brèches. La progression ne sera pas trop ardue. La tranchée ennemie est occupée et la mitrailleuse de Seymani tire fréquemment. Il signale également que sa compagnie de droite (2e compagnie, capitaine **Péchinot**) a aménagé deux brèches de 1,50 m aux points 89 et 81, que le terrain en avant de notre réseau est praticable.

A 0 heure, reprise de la préparation. Le temps est calme et laisse présager une bonne journée.

Au lever du soleil, à 5 h 30, tandis que plusieurs escadrilles de chasse mitraille à faible altitude la ligne bulgare et que les fusées oranges de l'ennemi s'élèvent de toutes parts, l'attaque de notre infanterie se déclenche. Les 2e et 3e compagnies, constituées en deux vagues et soutenues par la 1ère compagnie de mitrailleuses, s'élancent à l'assaut de la position Ribareff. A 5 h. 24, le commandant **Hentschel**, au centre des deux compagnies suivant la première vague, marche à la tête de sa liaison. L'élan du groupe **Hentschel** est tel qu'à 6 h. 45 les tranchées Ribareff sont en notre pouvoir. Une reconnaissance d'une section est envoyée vers les abris de A 500 ; hardiment, elle saute dans les abris, les nettoie et s'y installe. A 9 h. 30, toute la compagnie occupe A 500.

La réaction de l'artillerie ennemie, prise à partie de toutes parts, est faible et désordonnée ; le tir ennemi se concentre sur le bataillon **Facon**, qui appuie l'attaque du 1er bataillon par ses feux.

A 10 heures, le commandant **Hentschel** ayant rendu compte qu'il ne voit plus l'ennemi devant lui, cherche à gagner A 260 ; il établit son groupe en direction E 4, sur ces abris, mais ne peut progresser, A 260 étant fortement occupé. L'artillerie, groupe de Timok, reprend le feu sur A 260. A 13 h. 30, des patrouilles de combat, poussées sur le hérisson par le commandant **Facon**, ne peuvent progresser, l'ennemi occupant ces positions en force. A 17 heures, le groupe **Hentschel** enlève A 260 et s »établit dans les abris A 520 et A 530, sur le col du Kravitschki Kramen à l'Obla Tchouka. Le 81e bataillon de tirailleurs sénégalais occupe la tranchée Ribareff. A 15 h. 30, le bataillon **Facon** reprend l'attaque du Hérisson à la grenade ; l'ennemi s'enfuit vers 16 heures, et, à 17 heures, le bataillon devenu maître du Hérisson, s'établit sur les pentes sud-est Obla-Tchouka-Hérisson.

Durant toute l'attaque, les hommes ont été admirables de courage. Par la soudaineté de l'attaque, ils ont réussi presque partout à surprendre l'ennemi. La 2e compagnie, au débouché de sa parallèle de départ, est cependant accueillie par un feu très nourri de mitrailleuses et de mines. Il y a un moment d'arrêt, mais les deux commandants de compagnie ordonnent à leurs compagnies de serrer vers le Dragov-Potok et de s'élancer hardiment à l'assaut, afin de déborder l'ennemi. Au même instant, le capitaine **Péchinot**, commandant la 2e compagnie, s'élance dans l'espace laissé libre par la 3e compagnie, et, dans un élan admirable, pousse en avant, prend à revers l'ennemi et brise en quelques minutes la résistance de l'adversaire : l'îlot de résistance tombe.

Mais cette habile et hardie manœuvre des deux commandants de compagnie laisse un trou dans

la ligne du groupe d'attaque. Un officier ennemi, voyant l'isolement des deux compagnies, se lance à la tête de ses hommes pour les contre-attaquer. Mais il avait compté sans le commandant **Hentschel**, qui dirige l'attaque. Energique, calme et froid au feu comme à la manœuvre, le commandant est adoré de ses hommes, qui sentent en lui le chef au coup d'œil sûr et à la décision prompte. Il s'élance en avant pour parer à la contre-attaque, qu'il brise net. Le lieutenant **Bénezech**, serviteur à la moustache grise, commandant le peloton de 37, qui est au côté du commandant, abat à coups de révolver l'officier qui dirige l'attaque. Le soldat **Bidaury** tue à la grenade plusieurs Bulgares. La position Ribareff est à nous ; il ne reste plus qu'à s'emparer des abris qui sont derrière. Ils tombent les uns après les autres devant l'élan de nos courageux soldats qui sentent déjà que la victoire leur appartient.

L'ennemi, se rendant compte que toute résistance est inutile, se rend en masses. Les premiers prisonniers arrivent à 6 heures, au poste de commandement du Colonel. Ils sont maigres, enfiévrés, les yeux hagards, ils semblent encore vivre dans l'épouvante du bombardement. Ce sont des Bulgares du 20e régiment, presque tous coiffés du casque allemand ; il y a parmi eux des mitrailleurs bavarois et des téléphonistes autrichiens.

L'ennemi laisse entre nos mains : 11 mitrailleuses, 1 minenwerfer de 17, 5, 2 de 7, 10 minens à torpillettes, 6 lance-bombes, une énorme quantité de munitions et de matériels divers. Nous ramenons 197 prisonniers valides, dont 1 capitaine, 4 lieutenants et 3 aspirants ; nous ramassons également sur le terrain 33 prisonniers blessés, dont 1 officier.

Nos pertes sont minimes : tués, le sous-lieutenant **Guillet** de la C.M. I. et 6 soldats ; blessés, 56 hommes.

A 17 h 30, la trouée était faite ; les régiments serbes, en réserve de la Schoumadia et de la division yougoslave, qui depuis le début de l'attaque, attendaient massés dans le ravin l'ordre de foncer, peuvent s'élancer à la poursuite de l'ennemi, qui bat en retraite. En traversant notre ligne, ils saluent les marsouins, qui ont bien mérité de la patrie et se sont, une fois de plus, montrés dignes des traditions de l'arme. Mais mieux vaut reproduire en son entier l'hommage que leur rendit leur chef aimé, le général **Pruneau**, dans l'ordre du 17 septembre 1918.

Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats.

Les victoires ininterrompues du front occidental avaient suscité dans vos cœurs le désir ardent d'égaler vos camarades de France : votre désir vient d'être exaucé.

Le long des pentes escarpées et boisées du Kravitza, sur un terrain coupé de ravins, au milieu d'un fouillis inextricable d'arbres et de branchages abattus, vous vous êtes précipités à l'assaut des positions bulgares, et, dans un élan et une fougue irrésistibles, vous avez atteint tous vos objectifs, bousculant l'ennemi, lui faisant 1000 prisonniers, lui enlevant 5 canons de campagne, 11 canons de tranchées, 40 mitrailleuses.

Tous, fantassins, artilleurs, sapeurs, avez rivalisé d'entrain et d'ardeur pour assurer le succès de l'attaque confiée à la division ; je vous en remercie de tout cœur et suis fier d'avoir l'honneur de vous commander.

Désormais, vous n'avez plus rien à envier aux camarades d'Occident ; vous allez reprendre comme eux la guerre de mouvement et poursuivre vos succès, dont la date du 15 septembre 1918 marquera le glorieux début, en même temps qu'elle illustrera d'une nouvelle page brillante les historiques de vos beaux régiments.

En adressant notre respectueux et fraternel salut aux vaillants camarades tombés sur le plateau de Kravitza, nous avons la grande consolation de penser que leurs tombes marqueront pour toujours le seuil de la porte que les marsouins de la 17e D.I.C. entrouvrirent à leurs camarades serbes, tout émus de fouler à nouveau le sol de leur patrie illuminée par une aurore de victoire.

Le régiment passe la nuit sur les positions conquises. Le 16 au matin, on nettoie le champ de

bataille. La belle forêt qui couvrait les pentes de Kravitza n'existe plus. Le feu d'enfer de l'artillerie lourde française en a fait une immense clairière où, seuls, quelques troncs d'arbres sont encore debout. Les tranchées ennemies sont bouleversées, les abris défoncés par les torpilles de 24. Cependant, bon nombre d'entre eux sont encore intacts. L'ennemi s'était installé à demeure depuis 1916. Et, cependant, ces organisations-là ne devaient rien opposer au régiment qui porte à son actif l'ouvrage prussien de Beauséjour.

XVII

LA POURSUITE

Le 16 au soir, le régiment se rassemble le long de la route reliant Borova-Tchouka et Kravitschki-Kramen. Le 1er bataillon, qui s'y trouve depuis le 15 au soir, reste sur place. Le 2e bataillon se porte à la lisière sud de la clairière de Kravitza, le 81e bataillon de tirailleurs sénégalais vient se placer entre les deux bataillons européens. Le P.C. du régiment est installé au sud de la clairière, en avant du bataillon Facon.

A ce moment, la division se trouve disposée comme suit : le bataillon Goetz (95e B.T.S.) forme tête de pont d'avant-garde et occupe la cote 1705 (campement 295) ; le 3e R.I.C., constituant le gros de l'avant-garde, se tient prêt à suivre ; le 1er et le 54e R.I.C. sont rassemblés en formation articulée, prêts à rentrer dans la colonne à proximité de la route Kravitza, au sud.

Tandis que la division Yougoslave, appuyée par des éléments français, chasse du Koziack les renforts amenés en hâte de la région de Doiron, le régiment demeure échelonné sous les arbres de la superbe forêt d'où émerge le cône de roc de Kravitsckki-Kramen : la borne frontière de 1913 se dresse à 500 mètres devant lui sur une ligne de tranchées ébauchée par l'ennemi, en travers de la clairière. A la lisière ouest de la clairière, une batterie de 75 Schneider a été abandonnée par l'ennemi, après une lutte acharnée ; à côté des pièces on voit encore les artilleurs tués, la grenade à la main. Le soir, la division Timok du Topolatz, les deux dernières hauteurs, l'ennemi pouvait nous arrêter. Le bataillon **Goetz** reçoit l'ordre d'aller occuper le Koziak et le 3e R.I.C. de s'échelonner de Kravitschki-Kramen jusqu'à 1705, mouvement effectuer, le lendemain, à partir de 5 heures.

Le 18, le régiment fait mouvement sur le Koziak. La marche en avant est reprise, le lendemain, à 17 heures. Le régiment se porte sur Allchar. Les bataillons descendent en colonne de route les pentes très boisées au nord du Topolatz, précédé de peu par des régiments de la division serbe de Choumadia, qui font retentir les échos des notes aigres de leurs cornemuses rustiques. Ces régiments, qui ont enlevés de haute lutte sur notre droite le massif du Vetronik, défilent drapeaux déployés. La route suivie est bonne et sinueuse ; sur plusieurs kilomètres, elle est entièrement planchéiée, dans la région des postes de commandement divisionnaire bulgare. L'étape, assez courte (environ 12 kilomètres), est terminée avant minuit. Le 2e bataillon s'installe à deux kilomètres au nord du village, vers la jonction des routes Allzar-Rozden, Privach-Rozden ; le 81e bataillon de tirailleurs sénégalais sur la route Allzar-Vitoliste, à la jonction des routes Vitoliste-Rozden, Vitoliste-Allzar ; le 1er bataillon aux abords immédiats du village tenant les routes Allzar-Rozden, Allzar-Vitoliste, Allzar direction Privach ; le 95e B.T.S., à un kilomètre au Sud. La zone boisée paraît terminée. Le terrain continue à être mouvementé, rocheux, coupé de gorges profondes, mais de plus en plus dénudé à mesure que l'on avance et de plus en plus pauvre. L'ennemi a rendu inutilisables ses dépôts de vivres et emmené tout le bétail ; le village est presque vide ; les ponts, les travaux d'irrigation, remblais, ont été détruits. Le 20, à 11 heures, le régiment reprend sa marche, la 17e D.I.C. devant, sur l'ordre de Voïvode Stepanivitch (la division fait partie de la 2e armée serbe), se porter le plus vite possible sur Mzerchko. L'avant-garde, composée du 3e R.I.C., du 95e B.T.S. et

de la 43e batterie de 75, est sous les ordres du colonel **Roussel**, commandant l'I.D. de la 17e D.I.C. La colonne progresse sous une chaleur accablante, dans une gorge étroite où la réverbération est intense. L'ennemi a détruit tous les ponts et la route elle-même sur une certaine longueur. La retraite ennemie a été précipitée sous la pression de la division yougoslave.
En plusieurs endroits, notamment au point terminus du téléférique Allzar-Rezden, les soldats bulgares, qui avaient mission de détruire l'installation, n'ont pas eu le temps de s'échapper et ont été tués sur place. La fin de l'étape est atteinte vers 16 heures. Le 2e bataillon, qui est bataillon de tête, est poussé en avant du village, aux environs du carrefour des routes vers Kcopiste et Bonjanciste ; le 1er bataillon s'installe en colonne double à droite et à gauche du sentier Mzerchko-Gradiste, face à Gradiste, le 81e B.T.S. sur la piste muletière se dirigeant de Mzerchko vers le Sud-Est. Les deux bataillons sont à 500 mètres du village. Le reste de la division est poussé à hauteur de Rozden.
A peine le régiment a-t-il dépassé le village, petite agglomération assez riante, situé dans une cuvette et riche en jardins très verts, que la nouvelle arrive d'un engagement de la division yougoslave, au sud de Kavadar, et peu après, l'ordre de se porter en avant. Le régiment est sans ravitaillement, sans moyen d'évacuation ; la marche, pendant les heures les plus chaudes de la journée, a beaucoup fatigué les hommes. Le mouvement est repris le lendemain. Un fort convoi de chasseurs allemands prisonniers, dégoûtés de la guerre, avec l'armée bulgare, arrive au village.

Le 21, on arrive sur un plateau entièrement dénudé, aveuglant de soleil, couvert par places de petits chênes desséchés, dont l'ombre est insignifiante, on atteint la ligne Dragozil-Bova, vers 11 heures. Les bataillons se dissimulent dans les broussailles, pour se soustraire aux vues. Une seule source bourbeuse et de faible débit se trouve dans un petit ravin, à 4 kilomètres du bivouac.

Le 22, au petit jour, arrive l'ordre d'aller s'établir dans la région Vozarci-Kavadar-Demir-Kapou, la division yougoslave ayant coupé les communications ennemies en prenant pied sur la voie ferrée de Gradsko et sur la route Gradsko-Vozarci ; la division de Timok ayant progressé, d'autre part ; jusqu'à six heures, et reçoit, en cours de route, peu après avoir dépassé plusieurs batteries de 105 et de 75 Schneider, que la cavalerie serbe a enlevé à l'ennemi, l'ordre de se porter sur Mokilista ; le 54er R.I.C. se porte sur Dabnista et le 1er R.I.C. sur Strigovo et Bunarci. L'étape est atteinte vers midi. La colonne a quitté le plateau pierreux et brûlé de soleil, pour dévaler la pente très brusque qui l'amène dans la pleine, plus verte, où l'on aperçoit la tache blanche des mosquées de Kavadar et plus loin, au Nord, le sillon argenté de la Cerna. Tout le long de la route, les fusils, les mitrailleuses autrichiennes et allemandes, les équipements, les attelages de buffles abandonnés par l'ennemi auprès de ses batteries perdues deviennent de plus en plus fréquents. Le régiment, couvert par des détachements placés sur les hauteurs, à l'Est et à l'Ouest, est établi dans un petit village ; il ne possède d'autre ravitaillement que 260 moutons et chèvres, que le lieutenant-colonel a donné l'ordre de réquisitionner. Le ravitaillement rejoint dans la nuit, mais la viande est inutilisable ; il n'y a ni pain, ni sel, ni café. Tout cela ne reparaîtra plus désormais qu'à de longs intervalles. Dans la nuit, la nouvelle de la retraite ennemie sur Istip et Vélès arrive et, en même temps, l'ordre au groupe Roussel (3e R.I.C. 95e B.T.S. et 43e batterie de 75) de se porter par Kavadar, Marena, sur Ribartci et le pont, à deux kilomètres au nord de ce point.

Le 23, la reprise du mouvement s'effectue à partir de 6 heures dans l'ordre : 95e B.T.S., 2e bataillon. La chaleur est lourde, la poussière pénible. A la traversée de Kavadar (7 h 50), le bataillon Goetz reçoit l'ordre de se porter sur Gradsko, en liaison avec la division yougoslave, le 81e B.T.S. sur l'Isvo, en liaison avec le 95e B.T.S. et le 3e R.I.C. sur le pont, à deux kilomètres au nord de Ribartci. Peu de temps après sa sortie de Kavadar, le 1er bataillon est mitraillé à faible altitude par un avion allemand. Sur quoi, à l'arrivée de sa tête de colonne en vue de Gradsko, le bataillon Goetz est pris sous un feu de 105 qui semble provenir de la gare. Il progresse alors en lignes d'escouades par un, tandis que le mouvement du 81e B.T.S. s'effectue par Ribartci, au-delà de la Cerna, sur Cicevo. La 1ère compagnie du 3e R.I.C. s'établit sur la crête dominant la Cerna, avec deux pelotons de mitrailleuses, tandis que la 43e batterie de 75 ouvre le feu sur la gare. Le 2e bataillon se trouve

dans le ravin à l'Est de la route Marena-Ribartci. Le 1er bataillon, en réserve à droite, le lieutenant-colonel **Pinchon** a pour mission d'engager les trois bataillons de gauche en direction de Cicevo. La progression est lente, le feu de l'ennemi étant particulièrement violent aux abords du gué de Ribarci, sur la Cerna. Les hommes, couchés en tirailleurs et par petits groupes sur la terre surchauffée, souffrent beaucoup de la chaleur et du manque d'eau. A 18 heures, un ordre arrive de la division ordonnant à nouveau de progresser sur Cicevo et d'établir la liaison avec les Serbes dans la région de Bosoma. A 1 h 25, la traversée de la Cerna par le bataillon **Goetz** est à peine terminée. Les deux bataillons sénégalais s'installent l'un derrière l'autre à l'Ouest de Bosoma, attendent le lever de la lune pour reprendre leur marche. A 0 heure, le tir de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies redouble d'intensité. Le 1er bataillon, à 1 heure, passe la Cerna et va s'établir sur la droite du bataillon **Goetz**. La 1ère compagnie et les deux pelotons de mitrailleuses restent sur la crête dominant Gradsko.

Le 24, à 9 h. 40, l'ordre arrive de tenter de déborder l'ennemi et de lui couper la route de Vélés, le bataillon Goetz marchant sur Drovitsch, le bataillon **Hentschel** sur Huzuran, le bataillon **Hentschel** ayant derrière sa droite le 2e bataillon, en liaison avec les Serbes. A leur arrivée sur la ligne Cicevo-monastère de Cicevo, les deux bataillons sénégalais sont accueillis par un violent feu de 105. Le bataillon Facon, qui tente de se relier avec les Serbes, se heurte à un îlot de mitrailleuses. Il commence à déborder cet îlot lorsqu'il est traversé et dépassé par un régiment serbe de la première armée, qui cherche la liaison vers Manca, avec la deuxième armée serbe, à laquelle nous appartenons. Ce fait rend inexécutable l'ordre de la division. Le bataillon **Hentschel** poursuit néanmoins son mouvement, atteint son objectif vers 14 heures ; le mamelon qu'il occupe était couvert des armes et munitions abandonnés par les Allemands du 19e régiment.

A 14 h 30, l'ordre arrive d'aller s'aligner entre le monastère de Cusevo et Gradsko, en liaison à droite avec le régiment serbe, qui a passé devant, et à gauche avec le bataillon Goetz. Le mouvement est terminé à 18 h. 40. Le lieutenant-colonel s'installe à Cicevo. La fatigue des hommes est extrême, aucun ravitaillement n'est parvenu depuis plusieurs jours ; la marche en manœuvrant devient de plus en plus difficile. Cependant, personne ne se plaint de cette rude journée, où l'on vient de briser les résistances ennemies sur le Vardar. L'honneur de la journée revient aux compagnies du 1er bataillon et à la manœuvre habile de leur chef, le commandant **Hentschel**. Le 25, le régiment bivouaque sur ses emplacements. La gare de Gradsko, qui regorge de matériel de toute sorte, de vivres, lui permet de se ravitailler enfin. Le lieutenant-colonel donne l'ordre de reconstituer le stock de vivres. Dans la dépression faiblement ondulée où la Cerna rejoint le Vardar, derrière d'épais rideaux de saule, à ce carrefour de voies ferrées et de routes qui fut pendant trois ans le nœud vital, le centre ravitailleur et régulateur de plusieurs armées ennemies disposées en arc depuis Doiran jusqu'à Monastir, les marsouins prennent un peu de repos et apprécient les biscuits de l'intendance allemande.

Le lendemain 26 septembre, à 3 heures, on apprend la prise de la ville d'Istip par les Yougoslave. Ordre est donné de passer le Vardar devant Ulanka. A partir de 7 heures, le 1er R.I.C. devant précéder dans la marche sur Enis-Oba-Troplik, le régiment fait désormais partie du gros de la colonne de la division. Le mouvement a lieu par une forte chaleur étouffante. La colonne s'engage dans le lit desséché de la Brigalnitza, entre les collines désertiques. La marche devient extrêmement pénible. Les compagnies s'éparpillent dans les fonds très rares où l'on trouve un peu d'ombre et une flaque d'eau saumâtre, aussitôt piétinée. A 15 h 30, la tête du 1er bataillon arrive à Kasmadère. Il y a un nombre considérable de traînards. Beaucoup ne rejoindront leur compagnie que trois ou quatre jours plus tard. Kasmadére est totalement dépourvu d'eau, par conséquent le régiment reçoit l'ordre de pousser jusqu'à Hadji-Hamzali, qui possède une source ; elle débite moins de trois litres à la minute. Les deux bataillons sénégalais se portent à Greska et, durant toute la nuit, l'interminable colonne d'assoiffés s'achemine vers cette précieuse source. C'est littéralement la course à l'eau. Et les malheureux qui, de leurs lampes électriques, découvrent enfin, au fond du ravin, le mince filet si précieux, s'aperçoivent que l'eau est fortement séléniteuse et que nul ne peut en supporter

l'exécrable saveur. Cette marche, la plus pénible de toute la poursuite, à éreinté le régiment ; nous avions, le lendemain matin, 45 évacués.

La division yougoslave s'étant emparée de Kocana, le régiment reçoit le 27, à 11 heures, l'ordre de se porter au nord-ouest de Solfilari. La marche reprend à 15 heures ; par la vallée de la Brigalnitza, on arrive à 23 heures, à 2 kilomètres au sud de Solfilari. Les hommes, très fatigués, ne peuvent plus avancer, il faut bivouaquer. Le 28, à 5 heures, on se porte au Nord-est de Solfilari. Les bataillons sont installés de chaque côté de la Brigalnitza, qui est à sec, quoique sur les bords il y ait un peu de verdure. Pour avoir de l'eau, on est obligé de creuser des trous dans le lit de la rivière, mais l'eau est infecte et même les plus assoiffés la rejettent la rage au cœur. Heureusement que les pentes de la vallée sont couvertes de vignobles, où le peu de raisins que l'on y trouve rafraîchit un peu les gosiers brûlants. On a de nouveau 40 évacués et une vingtaine d'hommes encore à la traîne. L'officier d'approvisionnement nous rejoint avec deux jours de vivres de réserve. Le Sous-lieutenant **Le Pouleuf**, officier d'approvisionnement, a accompli un véritable tour de force, toujours à cheval, les yeux brûlés par le soleil et les insomnies, il est l'âme de son train régimentaire, qui est à bout de souffle et qui s'effrite de jour en jour, car le centre de ravitaillement est demeuré à plus de 100 kilomètres de nous.

La division est très fatiguée et aurait besoin d'être remise au repos, car elle atteint la limite des forces physiques.

A 10 heures, arrive l'ordre de se porter en avant d'Istip, dans la région Cardagli-Balvan. Le mouvement reprend à 17 heures. La marche est pénible. A la tombée de la nuit, nous traversons la ville d'Istip, bâtie en étages sur les pentes escarpées de la Brigalnitza.

Le 29, on bivouaque à Cardagli, village misérable sans aucune ressource.

Le 30, on reçoit l'ordre de reprendre la marche sur Kratovo, où le bataillon est chargé d'assurer la liaison entre la 1ère et la 2e Armée serbes. Avant notre départ, le régiment possédait seulement deux jours de vivres de réserve. Le mouvement est repris à 9 heures ; à 11 heures, on arrive à Krupiste, où l'on fait la grande halte. La marche a été moins pénible. A 14 heures, le général **Pruneau**, commandant la division annonce en longeant le flanc de la colonne avec son état-major, que les hostilités avec la Bulgarie sont terminée à partir de midi. Les hommes jettent leurs casques en l'air et crient : « *Hourrah* ! »

La marche est reprise sur Buceste à 15 heures, où l'on arrive à 19 heures. A Buceste, on reçoit l'ordre d'opération pour la journée du 1er octobre. Le Commandant en chef des armées alliées fait connaître que, d'après la convention qui vient d'être signée, « les hostilités avec l'armée bulgare cesseront le lundi 30 septembre, à midi. La défaite complète de l'armée bulgare a obligé le gouvernement bulgare à demander la paix et à accepter toutes les conditions alliés ».

La division, qui fait partie de la I ère Armée serbe, continuera son mouvement sur la route de Kumanovo à Egri-Planka. Le 1er, à 6 h. 45, on repart pour permettre au train régimentaire de rejoindre. La division s'arrête dans la région Grni-Stubla-Barbarovo. Le 3e R.I.C. s'arrête Grni-Stubla. A ce moment, la fatigue est extrême. Par suite de l'effort qu'on vient de leur demander au cours de la poursuite, les régiments sont désorganisés. Tout le monde a besoin de repos. Le moral de nos marsouins reste quand même excellent, ils se rendent compte que les sacrifices que l'on vient de leur demander dans ces quinze jours n'ont pas été vains, puisqu'ils ont eu pour résultat de faire capituler une des puissances ennemies et de délivrer une très grande partie de la malheureuse Serbie. Le troupier est content, car il vient de l'édifice des empires centraux.

Les 1er, 2e et 3e Bataillons, sont restés sur place. On réquisitionne des bœufs, des porcs et des moutons, qu'il faut pourchasser très loin dans la montagne, car les paysans les cachent, mais le biscuit fait défaut. Le 3, la division reçoit l'ordre de se rassembler dans la région Svéti-Nicolaï.

Le 4, on reprend le mouvement sur Svéti-Nicolaï ; on établit le bivouac au nord du village. Il y a très peu d'eau et pas de bois, mais le centre de ravitaillement est là. Tous les services du régiment ont rejoint. Pour remédier au manque de bois, on se porte, le 5, dans la région riche Bezerli-Iokari-Hamsadegovo. Une vingtaine de soldats bulgares sont pris aux environs du village de Berseli. On

rencontre de ces épaves jusqu'en Bulgarie. Ils sont aussi fréquents que les caisses de 105 bleu ciel, qui jonchent le fossé de la route.

XVIII

LA MARCHE AU DANUBE

Si la Bulgarie vient de capituler, les armées autrichiennes et allemandes occupent encore la Vieille Serbie, qu'il faut à tout prix délivrer.

Le 6 octobre, la division est rattachée à l'A.F.O. et passe au 2e groupement de D.I. (groupe Paté) et à l'ordre de se porter sur la route Kumanova-Kustendil. Où elle a pour mission de couvrir le flanc droit du dispositif allié et rendre disponibles les éléments de la IIe Armée serbe.

Le 7, on repart, sous la pluie, pour Kesanti, où l'on arrive à 16 heures. Le 8, le régiment se porte à Belakovec et Dovezenci ; le 9, sous une pluie battante, on se porte à Rucinci ; le 10, on bivouaque à Psaca, et, le 11, à Martinica : on est aux portes de la Bulgarie. Le 14, la 7e Cie est envoyée sur Kustendil, où elle devra arriver le 15. Le régiment doit vivre sur le pays. Mais, à part des moutons, on ne trouve presque rien. Une galette de pain noir est un trésor inestimable.

Le 15, on fait mouvement sur Kirkle par Egri-Palanka. En cours de route, le Lieutenant-colonel reçoit l'ordre de pousser avec le 1er Bataillon jusqu'à Gjushevo, en vue de l'embarquement par voie ferrée. Le 16 au matin, le 2e Bataillon et le 81e Bataillons de tirailleurs Sénégalais rejoignant à Gjushevo, on constitue le convoi qui doit faire mouvement par voie de terre, sous les ordres du Sous-lieutenant **Farcy**. A 14 heures, les 2e et 81e B.T.S. se portent sur Kustendil. Le 1er Bataillon quitte Gjushevo par chemin de fer, à 18 heures. Le 17 au matin, cette fraction arrive en gare de Sofia et débarque, à 12 h. 30, à Tzaribrod. Elle va bivouaquer à Zeljusa. Une épidémie de grippe sévit au 1er bataillon. Le 22 octobre, 36 hommes sont évacués. Le 23, le 1er bataillon se porte sur Pirot, coquette ville de Serbie renommée pour ses tapis et d'aspect original avec ses vieux forts turcs.

A partir de ce moment, nous sommes accueillis en libérateurs partout où nous passons. Chaque village a dressé des arcs de triomphe avec des inscriptions souhaitant la bienvenue aux troupes.

De Pirot, le régiment (1er bataillon et une fraction de la C.H.R.) se porte sur Kjavenac par Cerovo, Kalna, Kamenica. Il arrive à Kjavenac le 28. Le régiment a effectué ces autres jours de marche, par temps bas et pluvieux, avec ses malades qu'il n'a pu évacuer. La grippe sévit toujours. Le ravitaillement est incomplet. Les médicaments font défaut, les chaussures et les effets kaki sont en mauvais état. Le 29, la 17e D.I.C., relevant la brigade de cavalerie et un bataillon du 227e R.I. à Vidin, a pour mission de former couverture le long du Danube de Milanocac, à l'Ouest, jusqu'à Lom-Palanka inclus, à l'Est.

Le 30, le 2e Bataillon, resté à Kustendil, nous rejoint. Le 30, le bataillon Hentschel fait mouvement sur Négotin par Kraljevo-Selo-Ragotina-Métris ; il atteint Négotin le 3 novembre.

Le restant du régiment quitte Kjavenac pour Zajecar, où l'on cantonne le 1er novembre. Le 1er Bataillon (commandant **Guillot**) se porte sur Crniyka par Ragotina, Luck ; il atteint Orniyka le 3 ; il détache un peloton de la 6e Compagnie à Miloseva.

L'État-major du régiment, la C.H.R. et la C.M 81 quittent Zajecar, le 2, pour se porter sur Négotin par Koprivnica-Trajani. Partout, tout le long du Timok, les Vieux Serbes accueillent de façon patriarcale les soldats français qui souffrent pour leur libération définitive. L'ennemi n'ayant pas encore repassé le Danube, le Bataillon **Hentschel** reçoit l'ordre de couvrir Négotin et le bataillon **Guillot** de couvrir le flanc gauche de la division.

Le 3 novembre, le bataillon **Hentschel** détache la 2e Compagnie et un peloton de mitrailleuses à Dusanovac. Cette compagnie aura deux sections en petits postes : la 1ère Cie s'installera à Samarinovac et enverra un peloton appuyé par une section de mitrailleuses à la sortie Est de Pravoho ; La 3e Cie en réserve à Négotin. Tous ces éléments, en arrivant en place, sont salués par

quelques obus tirés par des monitors embossés sur le Danube. Des avions ennemis explorent le pays.

Le 5, le 2e Bataillon prend le dispositif suivant : un peloton de la 6e Cie à Miloseva ; la 5e compagnie, avec une section de mitrailleuses et une section de 65 à Stubick ; un peloton de la 6e Cie, à Plavna ; la 7e compagnie, à Crnijka.

Cette nouvelle progression s'est faite dans la riche et pittoresque vallée du Timok. Les villages Serbes s'échelonnent sur les pentes et tous sont à cheval sur des ravins ; la route est souvent, surtout entre Pirot et Krinja-Zevatz, placée en haut, dominent le torrent et rasant le précipice. La région occupée par le bataillon Guillot est montagneuse. Le bataillon **Hentschel** est sur les bords du Danube ; le pays est plat, souvent marécageux ; la vallée est riche. Les plateaux de Négotin sont couverts de vignobles. Nous sommes bien reçus par la population, qui se met en frais pour nous être agréable. Le bataillon **Hentschel** est réellement fêté par la population de Négotin, qui lui distribue au passage du linge et lui jette des fleurs.

Le 7, un peloton de cavalerie est mis à la disposition du Commandant **Guillot** ; ce peloton s'installe à Klokocevac ; un autre peloton de cavalerie est mis à la disposition du Commandant **Hentschel** pour le couvrir vers le Nord-Ouest. Le peloton qui s'installe à Dusanovac reçoit l'ordre de faire de fréquentes patrouilles dans la région de Kamenica. Un peloton de la 5e compagnie se porte à Zabukova.

Le 10, un peloton de la 3e Cie se porte à Urovika, et, le 11, le Sous-lieutenant **Angéli,** avec sa section, va relever un peloton de compagnie à Majampeck.

La grippe continue à sévir au 1er bataillon. Une infirmerie régimentaire est installée à Nègotin. Grâce à la science du médecin-chef **Trollat,** praticien consciencieux et homme de devoir au dévouement inoubliable, d'un groupe de dames de la ville qui fournirent des lits, du linge et qui nuit et jour, veillèrent sur nos malades, les décès ne furent pas très nombreux. Durant le mois d'octobre, le régiment a 4 Officiers et 361 hommes, évacués malades. Tous les effets sont à remplacer. L'état des chaussures est lamentable : depuis le mois d'août, il n'a pu être touché une seule paire de brodequins. La tenue kaki est en lambeaux.

Le 13 novembre, la 7e compagnie effectue la relève à Milosovo. Le peloton de cavalerie part. Le 16, même événement à la 7e compagnie. La nouvelle de l'Armistice avec l'Autriche a été accueillie avec enthousiasme par la population Serbe, qui en profite pour témoigner encore une fois par des danses, des fêtes de toutes sortes, leur reconnaissance aux libérateurs français. L'Armistice avec l'Allemagne produit une joie et une émotion intense. Nous n'osons pas y croire, c'est pourtant réel. Le boche est abattu. On y est, on les a eus.

Le 20 novembre, l'ordre est donné à la 17e D.I.C. de faire mouvement sur Semendria et, ultérieurement, sur Budapest. Le bataillon **Guillot** fait mouvement, dès le 22, par Madjanpeck, Muresnica, Kucevo, Rabrovo-Saprica, Pojarevatz, Osipaonitza et Semendria, où il arrive le 2 décembre. La section **Angéli** demeure à Majenpek jusqu'à la relève par des unités italiennes. Le 1er bataillon, la C.M. 81 et l'état-major du régiment, suivis du train régimentaire et de la C.H.R., quittent l'hospitalière Négotin le 23, couverts encore une fois de fleurs et dotés de paires de chaussettes. Pour essayer de combattre la crise des brodequins, le Lieutenant-colonel fait acheter des opantzis, chaussures nationales serbes faites d'une feuille de cuir relevée autour du pied par des lanières et maintenues par une courroie qui s'entoure autour de la jambe. Le départ s'effectue par un vent violent du Nord et glacé. Les pérégrinations dans la neige et la boue vont commencer, l'hiver serbe est rude. Le 23, la colonne cantonne : le 1er bataillon à Trajani, les deux C.M. à Métris, le T.R. aux Bergeries de la Biskoska, le Colonel à Salas. Le 24, la colonne séjourne à Rgtino et Vrzorci, et, le 25, tout le monde est cantonné dans le quartier d'artillerie à Zaitchar, où l'on séjourne jusqu'au 28.

Le 28 et le 29, le mouvement se poursuit par le chemin de fer à voie étroite jusqu'à Boljevatz, où la ligne est coupée. Le train régimentaire et de train de combat font mouvement sur route par Planinica. L'embarquement est repris, le 30, par une violente tempête de neige. Le premier convoi

arrive à Cuprija le 1er décembre, dans l'après-midi, après des stationnements prolongés dans des passages étroits de la montagne, parfois bloqués par l'accumulation de neige. De son côté, le convoi du train régimentaire et des trains de combats progresse avec de grandes difficultés. Ils n'arrivent à Cuprija que le 2.

Cuprija donne l'image typique des villes serbes demeurées pendant trois ans sous l'administration autrichienne. Dans la zone bulgare, à Zaitchar notamment, l'ennemi a tout emporté des monuments publics ; dans les casernes, il a poussé le vandalisme jusqu'à enlever les carrelages et les planches, les chambranles et les portes. Dans la zone Autrichienne, il a respecté les maisons, mais laissé des voies de terre telles que les Serbes les avaient abandonnées en 1915. Pas une voiture de pierres, pas un fagot n'ont été jetés pour combler les trous de la rue qui sont invraisemblables : on marche dans l'eau et c'est dans un véritable fleuve de boue, où les arabas pénètrent jusqu'aux moyeux, que le 4 décembre, la colonne se met en marche. La 11e D.I.C. l'a précédée, de même que de nombreux convois de toutes sortes. La route est abominablement défoncée et le nombre des sans souliers du 1ER bataillon s'est aggravé au point qu'il est à un moment question d'en laisser un dépôt à Cuprija, projet irréalisable et bientôt abandonné.

Après avoir franchi la Morova sur un fragile pont de chevalets, on passe, le 4, à Milesevo et Bagrdan ; le 5, à Markovatk ; le 6, à Samanovatz et Vr-Orasje. Le 7, contrordre est donné à un ordre reçu, le 5, de l'I.D 17, de se diriger sur l'Ozarevatz. On est, le soir, à Skoval, Vranovo, Osipaonitza. Le 8, le régiment se trouve rassemblé dans les maisons bondées de troupes de Semendria. De nouveau, il a devant lui le Danube, de nouveau il se trouve sur un des points où l'héroïsme serbe s'est dépensé sans compter en 1914 et 1915.

Le 9 au soir, réparti sur sept chalands de fer, ceux qui, en automne 1915, formaient le pont où passa l'armée victorieuse de Mackensen, tout le monde quitte le quai de Semendria et ses vieilles tours crénelées. Le lendemain, au jour, on passait entre les îles boisées de l'embouchure de la Têmes ; on apercevait les cheminées de Pancsova. Vers 15 heures, apparaissait au loin, en amphithéâtre jusqu'au fleuve, la ville blanche et la ville martyre Belgrade, la grande ville de Serbie, l'orgueil et la nostalgie de ses soldats qui la célébrèrent si souvent dans les chants mélancoliques de leur exil macédonien. Vers 15 heures, on passe le Kalnogdan, l'embouchure de la Save, la grande île plate où île de guerre dont les communiqués de 1914 ont tant parlé, et, à 15 h. 30, on aperçoit sur le quai Radetzky de Semlin les hauts shakos de ceux qui, hier, étaient encore les très fidèles gendarmes de Charles, Roi de Hongrie. Le régiment défile à travers la ville pour se rendre à la caserne de Honved, où il est entièrement cantonné. Depuis les grognards de la révolution, depuis les entrées des soldats de Raffet et de Charlet, et dans les villes du Rhin et d'Italie, nul défilé n'avait été à coup sûr aussi pittoresque ni aussi glorieusement loqueteux.

Le 3e R.I.C. reste à la Landon-Kaserne jusqu'au 10 février. Ces deux mois de repos absolu étaient indispensables à la troupe. Les décès, par suite de fatigue extrême et de grippe, se suivent jusqu'au 2 janvier, puis diminuent et cessent enfin. Les hommes sont heureux de se retrouver dans une ville coquette et propre comme Semlin ; ils sentent qu'ils ont quittés définitivement les Balkans, que dorénavant ils sont vraiment en Europe et non plus en Orient. Dans la première semaine de janvier, ils touchent enfin des culottes vertes de l'infanterie austro-hongroise et des chaussures de même provenance. Durant ce séjour, le régiment se rend, le 10 janvier, à Belgrade, commandé par son nouveau chef, le lieutenant-colonel **Thomassin**, qui a relevé, le 1er janvier le lieutenant-colonel **Pinchon**, rappelé dans la métropole. Il est, ce jour-là, passé en revue par le prince régent Alexandre de Serbie et le général Henrys, et est, peu de jours après, l'objet d'une distribution de décorations serbes.

XIX

SUR LA LIGNE DE DÉMARCATION YOUGOSLAVE

Du 10 au 16 février, les bataillons quittent Semlin pour gagner par chemin de fer Essen (Osjeck), en Slavonie. Le mouvement, effectué par un froid très vif, s'accomplit sans incident par India, Mitrovitza et Vinkovci. Le 1er bataillon arrive à la caserne du 28e régiment de honved le 22 au matin ; le 2e bataillon le 13, à 20 heures ; l'état-major et la C.H.R. le 15, dans l'après-midi. Nous sommes reçus fort cordialement par le corps des officiers serbes et toutes les facilités sont mises à la disposition du corps. La plus parfaite entente ne cesse de régner avec l'état-major serbe, détache au gouvernement de la ville de l'artillerie de la division de la Morava. Le confort et le ravitaillement de la troupe sont meilleurs qu'à Semlin. La population, méfiante au début, par suite de la propagande ennemie, est devenue franchement sympathique. Le soldat, tout à fait reposé et mieux vêtu, se plait dans sa nouvelle garnison.

Le séjour se passe sans incident sérieux. Le jour de l'explosion de la grève de Peix, l'intervention rapide et énergique d'une section de la 3e compagnie devant un local suspect produit l'effet d'intimidation souhaité et calme salutairement les esprits.

Le 9 mai, le régiment détache auprès de la 4e armée serbe, à Agram, le lieutenant **Verneuil** en mission de renseignements, et le 10, le Sous-lieutenant **Delpeyroux** à Peis, sur la ligne de démarcation. Il y a des déplacements de frontière au sujet desquels une réglementation s'impose.

Au moment où quelques cas de typhus se produisent au 2e bataillon et où le service de santé prend des mesures énergiques pour la lutte contre l'épidémie, l'ordre de départ arrive (14 mars). La population, sans distinction de nationalité, semble consternée. Les Français s'en vont accompagnés de la sympathie générale.

XX

SUR LE FRONT DE LA HONGRIE BOLCHEVISTE

Le 10 mars, le 2e bataillon quitte Esseg pour Arad. Le reste du régiment doit s'embarquer le 18. Mais, ce jour-là, le contre-ordre arrive, par suite de la grève générale des chemins de ver et de la disette du charbon. Le mouvement est repris, le 23, par l'état-major et la C.H.R., qui arrive à Arad par Gombos, Szabadka, Szeged et Temesvar, le 25, à 14 heures. Il se trouve en gare plusieurs trains chargés d'hommes armés plutôt que de troupes régulières, de matelots, d'ouvriers d'équipes qui, peu après, s'ébranlent au milieu d'une débauche de coups de fusils tirés en l'air et des accents de la *Marseillaise.* Le 24, on a appris le renversement de Karolyi à Budapest. Nous arrivons en pleine mobilisation de l'Armée Rouge. La population civile est houleuse, hostile. Les rues sont noires d'une foule qui s'entrouvre à peine pour laisser circuler les automitrailleuses et qui tend le poing aux poilus du 2e bataillon, postés avec leurs mitrailleuses dans les endroits propices, calmes, prêts à toutes les éventualités. Les compagnies sont réparties de la façon suivante :

- 1° La 5e compagnie à l'Hôtel de Ville, avec une mitrailleuse.
- 2° La 6e compagnie face au Théâtre, avec trois mitrailleuses battant la rue principale.
- 3° La 1ère compagnie occupant l'aile gauche de l'Ecole de Pédagogie avec une mitrailleuse. L'autre pièce est placée au n° 1 de la rue Norosmann, battant la rue Ferray.
- 4° Les six autres mitrailleuses sont en réserve à la citadelle, l'une d'elle battant le pont sur le Harus et la rue y aboutissant.

Les bureaux de l'État-major de la compagnie H.R. viennent s'installer dans la forteresse avec la cavalerie et l'artillerie ; de là, des consignes très sévères sont données sur la circulation.

Le 1er bataillon ne rejoint le corps que le 2 avril, dans la nuit, escorté de 50 soldats bolchevistes et de 2 délégués du gouvernement de Budapest. Il est sans armes, dépourvu de ses bagages. Le bataillon, parti d'Esseg quatre heures après l'état-major du régiment, se trouva cerné par deux trains blindés et des mitrailleuses, fut désarmé et dirigé sur Budapest. Le bataillon a été capturé par traîtrise, en dehors de toute action de guerre.

La plus grande partie des armes est restituée à la suite d'une demande des délégués du gouvernement rouge, qu'accompagne le sous-lieutenant **Chaillou**. Le 11 avril, justice est rendue à tous ceux qui composaient cette troupe passagèrement prisonnière. Dans une note en date du 9, le général **Pruneau**, commandant la 17e D.I.C., félicite les officiers et soldats du 1er bataillon pour avoir été, pendant la semaine du 27 mars au 2 avril, impressionnants par leur calme, leur dignité, leur attachement à leur devoir, à leurs chefs, à leur drapeau ; la bonne humeur, la confiance n'ont cessé de régner, aucune défaillance ne s'est produite.

Peu après, le 27 avril, justice est rendue à son tour au 2e bataillon, par lettre n° 1574/P. le général **Pruneau**, commandant la 17e D.I.C., écrit :

« *Le général **Gondrecourt**, commandant la cavalerie de l'Armée de Hongrie, s'est plu à rendre hommage au sang-froid, à la discipline du bataillon Guillot, ainsi qu'à la promptitude avec laquelle il s'est mis en garde contre l'explosion possible et imminente d'un mouvement révolutionnaire à Arad.*

Le Général commandant la 17e D.I.C. est heureux de joindre ses félicitations à celles de l'officier général qui a vu à l'œuvre ce bataillon placé momentanément sous ses ordres.

Les coloniaux tiennent à honneur, en toutes circonstances, de se montrer à la hauteur de leur vieille réputation. La conduite du 3e R.I.C., lors de ses derniers événements, en est une nouvelle preuve, et le Général commandant la division est heureux de le constater. »

Le Général Commandant la 17e D.I.C.

PRUNEAU.

Le 16 avril, se produit une alerte, la garde rouge ayant, d'après les renseignements de la brigade de cavalerie, l'intention d'attaquer la ville pendant la nuit, très orageuse. Aucun incident ne se produit. L'organisation défensive de la tête de pont sur le Maros, les alentours de la forteresse des divers points des quais et de la ville permettaient de faire face à toute éventualité. A partir du 24 les bataillons sont disposés ainsi :

- 1° Le 1er bataillon occupe la périphérie d'Arad, ayant pour mission d'arrêter les gardes rouges qui, fuyant à travers l'armée roumaine victorieuse, se réfugieraient dans la ville.
- 2° La 1ère compagnie est à l'usine Neumann.
- 3° La 3e compagnie et la C.M. à la Manufacture de tabacs.
- 4° La 2° compagnie au village de Mekelaka et doit opérer la surveillance tactique de la Périphérie de la ville, face au nord, et éventuellement résister.
- 5° Le 2e bataillon, a comme rôle la surveillance et la police de la ville, résistance éventuelle en deuxième ligne sur la tête de pont.
- 6° La 5e compagnie demeure à son emplacement.
- 7° La 6° compagnie et la C.M., le P.C. du bataillon à la caserne Hongroise de la Maros.
- 8° La 7° compagnie quitte le lycée pour le séminaire Roumain.

Dans la ville, la population hongroise, très excitée au début, s'est graduellement calmée à la nouvelle des succès roumains, de la prise de Beckes-Szaba et l'avance sur la Theiss. La tranquillité des esprits finit par s'établir définitivement et, le 4 mai, l'ordre d'un nouveau départ arrive. Le 1er bataillon part le 6 mai, à 1 heure, et par Temesvar, Nagi-Kikinda, va débarquer à O'S'Ivan sur la ligne Szeged-Temesvar, à environ 10 kilomètres au sud de Szeged. Le 2e bataillon parti peu après, débarque à Orozlamos, d'où il gagne le petit village de Kubeskhaza, à environ 25 kilomètres de Szeged. La C.H.R. et le poste de commandement du Colonel s'installent dans le village roumain d'O'béba, à 3 kilomètres au sud-est de Kubeskhaza. C'est la plaine hongroise dans sa platitude

infinie et reposante.

Dans la nuit du 6 au 7, le 4e bataillon du 42e R.I.C. vient rejoindre le régiment dont, jusqu'à nouvelle ordre, il constituera le 3e bataillon et s'installe à Majdan et Rabé, deux petites agglomérations hongroises au sud-ouest d'O'Béa, à proximité de la station d'Orozlamos.

Le 2 juin 1919, le général **Pruneau** et le colonel **Roussel** passent le régiment en revue sur la Pouszta, au nord du village d'O'Béa. Le Général se déclare satisfait de l'allure de ses marsouins.

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Pendant la durée des opérations, le régiment a perdu :

127 OFFICIERS et 4.490 HOMMES DE TROUPE.

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

3e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

LISTE DES CITATIONS INDIVIDUELLES

LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER

CHIBAS-LASSALLE, chef de bataillon au 3e colonial :

Grandes qualités militaires et morales. Grièvement blessé.

GARELLY (Georges), chef de bataillon au 3e colonial :

Très belle conduite au combat du 30 août 1914, au cours duquel il a été très grièvement blessé en conduisant avec énergie les attaques de son bataillon.

CONDAMY (Charles), lieutenant-colonel commandant le 3e colonial :

Nombreuses annuités et campagnes antérieures. Sur le front depuis le début de la campagne, s'est fait remarquer par son énergie et a été cité à l'ordre de l'armée.

COLAS dit **BEAUDELAIRE (René-Émile),** chef de bataillon au 3e colonial :

Beaux états de services. S'est toujours signalé et plus particulièrement dans les circonstances difficiles, par son entrain, son énergie et son esprit de décision.

MAST (Henri-Aimé), chef de bataillon au 3e colonial :

Le 22 août 1914, a fait preuve d'initiative et de décision en réunissant des éléments du régiment pour défendre une position contre des forces très supérieures en nombre. Blessé grièvement blessé, a conservé son commandement jusqu'à épuisement complet de ses forces.

DAYRE (Camille), capitaine au 3e colonial :

Excellant capitaine, qui commande sa compagnie et en dirige l'instruction avec autant de zèle que d'expérience. A fait preuve de courage, d'énergie et de sang-froid au combat du 12 août 1915, où il a été atteint de trente-deux éclats de bombes.

CHEVALIER

AUJAC (Pierre), capitaine au 3e colonial :

A brillamment conduit sa compagnie au feu. Grièvement blessé.

SIRVEN, capitaine au 3e colonial :

Étant porte-drapeau et voyant son soutien décimé par le feu, et son drapeau étant en danger, a rejoint son Colonel en rampant pendant plus d'un kilomètre sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie. A été blessé.

JACQUART (M.-P.), capitaine au 3e colonial :

Très brillante conduite au feu depuis le début de la campagne. Blessé le 22 août, a conservé le commandement de sa compagnie pendant deux mois. Blessé à nouveau le 2 janvier par deux balles de shrapnell.

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

VALVANDRIN (S.-P.-J.-M.), capitaine au 3e colonial :

Sur le front depuis le début de la campagne, a fait preuve, constamment, de beaucoup de courage et d'intrépidité en même temps que d'un sang-froid remarquable. A été grièvement blessé, le 27 septembre, pendant qu'il entraînait sa compagnie au feu dans une action où il a infligé des pertes très sérieuses à l'ennemi.

LOCHE (F.-L.), capitaine au 3e colonial :

Contusionné fortement au visage dès le début de l'action, a continué à commander sa compagnie avec le plus grand sang-froid et le plus grand calme. A repoussé les contre-attaques violentes de l'ennemi. Très grièvement blessé le 28 février, a refusé de se laisser évacuer avant la fin du combat, voulant jusqu'au bout rester avec ses hommes pour les encourager dans leur résistance.

FLOURENS (M.-P.-J.), médecin-major de 2e classe au 3e colonial :

A fait, selon sa coutume, preuve, pendant les journées des 27 et 28février, de la plus grande bravoure en allant panser les blessés sous le feu violent de l'artillerie ennemie et en dirigeant avec dévouement le service de ses infirmiers et brancardiers. Grièvement blessé par un éclat d'obus en même temps que le capitaine du bataillon, a trouvé l'énergie de panser cet officier avant de prendre soin de lui-même. S'est déjà admirablement conduit les 6 et 7 septembre et le 16septembre.

GOUDIN (Fernand), lieutenant de réserve au 3e colonial :

S'est distingué au combat du 3 septembre 1914. Grièvement blessé le 6 septembre 1914, en entraînant sa section à l'assaut, conserva son commandement jusqu'à la fin du combat, donnant à tous le plus bel exemple de bravoure et d'endurance.

SAINT-GALL (Roger), capitaine au 3e colonial :

Brillants services au cours de la campagne. S'est toujours particulièrement signalé dans les combats des 23, 27 et 28 février 1915 par son entrain, son énergie et son courage à toute épreuve. Blessé le 28, en portant vigoureusement sa compagnie à l'assaut. A refusé de se laisser transporter en arrière.

DERRATIER (Simon), chef de bataillon à T. T. au 3e colonial :

Officier supérieur qui assure l'instruction et le commandement de son bataillon avec activité, intelligence, fermeté et obtient les meilleurs résultats.

SAURIER (Gérard-Eugène), sous-lieutenant à T. T. au 3e colonial :

A montré, au cours de la campagne, de belles qualités de dévouement, d'entrain et de courage. A été grièvement blessé dans l'accomplissement de ses devoirs. A perdu l'œil gauche.

GASCOUGNOLLE (Gaston), médecin aide-major de 2e classe au 3e colonial :

Sur le front depuis le début de la campagne, n'a cessé de donner des marques constantes d'énergie, de bravoure et de dévouement au feu. Blessé une première fois, a été, le 5 novembre 1915, très grièvement atteint par un obus, dans les tranchées, en assurant son service.

MORANGE (Paul), capitaine au 3e colonial :

Excellent officier, qui a toujours fait preuve de la plus belle énergie. Blessé trois fois au cours de la campagne, a commandé ensuite avec zèle et compétence une compagnie d'instruction qu'il a quittée pour rejoindre le front, sur sa demande (Croix de guerre).

BOISSON (Jules), capitaine à T. T. au 3e colonial :

Excellent officier, qui a toujours fait preuve des plus belles qualités militaires. A été cité à l'ordre pour sa belle conduite au feu (a déjà reçu la Croix de guerre).

ÉBRAS (Octave), lieutenant de réserve au 3e colonial :

Officier d'une bravoure exceptionnelle, qui s'est fait remarquer par son énergie en conduisant brillamment sa compagnie à l'assaut, le 27février et le 25 septembre1915, ainsi que les combats à la grenade. A beaucoup d'autorité sur ses hommes, qui ont confiance en lui. Blessé deux fois au cours de la campagne (a déjà reçu la Croix de guerre).

RECOQUILLER (Joseph), sous-lieutenant de réserve à T. T. au 3e colonial :

Brillante conduite au cours de la campagne (a déjà reçu la Croix de guerre).

FOUQUEAU (Albert), capitaine au 3e colonial :

Nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne, par son courage (a déjà reçu la Croix de guerre).

CHARDAC (Pierre), lieutenant au 3e colonial :

Officier d'une bravoure, d'une énergie admirables. A été atteint de plusieurs graves blessures le 28 février 1915, alors qu'il entraînait brillamment sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies. Impotence fonctionnelle de la jambe droite.

DOP (Dominique-Cyrille), capitaine au 3e colonial :

Officier d'une haute valeur morale et d'un dévouement absolu. S'est particulièrement distingué, le 15août 1916, en s'emparant brillamment, à la tête de sa compagnie, de positions ennemies puissamment organisées. Déjà cité à l'ordre et blessé au cours de la campagne.

GIANSILY (Marcel), lieutenant au 3e colonial :

Officier d'une bravoure exceptionnelle. Durant les combats des 9 et 10 décembre1916, sous un violent bombardement et des rafales de mitrailleuses, a entraîné sa compagnie à l'assaut des positions ennemies. A été très grièvement blessé à la tête.

PLUMET (Marie-Joseph), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier très énergique, déjà blessé deux fois. Commandant une batterie de mitrailleuses, a fait preuve du plus grand sang-froid et du plus beau courage en installant des pièces sous le feu de l'ennemi. A été, à nouveau, très grièvement blessé.

MASSEI (Antoine), lieutenant à T. T. au 3e colonial :

Officier d'une bravoure remarquable, consciencieux et zélé, ayant de nombreuses campagnes coloniales. S'est distingué, à maintes reprises, par un courage et une crânerie dignes d'éloges. Deux blessures, deux citations.

GUYOT (Charles), capitaine au 3e colonial :

Officier très méritant. Une blessure. Nombreuses annuités.

GRATADEIX (Jean), sous-lieutenant au 3e colonial :

Au front depuis le début des opérations. Trois blessures. Une citation.

DUCOS (Gustave), lieutenant territorial au 3e colonial :

Officier d'une bravoure et d'une énergie remarquables. Le 25 septembre 1915, au nord de Souain, commandant le groupe chargé d'une mission délicate et périlleuse, a brillamment conduit cette opération. A ensuite rallié les éléments divers de la division, avec lesquels il a organisé une partie de la position conquise. Blessé grièvement, pour la deuxième fois, au cours de l'action.

Médaille militaire

PATEL, soldat au 3e colonial :

Soldat mitrailleur, blessé une première fois à la tête, le 22 août, a continué à servir sa pièce ; n'a abandonné son poste qu'à la suite d'une seconde blessure très grave à la jambe, qui achevait de le mettre hors de combat.

COUSIN, adjudant au 3e colonial :

Belles qualités de courage au combat du 22 août, où il a reçu deux blessures.

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

AUBRY, sergent au 3e colonial :

Malgré une blessure reçue au cours d'un combat, le 22 août, a contribué, avec son lieutenant, à sauver le drapeau de son régiment d'une position très menacée.

LACHAUD (Gaston), soldat de 2e classe au 3e colonial :

Brillante conduite pendant toute la campagne et notamment au combat du 5 au 6 septembre, où il a été grièvement blessé en assurant bravement une liaison sous un feu très violent. Amputé.

LOIRIT, soldat de 2e classe au 3e colonial :

Grièvement blessé au bras, le 26 septembre, est resté, pendant quatre heures, dans la tranchée, se servant de son bras valide pour tirer.

MARSA, soldat de 2e classe au 3e colonial :

Pour son entrain et sa bravoure. A été grièvement blessé le 30septembre.

PORTEBOIS (E.-A.), adjudant au 3e colonial :

Figurait au concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

GYRECH (G.-E.), adjudant au 3e colonial :

S'est très bien conduit depuis le début de la campagne. Blessé le 22 août, a brillamment conduit, le 30 octobre, une reconnaissance qui a mis en fuite un petit poste allemand.

PELON, adjudant-chef au 3e colonial :

A fait preuve de la plus belle bravoure depuis le début de la campagne, notamment le 26 septembre, où il a été blessé, et, le 12 novembre, où il a rapporté, sous le feu de l'ennemi, le corps d'un sergent tombé au Champ d'honneur.

BLANDEAU (M.), soldat au 3e colonial :

Très belle conduite au feu, en particulier n'a cessé d'assurer, le 26 septembre, sous une grêle de balles, la liaison avec sa compagnie et les troupes voisines, faisant l'admiration de tous par son calme et son courage.

FOULCIER (J.-J.-M.), adjudant au 3e colonial :

Grièvement blessé au combat du 15 septembre, est resté à son poste, n'a quitté son commandement qu'absolument épuisé par une grosse perte de sang. Est revenu sur le front aussitôt après guérison.

AGULLO (Ernest), adjudant au 3e colonial :

Blessé le 27 août 1914. A donné un admirable exemple d'énergie et de volonté en refusant de se faire évacuer et en persistant à marcher à un combat pendant dix-neuf jours. Évacué le 15 septembre. Revenu sur le front le 14 novembre, donne journellement des preuves de bravoure, d'abnégation et du sentiment profond du devoir.

BASTARD (Georges), soldat au 3e colonial :

A fait preuve de la plus grande bravoure et du plus bel entrain à l'attaque des tranchées ennemies (27, 28 février). Blessé une première fois, a continué à avancer. Blessé sérieusement une seconde fois, s'est précipité à l'assaut, chantant la Marseillaise, entraînant tous ses camarades par son exemple. N'a quitté le champ de bataille qu'après avoir reçu une troisième blessure qui le mettait dans l'impossibilité de continuer à combattre.

CAZEILLES (Pierre), sergent au 3e colonial :

Au combat des 23 et 24 février, étant chef de section de mitrailleuses, a été grièvement blessé dans la tranchée allemande qu'il occupait, ne s'est retiré qu'après avoir eu tous ses servants hors de combat, en ramenant, malgré ses blessures, une pièce sur son dos dans un terrain presque impraticable, au moment d'une contre-attaque allemande.

GESTA (J.-R.), caporal au 3e colonial :

Au combat des 27 et 28 février, a fait preuve d'un courage extraordinaire et au-dessus de tout éloge. Très

grièvement blessé au visage par un éclat d'obus qui lui a déchiré la joue gauche et lui arracha l'œil, répondit à son chef de section, qui voulait le renvoyer se faire panser : « Mais, sergent, si vous avez encore besoin de moi, je peux rester. »

POUBLET (Pierre-Auguste), sergent au 3e colonial :

A fait preuve d'un courage remarquable au combat du 27-28 février. A eu la jambe droite brisée par une grenade. Est resté deux jours et deux nuits dans les tranchées de première ligne sans soins et sans se plaindre.

JOUSSEAUME (Léon), adjudant au 3e colonial :

Excellents services rendus depuis le début de la campagne. S'est distingué par sa bravoure et son entrain au combat des 27 et 28 février. A eu la mâchoire fracassée par un éclat d'obus.

LUCIANI (François), sergent au 3e colonial :

S'est distingué, par son calme et sa bravoure, au cours des journées très dures des 27 et 28 février et a eu une jambe brisée par un obus.

RAYNAUD (Jean), caporal au 3e colonial :

Très belle conduite aux combats des 27 et 28 février. A été blessé très grièvement à la figure par éclatement d'obus.

LEDAY (Marcel), soldat au 3e colonial :

Faisant partie, aux combats des 27 et 28février, du peloton de pionniers chargé de creuser des tranchées à quelques mètres de la ligne, a donné un bel exemple de courage à ses camarades et les a entraînés au travail sous le feu violent de l'ennemi. Très grièvement blessé à son poste d'observation.

CASSAGNE (P.-V.), soldat au 3e colonial :

S'est distingué par son entrain en tête des lanceurs de grenades. Blessé assez gravement à la figure au combat du 27février, est allé se faire panser et est revenu prendre place en première ligne, donnant ainsi à ses camarades un très bel exemple de courage et d'endurance.

ANGLADE (Baptiste), adjudant au 3e colonial :

Aux combats des 27 et 28 février, a montré la plus grande bravoure et la plus brillante énergie, maintenant ses hommes sous une pluie de grenades qui faisait de nombreuses victimes et n'a quitté l'endroit extrêmement dangereux où il se trouvait que lorsqu'une blessure grave l'eût mis dans l'impossibilité de continuer.

SIRIEYS (L.-F.), adjudant-chef au 3e colonial :

A fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un grand courage et d'un grand dévouement. Très grièvement blessé le 26 février, est resté à son poste, qu'il n'a quitté que par ordre et sa mission terminée.

FRAPPIER (Jules), adjudant au 3e colonial :

Brillante conduite au cours des journées des 27 et 28 février. A donné un bel exemple d'énergie et de sang-froid en continuant à combattre avec ses hommes jusqu'au moment où il a été absolument à bout de force.

SIOMME (Louis), adjudant-chef au 3e colonial :

Au front depuis le début de la guerre. S'est déjà distingué dans toutes les affaires auxquelles le régiment a pris part. Au cours des combats des 27 et 28 février, a demandé à conduire à l'assaut une section d'une compagnie dont le chef était tué et s'est fait remarquer par son courage et son entrain constants. A transmis les ordres du chef de bataillon, au plus fort du combat, avec exactitude. Blessé à la figure par des éclats d'obus, n'a pas quitté la ligne de feu et a continué à assurer son service sans hésitation ni défaillance.

COLIN (J.-L.), adjudant-chef au 3e colonial :

Longs et loyaux services, nombreuses campagnes. Belle conduite sur le front depuis le début des hostilités.

XIFFRE (Jean), sergent au 3e colonial :

S'est distingué par sa bravoure et sa belle tenue, sous une canonnade et un feu violent, à l'affaire du 27

août 1914. Blessé grièvement au cours de l'action. Laissé pour mort sur le champ de bataille. Blessures multiples (67), ayant pour conséquence la perte presque absolue de l'usage du bras et de la jambe droite.

GANTIER (L.-D.), soldat au 3e colonial :

Réformé et engagé volontaire pour la durée de la guerre, a été grièvement blessé, le 24 mars 1915, étant chef de poste téléphonique en première ligne, a continué sous le feu à assurer son service tout l'après-midi, donnant à tous le plus bel exemple de résistance à la douleur et de dévouement au cours de la campagne et souvent, sous un feu violent, s'est offert pour aller réparer les lignes téléphoniques coupées par les obus, au lieu et place de ses camarades pères de famille.

BRUNET (P.-L.), soldat au 3e colonial :

Belle conduite au feu. Blessé au combat du 1er octobre 1914. A été amputé du bras droit.

MIGNONNET (Romain), sergent-fourrier au 3e colonial :

Étant agent de liaison, grièvement blessé au combat du 16 mai, n'a quitté la ligne de feu qu'après avoir porté à destination un ordre qu'il était chargé de transmettre. A été amputé de la jambe gauche.

GIREAUDEAU (P.-J.), soldat au 3e colonial :

Soldat dévoué et courageux. Blessé au combat du 26 septembre 1914. A perdu l'œil droit.

SEIN (Thomas), soldat au 3e colonial :

Belle conduite au feu. Blessé par un éclat d'obus au combat du 1er octobre 1914. A été amputé du bras gauche.

AUGER (E.-A.), soldat au 3e colonial :

Belle conduite au feu. Blessé par un éclat d'obus au combat du 1er octobre 1914.A été amputé de la jambe gauche.

CHATELAIN, soldat de 2e classe au 3e colonial :

A montré une bravoure exceptionnelle au cours de deux contre-attaques, en tant que grenadier et soldat ; a eu la plus heureuse influence sur ses camarades grâce à son exemple personnel ; est entré un des premiers dans la tranchée et, blessé légèrement, a refusé de se laisser panser.

LABAYE (Roger), soldat de 2e classe au 3e colonial :

Faisant fonction de caporal, prit à un moment de l'attaque, avec beaucoup d'énergie, le commandement du groupe chargé de protéger les lanceurs de grenades ; donnant à tous, par son exemple, un entrain qui contribua dès lors certainement au succès final.

BAUD (Pierre-Georges-Placide), sergent au 3e colonial :

S'est particulièrement fait remarquer par son esprit de dévouement et de sacrifice. Au combat du 16 mai, a été d'une intrépidité remarquable, secondant son chef de section d'une façon parfaite, exaltant le moral de ses hommes. A montré une grande bravoure.

VINCENT (Henri), sergent au 3e colonial :

A contribué avec succès à notre attaque en aidant les hommes du génie à lancer des bombes pour faciliter la marche en avant ; grâce à son allant, a déterminé la prise successive de trois mitrailleuses et, par son énergie, la reddition d'un grand nombre d'ennemis ; a donné un splendide exemple à tous, faisant l'admiration de ses chefs. A été blessé à la figure par un éclat d'obus.

CHARPATEAU (Henri), adjudant au 3e colonial :

Chargé de progresser dans la tranchée de première ligne d'un ouvrage face à un entonnoir produit par une explosion de mine, a dirigé énergiquement ses hommes, payé à tout instant de sa personne et réussi, après un combat à coups de grenades, à couper la ligne de retraite de l'ennemi.

MEHA (Joseph), adjudant au 3e colonial :

S'est vaillamment comporté aux combats des 27 et 28 février 1915 et à l'attaque des 15 et 16mai 1915, à la suite de laquelle il a été cité à l'ordre de l'armée. Plein de dévouement, d'entrain et de courage, fait montre de

ses qualités sous le feu, donnant ses ordres avec le plus grand sang-froid et payant de sa personne à tous les instants.

MARCADET (J.-G.), sergent au 3e colonial :

A été grièvement blessé, le 27 février 1915, en entraînant sa section à l'attaque d'une position fortifiée. A donné à tous le plus bel exemple de bravoure.

SIMON (J.-M.-F.-J.), adjudant au 3e colonial :

Très bon sous-officier. A pris, le 22 août 1914, le commandement de sa compagnie et l'a conservé toute la journée, faisant preuve de beaucoup d'allant. Grièvement blessé le 27 août 1914, est resté à son poste jusqu'à épuisement de ses forces.

GUITTON (E.-A.-P.), sergent au 3e colonial :

Blessé au combat du 15 septembre 1914, n'a consenti à se faire panser que quelques heures après, à la fin du combat. Blessé une seconde fois, le 27 février 1915, en entraînant sa section à l'attaque d'une position fortifiée, est resté à son poste jusqu'au lendemain, donnant à tous le plus bel exemple. Ne s'est retiré de la ligne de feu que le lendemain, après une troisième blessure.

BARREAU (S.-R.), soldat au 3e colonial :

Brillante conduite au combat du 22 août 1914, où il a reçu une blessure ayant entraîné l'amputation d'un bras.

BELLEGARDE (Edmond), soldat au 3e colonial :

N'a cessé, du début de la campagne au 28 février 1915, de donner à ses camarades le plus bel exemple de bravoure et d'entrain. Blessé, le 28 février 1915, d'un éclat d'obus qui a entraîné l'amputation de la cuisse droite.

DELAUNAY (Ambroise), soldat au 3e colonial :

Très belle conduite au combat du 28 février 1915, où il a reçu en se portant à l'assaut, une blessure qui a entraîné la perte de l'œil.

PHELIPPEAU (G.-T.), soldat au 3e colonial :

Belle conduite le 28 février 1915, où il reçut une blessure qui a nécessité l'amputation du bras gauche.

SIONNET (Léopold), soldat au 3e colonial :

Très belle conduite le 28 février 1915, où il a reçu une blessure qui a nécessité l'amputation du bras gauche.

ALLAIZEAU (Samuel), soldat au 3e colonial :

N'a cessé de donner le plus bel exemple de bravoure et d'entrain à ses camarades, pendant toute la campagne. Grièvement blessé, le 26 février 1915, d'un éclat d'obus qui a entraîné l'ablation de l'œil droit.

JALLAIS (Eugène-Célestin), soldat au 3e colonial :

Très belle conduite à la bataille du 15 septembre 1914 où, grièvement blessé, il s'est imposé à l'admiration de ses camarades par son courage et son énergie. A été amputé du bras droit.

SAINSON (Auguste), soldat au 3e colonial :

A été grièvement blessé, le 15 septembre 1914, en se portant bravement à l'attaque, avec sa section, sous une grêle d'obus de tous calibres. A été amputé du bras droit.

LEGERAT (Adrien), soldat au 3e colonial :

Très belle conduite aux combats des 28 et 29 février 1915, où il a reçu une blessure qui a nécessité l'amputation de la cuisse gauche.

MOMBOUCHER (Raoul), soldat au 3e colonial :

Belle conduite au feu pendant toute la campagne et notamment au cours des combats des 27 et 28 février 1915, où il a reçu une blessure qui a déterminé la perte de l'œil gauche.

BIROTEAU (Valentin), soldat au 3e colonial :

Très brave soldat, qui s'est toujours vaillamment comporté au feu jusqu'au jour où, étant aux tranchées de première ligne, il reçut une blessure qui a nécessité l'amputation du pied droit.

FAUHER (Pierre), soldat au 3e colonial :

A fait preuve du plus beau courage et d'une grande énergie au combat du 28 février 1915, où il a subi une blessure ayant nécessité l'amputation du bras droit.

GUILLOT (Eugène-Jacques), soldat au 3e colonial :

Brave soldat, qui, blessé le 22 août 1914, a été de nouveau atteint le 27 février 1915, faisant courageusement son devoir, d'une blessure qui a motivé l'amputation de la cuisse.

FÉVRIER (Gustave), caporal au 3e colonial :

Belle conduite au feu pendant toute la campagne. A eu l'œil droit crevé en enlevant bravement son escouade à l'assaut, le 27février 1915.

HALTER (René), soldat au 3e colonial :

Brave soldat, qui, blessé le 18 février 1915, d'un éclat d'obus ayant nécessité l'amputation de la cuisse droite, a fait preuve d'énergie et de dévouement en refusant de se faire panser avant des camarades qu'il jugeait plus gravement atteints.

LUTHEAU (Paul), soldat au 3e colonial :

Très méritant. Grièvement blessé le 22 août 1914, en faisant bravement son devoir. Amputé de la cuisse droite.

LEJEUNE (François), soldat au 3e colonial :

Brave soldat. Engagé volontaire pour la durée de la guerre. A fait preuve de résistance à la souffrance, de courage et d'un moral élevé, le 25 mai 1915, après avoir reçu aux tranchées un éclat d'obus qui l'a grièvement blessé à la colonne vertébrale.

BOUILLAUD (Victor-Marie), soldat au 3e colonial :

Brave soldat qui s'est très bien conduit les 27 et 28 février 1915, où il a reçu une blessure grave ayant entraîné la perte de la vision de l'œil droit.

TESSIER (Marcel), soldat au 3e colonial :

Très brave soldat, toujours sur la brèche, a reçu le 28 février 1915, en combattant vaillamment, une blessure qui a occasionné la perte de vision des deux yeux.

CELLIER (Louis-Pierre), soldat au 3e colonial :

Brave soldat, qui s'est bien conduit les 27et 28 février 1915, où il a reçu une blessure qui a nécessité l'amputation de trois doigts.

DOULAIN (Jules), soldat au 3e colonial :

Belle conduite au combat du 15 mai 1915, où il a été grièvement blessé. Amputé du pied gauche.

BOUTET (Jean-Baptiste), soldat au 3e colonial :

S'est fait remarquer par sa bravoure, son énergie et sa manière de servir. Grièvement blessé au combat du 12août 1914. Amputé de la cuisse gauche.

BAQUET (Auguste), sergent au 3e colonial :

Vaillant sous-officier, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Averti, le 28 août 1915, que des travailleurs ennemis exécutaient des travaux à 40 mètres d'un petit poste de sa section, n'a pas hésité, malgré le danger, à s'avancer froidement pour contrôler les renseignements, faisant preuve de courage et d'une belle conception de ses devoirs. A été grièvement blessé.

SERVIEU (Adrien), caporal au 3e colonial :

Bon gradé, ayant fait vaillamment son devoir au combat du 22août 1914. Amputé du bras gauche.

AUDOIN (Léon), soldat au 3e colonial :

Vaillant soldat, toujours volontaire pour les missions périlleuses. A reçu le 15 avril 1915, en avant des tranchées de première ligne, une blessure qui a entraîné la perte de l'œil droit.

BOUCHER (Jean-Marie), soldat au 3e colonial :

Belle conduite pendant un bombardement, au cours duquel il fut blessé grièvement à la figure. Perte de l'œil droit.

LAULENGEAS (Gabriel), caporal au 3e colonial :

Très brave soldat, qui s'est signalé par son courage en lançant des grenades sur l'ennemi, au cours du combat du 29 septembre 1915, où il a été atteint d'une blessure grave ayant entraîné l'amputation de la main droite.

VIGIER (Narcisse), soldat au 3e colonial :

S'est distingué par sa bravoure et son entrain en luttant pied à pied à la grenade, le 30 septembre 1915. A été grièvement blessé.

SIVADIER (Olivier), adjudant-chef au 3e colonial :

Sous-officier de grande valeur, très énergique, d'une volonté et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. A rendu les plus grands services comme chef de peloton de pionniers du régiment. Toujours volontaire pour toutes les missions délicates et périlleuses. Excellent esprit militaire. S'est distingué par sa bravoure au combat du 25 septembre 1915, où il a été grièvement blessé à la tête.

GAITTE (Michel), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Soldat hors de pair ; cité deux fois à l'ordre de l'armée, une fois à l'ordre du régiment. D'une bravoure naturelle, a le plus grand mépris du danger et rend les plus signalés services dans toutes les missions périlleuses, pour lesquelles il est toujours volontaire.

BOUEDRON (Joseph), adjudant-chef au 3e colonial :

Excellent chef de section. S'est fait remarquer par son courage et son entrain au cours de la lutte à la grenade menée par sa compagnie, le 28septembre 1915. Blessé à l'épaule et est resté à son poste jusqu'à la fin du combat.

MALOMPRET (Jean), adjudant-chef au 3e colonial :

Vieux serviteur, sous-officier très dévoué et très brave. S'est distingué dans les combats depuis le début de la campagne. Le 25 septembre 1915, a conduit des groupes de grenadiers à l'attaque des tranchées ennemies et s'y est fait remarquer par son entrain et sa bravoure calme.

ÉCHASSERIEAU (Auguste), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Soldat très brave et dévoué. S'est distingué par son courage et son entrain pendant tout le combat du 25 septembre 1915. Est allé ensuite, pendant la nuit, relever, tout près de la tranchée ennemie, cinq camarades blessés, qu'il a ramenés dans ses lignes.

PÉCOT (Félix), adjudant-chef au 3e colonial :

Excellent sous-officier, très brave, très méritant. N'a pas hésité à sortir des tranchées sous un feu violent pour aller chercher une mitrailleuse restée à proximité de l'ennemi (25 septembre).

LE HEC (Édouard), caporal au 3e colonial :

Caporal très brave. S'est fait remarquer par son entrain et son mépris du danger à la tête des grenadiers de sa compagnie. Blessé grièvement le 30 septembre 1915.

BRAUD (Ernest), soldat au 3e colonial :

Très bon soldat qui s'est battu avec courage et énergie. Blessé grièvement à la figure au cours des

combats à la grenade du 30 septembre1915.

SAUNIER (Gérard), sous-lieutenant à titre temporaire (anciennement adjudant-chef au 4e colonial) au 3e colonial :

Excellent sous-officier. Au cours des combats acharnés des 25, 26, 27et 28 septembre 1915, a reconstitué la compagnie, dont les officiers étaient hors de combat, l'a entraînée avec une énergie remarquable au combat à la grenade. Déjà cité pour sa belle conduite.

HOURCAN (Jules), soldat au 3e colonial :

S'est signalé dans tous les combats auxquels il a pris part par son entrain et son courage. A été grièvement blessé. Perte de l'œil gauche.

MEYER (Jean), sergent au 3e colonial :

Nombreuses campagnes aux colonies; sur le front depuis le début des opérations. Brave au feu, toujours volontaire pour les missions périlleuses, dont il s'acquitte vaillamment (Croix de guerre).

FERROY (Auguste), sergent au 3e colonial:

Bon sous-officier qui rend les meilleurs services. Blessé le 19 septembre 1914. Nombreuses annuités (Croix de guerre).

GUILLEVIS (Germain), soldat au 3e colonial :

S'est brillamment conduit à l'attaque du 25 septembre 1915 et a été grièvement blessé à la cuisse gauche en montant à l'assaut des tranchées allemandes. Amputé de ce membre.

UNGER (Jules), soldat au 3e colonial :

Très bon soldat. Commandé pour assurer la liaison entre deux sections de sa compagnie, sous un violent bombardement, est resté à son poste avec le plus grand courage et a été grièvement blessé.

CAMPAN (Joseph), adjudant-chef au 3e colonial :

Au cours du combat du 25 septembre 1915, a fait preuve du plus grand courage dans l'accomplissement d'une mission de liaison qui lui avait été confiée par le Chef de corps et au cours de laquelle il a été grièvement blessé.

CLAVERIE (Lucien), soldat au 3e colonial :

Brave soldat qui s'est vaillamment conduit au combat du 22 août 1914, où il a été grièvement blessé. Amputé du pied gauche.

POISSONNOT (Henri), soldat au 3e colonial :

Soldat courageux et dévoué qui s'est fait remarquer dans tous les combats auxquels le régiment a pris part et notamment au combat du 28 février 1915, au cours duquel il a été grièvement blessé. A perdu l'œil gauche.

TEISSIER (Théodore), soldat au 3e colonial :

Bon soldat. Blessé grièvement, le 3 octobre 1915, en sentinelle avancée. Amputé de la jambe droite.

SOCHARD (Pierre), soldat au 3e colonial :

Vaillant soldat, qui a donné à tous, au combat du 25 septembre 1915, l'exemple de la bravoure et du devoir. Grièvement blessé ; a été amputé du bras droit.

SIMONNEAU (Clovis), soldat au 3e colonial :

Très bon soldat, qui a toujours fait son devoir. Blessé, le 29 octobre 1915, en accomplissant une corvée périlleuse dans une tranchée de première ligne.

RICHON (Auguste), soldat au 3e colonial :

Brave soldat, qui s'est vaillamment conduit en toutes circonstances, notamment au combat du 25 septembre 1915, au cours duquel il a été grièvement blessé.

ROBIN (Albert), caporal au 3e colonial :

Gradé énergique et brave. A été grièvement blessé, le 22 août 1914, à la tête de son escouade. Amputé de la jambe gauche.

VERGNOL (Léon), capitaine de réserve au 3e colonial :

Excellent capitaine à tous points de vue, dévoué, énergique et courageux. A été blessé au combat du 25 septembre 1915, en entraînant vigoureusement ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies (a déjà reçu la Croix de guerre).

LÉGER (Jean-Urbain), lieutenant de réserve au 3e colonial :

Bon officier, énergique, courageux, beaucoup d'entrain. Cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite au feu. Blessé le 26 mars 1915, au moment où il faisait exécuter des travaux d'approche sous un feu violent de l'ennemi (a déjà reçu la Croix de guerre).

BINET (André), soldat au 3e colonial :

S'est toujours vaillamment conduit, donnant en toutes circonstances l'exemple du dévouement et du courage. Très grièvement blessé, le 8 novembre1915, dans l'accomplissement de son service. Amputé de la main droite et de la jambe droite.

CAZALAS (Paul), chef de fanfare au 3e colonial :

Nombreuses annuités. A montré en tant que chef des brancardiers du régiment de belles qualités de dévouement et de courage (Croix de guerre).

SIMON (Clément-Louis), adjudant-chef au 3e colonial :

Au front depuis un an. A montré partout énergie et courage (Croix de guerre).

SALVERT (Camille), soldat au 3e colonial :

Bon soldat, qui a toujours fait consciencieusement son devoir. Grièvement blessé le 22 août 1914. Amputé de l'avant-bras droit et perte de l'œil gauche.

BONNAUD (Gaston), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Agent de liaison de son chef de bataillon, a rempli avec bravoure plusieurs missions difficiles, sous un feu très violent, au combat du 22août 1914, où il a été grièvement blessé. Infirmité équivalente à la perte de l'usage d'un membre.

SEGUIN (Alexandre), soldat au 3e colonial :

Excellent soldat qui a toujours fait vaillamment son devoir. Cité à l'ordre pour sa belle conduite lors de l'attaque du 25 septembre 1915. A ramené dans nos lignes, sous un feu très violent, deux de ses camarades blessés. Très grièvement blessé le 29 octobre 1915. Plaies multiples.

BLUSSEAU (Louis), soldat au 3e colonial :

Bon soldat grièvement blessé à l'assaut des positions ennemies, le 25 septembre 1915, en faisant bravement son devoir. Amputé de l'avant-bras gauche.

NEAU (Jean), caporal au 3e colonial :

Bon soldat grièvement blessé à l'assaut d'une position ennemie, le 26 septembre 1915. A perdu l'œil gauche.

LESCARET (Jean), soldat au 3e colonial :

Bon soldat, qui a été blessé grièvement au cours de l'attaque du 29 septembre 1915. Perte de la vision de l'œil droit.

TAMAGNON (Pierre), soldat au 3e colonial :

Courageux soldat, qui a été très grièvement blessé, le 22 août 1914 en faisant bravement son devoir. Amputé de la cuisse droite.

CARREAU (Constant), soldat au 3e colonial :

Bon soldat, qui a été blessé grièvement à son poste de combat, le 22août 1914. Énucléation de l'œil droit.

NOUGUÈS (Denis), soldat au 3e colonial :

Bon soldat, qui a été blessé grièvement, le 14mars 1915, en se portant à l'assaut d'une tranchée ennemie. Impotence fonctionnelle de la main droite.

RAMEY (Victor), adjudant de réserve au 3e colonial :

Excellent sous-officier, qui a fait preuve de bravoure et de sang-froid (a déjà reçu la Croix de guerre).

POUPON (Jean), soldat de 1re classe territorial au 3e colonial :

Méritant par ses services avant et pendant la guerre.

LESCOULIE (Rech), adjudant au 3e colonial :

Excellent sous-officier, qui s'est particulièrement distingué au combat du 22 août 1914. Son chef de section étant tombé, prit le commandement de son unité dans une situation très critique et sut, par son sang-froid et son courage, donner confiance aux hommes. Grièvement blessé lui-même, il conserva le commandement de son unité et put ensuite, malgré un seul bras valide, ramener à l'arrière son sous-lieutenant blessé. Après un pansement sommaire, se remit à la disposition de son commandant de compagnie (Croix de guerre).

HAZÉRA (Jean), sergent de réserve au 3e colonial :

A montré, au cours de la campagne, de réelles qualités militaires.

LÉAUXTIC (Jean), sergent de réserve au 3e colonial :

Méritant par ses services avant et pendant la guerre.

BRUNET (Joseph), sergent au 3e colonial :

Excellent sous-officier, qui a fait preuve d'énergie, de courage et de sang-froid dans des circonstances difficiles (a déjà reçu la Croix de guerre).

RAYNAUD (Auguste), adjudant au 3e colonial :

Méritant par ses nombreuses annuités et services appréciés au cours de la campagne.

CLAVERIE (Laurent-Louis), sergent au 3e colonial :

S'est toujours bravement conduit au cours de la campagne (a déjà reçu la Croix de guerre).

MARIN (Pierre), soldat au 3e colonial :

Excellent soldat, qui a fait preuve en maintes circonstances d'une grande bravoure et d'un remarquable entrain ; a été blessé grièvement, le 26 septembre 1915, en combattant à la grenade. Perte de la vision de l'œil gauche.

FRANGES (Rémy), sergent au 3e colonial :

Excellent sous-officier, très méritant à tous égards ; s'est distingué en maintes circonstances, par son courage et son dévouement. Grièvement blessé, le 23 mars 1916, a fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus belle énergie en conservant le commandement de sa section et en repoussant lui-même, à coup de fusil, une patrouille ennemie. N'a consenti à quitter son poste pour aller se faire panser que sur l'ordre formel d'un officier. Avait déjà été blessé le 28 décembre 1914.

BILLARD (Albert), soldat au 3e colonial :

Bon soldat, d'une bravoure remarquable ; toujours prêt à remplir les missions périlleuses. A été blessé grièvement, le 16 septembre 1914, en accomplissant ses fonctions d'agent de liaison. Ankylose du coude droit.

MASSAT (Joseph), caporal au 3e colonial :

Très bon gradé, qui a fait preuve en toutes circonstances de courage et d'énergie. Déjà blessé deux fois au cours de la campagne, a été atteint d'une troisième blessure grave, le 25septembre 1915, en entraînant vigoureusement ses hommes à l'attaque.

VILLATE (André), soldat de 1re classe au 3e colonial ;

Soldat courageux. A été blessé très grièvement, le 25 septembre 1915, en se portant résolument à l'assaut des positions ennemies. Amputé de l'avant-bras droit.

FRANÇOIS (Henri), soldat au 3e colonial :

Bon soldat, brave et discipliné. Très grièvement blessé en se portant à l'assaut des positions ennemies, le 25 septembre 1915. Amputé de la cuisse gauche.

CAMPET (André), soldat au 3e colonial :

Soldat très méritant à tous égards. A été blessé grièvement, le 25 septembre 1915, au cours du ravitaillement en munitions de la première ligne.

FRANÇOIS (Étienne), soldat au 3e colonial :

Excellent soldat, plein de bravoure et d'entrain. A été blessé grièvement au cours d'un combat à la grenade, le 29 septembre 1915. Perte de l'œil droit.

DUTOYA (Pierre), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Bon soldat. S'est courageusement conduit au combat du 22 août 1914 au cours duquel il a été blessé très grièvement.

TOUCHARD (Alcide), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Soldat consciencieux et zélé. A été blessé grièvement, le 22 août 1914 en faisant bravement son devoir. Impotence fonctionnelle de l'avant-bras et de la main gauche.

CHATILLON (Pierre-Félix), soldat au 3e colonial :

Bon soldat. A été blessé grièvement à son poste de combat, le 28 février 1915. Perte de l'œil droit.

LAGUEYTE (Jean-André), soldat au 3e colonial :

Bon soldat. A fait courageusement son devoir au combat du 22 août 1914, au cours duquel il a été atteint de trois blessures graves. Ankylose du coude droit, amputation de deux doigts de la main gauche.

PATEAU (Célestin), soldat de 1re classe au 3e colonial :

A fait preuve d'une énergie, d'une ténacité et d'un courage exceptionnels au cours des combats à la grenade qui ont suivi l'attaque du 25 septembre 1915. Atteint de blessures multiples, dont une très grave, a continué à combattre jusqu'à épuisement de ses forces.

GALLUT (Auguste), sergent au 3e colonial :

Bon sous-officier. A été blessé grièvement, le 25 septembre 1915, en entraînant ses hommes à l'assaut. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

GILARD (René), soldat au 3e colonial :

Soldat très dévoué, qui n'a cessé de donner à ses camarades l'exemple de la bravoure et de l'entrain. A été atteint de plusieurs blessures graves, le 27 février 1915, en se portant résolument à l'assaut des tranchées ennemies. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

SAUVADET (Charles), adjudant au 3e colonial :

Sous-officier énergique et courageux. A été blessé grièvement, le 25 septembre 1915, en entraînant brillamment sa section à l'assaut des tranchées ennemies.

GORON (Honoré), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Soldat plein de bravoure et de dévouement. S'est très courageusement conduit à l'attaque du 25 septembre 1915, au cours de laquelle il a été atteint d'une grave blessure. Avait été blessé une première fois au début de la campagne.

RIVALLAND (Pierre), caporal-fourrier au 3e colonial :

Gradé d'un entier dévouement et d'une grande bravoure. Blessé, le 25septembre 1915, en s'élançant à

l'assaut, a continué à se porter en avant jusqu'à ce qu'il ait été atteint d'une seconde blessure grave. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

RUSSEIL (Charles), caporal au 3e colonial :

Très bon caporal mitrailleur. A été blessé gravement au cours de l'attaque du 25 septembre 1915. Énucléation de l'œil gauche.

RIFFAUT (Édouard), soldat au 3e colonial :

Bon et brave soldat. A été grièvement blessé, le 25 septembre 1915, en se portant à l'assaut des tranchées allemandes. Perte des deux yeux.

BOULANGER, soldat au 3e colonial :

Bon soldat. Grièvement blessé dans les tranchées, le 1er octobre 1915. Perte de l'œil gauche.

DUCHON (Jean), sergent au 3e colonial :

Sous-officier aussi brave que modeste. Blessé une première fois, en août 1914, et fait prisonnier, a réussi à s'évader. Revenu au front, a donné en maintes circonstances de nouvelles preuves d'un indomptable courage et a reçu une deuxième blessure, le 25 septembre 1915, en entraînant ses hommes à l'attaque des positions ennemies.

FORESTIER (Maurice), soldat au 3e colonial :

Excellent soldat. A donné à ses camarades l'exemple du courage et de l'entrain pendant l'attaque du 22 août 1914. A été blessé grièvement au cours de l'action. Amputé du pied gauche.

LAPIERRE (Théodore), adjudant de réserve au 3e colonial :

Excellent adjudant. Rend des services appréciés depuis son arrivée au front ; a de nombreuses campagnes.

MORIZE (Édouard), adjudant au 3e colonial :

Sous-officier ayant de nombreuses campagnes et de longs services. S'est toujours bien comporté dans les différentes affaires auxquelles il a pris part. Deux fois blessé (Croix de guerre).

BOUYER (Édouard), adjudant au 3e colonial :

Sous-officier ancien de service et très dévoué. En campagne depuis le début, a assuré dans tous les combats le ravitaillement du régiment en munitions (a déjà reçu la Croix de guerre).

JAUNATRE (Auguste), sergent au 3e colonial :

A fait preuve dans toutes les circonstances de la campagne de sang-froid et d'énergie. Deux fois blessé (a déjà reçu la Croix de guerre).

MAINGOT (Alexandre), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Soldat d'un calme et d'un sang-froid exceptionnels. A été blessé très grièvement, le 28 février 1916, en faisant bravement son devoir. Énucléation de l'œil gauche.

GAUTHIER (Léon), soldat au 3e colonial :

Soldat courageux et plein d'entrain. Blessé deux fois grièvement et revenu au front, a reçu une autre blessure grave, le 16 mai 1915. Impotence fonctionnelle de la main droite.

DORIÈRE (Athanase), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Brave soldat, courageux et dévoué. Blessé une première fois, le 27août 1914 et revenu sur le front, a reçu une deuxième blessure très grave, le 21 février 1915. Impotence fonctionnelle de la main droite.

FAVRE (Gaston), sergent au 3e colonial :

Excellent sous-officier, d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. A été blessé très grièvement, le 25 septembre 1915, en se portant vaillamment à l'assaut des lignes ennemies.

ZALLAS (Jean), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Bon soldat, énergique et plein d'entrain. A été blessé très grièvement, le 23 octobre 1915, au cours d'un bombardement.

TOULLAT (Saint-Jean), adjudant au 3e colonial :

Sous-officier très énergique. Blessé très grièvement, le 6 septembre 1914, en entraînant sa section en avant sous le feu de l'ennemi, a fait preuve d'un grand courage en conservant son commandement jusqu'à épuisement de ses forces. Amputation partielle du pied gauche.

OSANNA (François), soldat au 3e colonial :

Soldat très courageux. Blessé très grièvement, le 15 août 1916, en se portant à l'assaut des positions ennemies. A continué à faire le coup de feu jusqu'à épuisement de ses forces (amputation partielle du pied gauche).

VIGINIEX (Adolphe), caporal au 3e colonial :

Gradé courageux, blessé une première fois le 22août, a été atteint de nouveau d'une très grave blessure, le 25septembre 1914, en faisant bravement son devoir. Hémiplégie gauche.

MARMOUGET (Paul), caporal réserviste au 3e colonial :

Au front depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve d'une grande bravoure au feu. A été blessé, pour la troisième fois, au cours des opérations d'août 1916 (Croix de guerre).

LABASTIE (Joseph), soldat au 3e colonial :

Brave soldat. S'est courageusement conduit au combat du 22août 1914, au cours duquel il a été grièvement blessé. Impotence fonctionnelle du bras gauche (Croix de guerre).

BOUCHEREAU (Victor), sergent au 3e colonial :

Excellent gradé, d'un courage et d'un sang-froid remarquables, toujours volontaire pour les missions périlleuses. A été atteint d'une grave blessure au cours de l'attaque du 29 septembre 1915. Déjà blessé et cité à l'ordre antérieurement (Croix de guerre).

BIRAUD (Henri), sergent au 3e colonial :

Sous-officier dont la grande bravoure s'est affirmée en toutes circonstances, notamment à l'attaque du 27 février 1915, au cours de laquelle il fut très grièvement blessé.

URGUN (Mathieu-Marie), sergent au 3e colonial :

Très bon sous-officier, qui s'est toujours courageusement conduit au feu. A été grièvement blessé à la tête de sa section au cours du combat du 26 septembre 1914. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

SIMON (Anatole), adjudant au 3e colonial :

Sous-officier méritant. Modèle d'énergie et de dévouement. Blessé deux fois au cours de la campagne (a déjà été cité).

JUSSEAUME, sergent-major au 3e colonial :

Bon sous-officier, très dévoué et d'un allant remarquable. A rendu les meilleurs services depuis le début de la guerre.

DUMESTRE (Jean), soldat au 3e colonial :

A toujours fait bravement son devoir. Grièvement blessé, le 27 février 1915, en se portant à l'attaque d'un fortin ennemi. Impotence fonctionnelle de la jambe gauche.

DIDIER (Armand), soldat au 3e colonial :

Soldat d'un entrain et d'une bravoure remarquables. S'est particulièrement distingué par sa belle conduite à l'attaque du 25 septembre 1915, au cours de laquelle il a été grièvement blessé. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

MINARY (Justin), sergent au 3e colonial :

A toujours servi avec dévouement, zèle et entrain. Grièvement blessé, le 25septembre 1915, en conduisant sa section à l'assaut, a continué à combattre jusqu'à complet épuisement de ses forces. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

HURSON (Donatien), soldat au 3e colonial :

Soldat d'un courage et d'une bravoure remarquables. A été grièvement blessé en montent à l'assaut des tranchées ennemies, le 9 décembre 1916. Amputé du poignet droit.

REYNAUD (Armand), soldat au 3e colonial :

Soldat brave et courageux, qui a été un modèle pour tous ses camarades pendant l'attaque du 9 décembre 1916, au cours de laquelle il a été grièvement blessé. Amputé de la jambe gauche.

VIOLETET (Gaston), soldat au 3e colonial :

Soldat téléphoniste, a fait preuve d'un mépris complet du danger en assurant la liaison au moment de l'assaut du 9 décembre 1916, malgré un violent bombardement. Grièvement blessé, perte de la vue.

PATÉ (François), soldat territorial au 3e colonial :

Bon soldat. A été grièvement blessé, le 2 mai 1915, au cours d'un bombardement. Perte de l'œil droit.

SCHWARTZ (Victor), médecin auxiliaire au 3e colonial :

Médecin auxiliaire d'une bravoure et d'une conscience professionnelle admirables. Atteint de deux balles, a conservé toute sa présence d'esprit, continuant à panser les blessés jusqu'à ce que ses forces le trahissent.

PELLIER (Roger-René), soldat au 3e colonial :

Soldat brave et courageux, qui a fait preuve du plus grand mépris du danger, le 9 décembre 1916, en se portant à l'assaut des lignes ennemies, malgré les rafales violentes des mitrailleuses. A été blessé très grièvement en arrivant sur les positions. Amputé de la cuisse droite.

WILDOCHER (Léon), soldat au 3e colonial :

Le 9 décembre1916, a fait preuve du plus brillant courage à l'assaut des positions ennemies. Blessé très grièvement. Amputation de la cuisse droite.

OSVALD (Louis), adjudant au 3e colonial :

Sous-officier énergique et courageux. A rendu les meilleurs services avant et pendant la campagne actuelle. Une blessure (a déjà été cité).

GOURNE (Louis), adjudant au 3e colonial :

Sous-officier actif et énergique, ayant de nombreuses campagnes coloniales. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la guerre actuelle (a déjà été cité).

GERBAUD (Paul-Émile), sergent-fourrier au 3e colonial :

Bons services. Grièvement blessé en franchissant les fils de fer ennemis pour donner l'assaut.

BESSE (Émile), soldat au 3e colonial :

Très bon soldat. Deux blessures dont une ayant entraîné la perte de l'œil.

BONHOURS (Aimé), soldat au 3e colonial :

Modèle d'entrain et de courage, grièvement blessé à son poste de combat en première ligne par éclat d'obus, le 18 mars 1917.

BRAULT (Pierre), soldat au 3e colonial :

Grièvement blessé, le 18mars 1917, en exécutant des travaux de première ligne. Amputé de la jambe gauche.

PARISSE (Édouard), sergent (réserve) au 3e colonial :

Ancien de services. S'est acquis de nouveaux titres pendant la campagne, au cours de laquelle il a été grièvement blessé. Belle attitude au feu. Une blessure (Croix de guerre).

STEPHAN (Tudy), soldat au 3e colonial :

Bon et brave soldat, qui a fait courageusement son devoir au cours des affaires des 16, 17 et 18 avril 1917. Blessé très grièvement, le 16juin 1917, à son poste de combat.

MAGNEN (Victor), soldat au 3e colonial :

Au front du début des opérations, s'est toujours signalé par son entrain et sa bravoure, notamment le 18juin 1917, où il a été très grièvement blessé en exécutant des travaux de tranchées. Amputé.

MAYER (Pierre), soldat au 3e colonial :

Soldat courageux, modèle de dévouement. Blessé grièvement en accomplissant des travaux de tranchées. Amputation de la jambe droite.

TOUGNE (Joseph), soldat au 3e colonial :

Excellent soldat, au front du début des opérations, toujours volontaire pour les missions dangereuses. Blessé grièvement en accomplissant des travaux de tranchées. Énucléation de l'œil gauche.

VIGY(Henri), caporal au 3e colonial :

Blessé très grièvement, le 9 décembre 1916, en faisant bravement son devoir. Perte de l'œil droit.

LHOUMEAU (Louis), soldat au 3e colonial :

Blessé, le 1er septembre 1914, en faisant bravement son devoir. Énucléation de l'œil droit et fracture de la jambe.

BRÉBION (Fernand), soldat au 3e colonial :

Blessé aux deux jambes par balles, le 23 août 1914. De nouveau blessé très grièvement par explosion de mine en exécutant un travail de tranchée dans un endroit particulièrement exposé aux feux ennemis, le 2 janvier 1918. Soldat brave et dévoué. Amputé du bras droit. Énucléé des deux yeux.

BARIS (Augustin), soldat au 3e colonial :

Bon soldat, amputé des deux jambes à la suite de gelures contractées en première ligne.

SYLLA (Yoro), soldat au 3e colonial :

Soldat brave et courageux. Deux blessures. Amputé des deux pieds.

PERIANAMAGASSIMY (Antoine), soldat au 3e colonial :

Blessé très grièvement en faisant bravement son devoir, à l'attaque du 9 décembre 1916. Amputation des deux avant-pieds.

BÉRIN (Gaston), soldat au 3e colonial :

A fait preuve de belles qualités militaires à l'attaque du 9 décembre 1916. Est resté courageusement sur la position conquise, a eu les pieds gelés ce qui a nécessité l'amputation.

DIOP (Moussa), soldat au 3e colonial :

Soldat brave et dévoué. Grièvement blessé. Amputé du pied gauche.

HULAIN (Georges), soldat au 3e colonial :

Bon soldat, treize annuités. Atteint de trois blessures graves, le 22 août 1914, dont une causant la perte de l'œil droit.

JOLLY (Julien-Pierre), soldat au 3e colonial :

Bon soldat. Grièvement blessé, le 5 septembre 1914, en faisant brillamment son devoir pour repousser une contre-attaque ennemie.

LO-AMADOU, soldat au 3e colonial :

A fait preuve de courage et d'énergie en défendant une position. A été amputé des deux pieds par suite de gelure en première ligne.

NAUD (Valentin-Charles-Eugène), soldat au 3e colonial :

A fait preuve de courage au combat du 22 août 1914, où il a été grièvement blessé. Amputation du pied gauche.

COUTARD (Edmond), soldat au 3e colonial :

Soldat très méritant, qui a toujours largement payé de sa personne et a été blessé très grièvement (amputation) en faisant tout son devoir en première ligne.

PAUVERT (Gédéon-Hippolyte-Eugène), soldat au 3e colonial :

Soldat courageux et dévoué. Envoyé en liaison dans un endroit particulièrement battu par l'artillerie ennemie, a été grièvement blessé. Amputation de la cuisse droite.

FABRE (Paul), soldat au 3e colonial :

Soldat toujours plein d'entrain et de sang-froid. A été blessé grièvement alors qu'il remplissait courageusement son devoir d'agent de liaison sous un violent bombardement.

BIDAURY (Martin), soldat de 1re classe au 3e colonial :

Soldat d'élite. Au moment d'une contre-attaque ennemie, s'est porté en avant, a nettoyé des boyaux et des abris, a tué six ennemis dans des luttes à bout portant.

PALU-BOURDETTE (Joseph), soldat au 3e colonial :

Mitrailleur d'élite. Le 16 avril 1917, à Hurtebise, s'est porté résolument à l'assaut des lignes ennemies, donnant à tous un bel exemple de courage et de sang-froid. A été grièvement blessé au cours de la progression. Amputé du bras gauche.

THÉRÈSE (David-Jean-Baptiste), soldat au 3e colonial :

Blessé grièvement, le 9 décembre1916, en se portant bravement à l'assaut des positions ennemies.

PÉRUGORRIA (Xavier), soldat au 3e colonial :

Bon et brave soldat. A été blessé très grièvement, le 16février 1915, en se portant courageusement à l'assaut des positions ennemies.

JOUSSEAUME (Pierre-Joseph), soldat au 3e colonial :

Excellent brancardier, qui a toujours fait preuve de beaucoup de courage. Le 18 octobre 1918, n'a pas cessé d'assurer son service malgré un violent bombardement, blessé. Une blessure antérieure.

GODARD (Jean), soldat au 3e colonial :

Caporal énergique. A l'attaque du 15 septembre 1918, a entraîné ses hommes à l'assaut en faisant preuve d'une grande bravoure. Blessé très grièvement à la tête de son escouade dans la vague d'assaut (amputé de la cuisse gauche).

TROEL (Guillaume-Marie), soldat au 3e colonial :

Excellent soldat, énergique et plein de sang-froid. Le 29 septembre 1915, étant de garde lors d'une contre-attaque allemande, a réussi à arrêter l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts. A été très grièvement blessé. Amputé du bras droit.

TOLA (Antoine), sergent au 3e colonial :

Sous-officier remarquable par son allant et son énergie. Au front du 22 août 1915, a été grièvement blessé, le 26 novembre 1917, en faisant courageusement son devoir dans un petit poste avancé. Amputé du bras gauche.

CHABERT (Paul), soldat au 3e colonial :

Soldat dévoué et courageux. Blessé très gravement, le 15 janvier 1915, en faisant bravement son devoir.

JUDE (Pierre), soldat au 3e colonial :

Soldat d'un entrain et d'une bravoure remarquables, grièvement blessé le 6 septembre 1916. Amputation de la jambe gauche.

CAUJARD (Eugène), soldat au 3e colonial :

Soldat courageux et dévoué. Blessé grièvement à son poste de combat, le 15 septembre 1918. Amputé du bras droit.

N'DIAYE N'DIAGO, soldat au 3e colonial :

Bon soldat. A été grièvement blessé, le 8 décembre 1916, en première ligne, en faisant courageusement son devoir. Amputation de la jambe gauche.

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

BERTHOMÉ (Édouard-Georges), capitaine au 3e colonial :

Lors du torpillage de la Provence par un sous-marin ennemi, a manifesté de belles qualités de calme et de sang-froid en coopérant au sauvetage des soldats de son régiment. N'a pris place sur un radeau qu'au moment où le navire sombrait.

ARCHAMBAUD (Daniel), lieutenant au 3e colonial :

Dans le naufrage d'un croiseur auxiliaire, torpillé par un sous-marin ennemi, s'est porté avec dévouement au secours d'un officier supérieur en danger de se noyer et ne l'a pas quitté jusqu'au moment de l'arrivée du bâtiment sauveteur.

RUAUD (Paul), soldat au 3e colonial :

Est resté sur la passerelle de la Provence II, aux côtés du commandant, qu'il n'a pas voulu quitter, et a été englouti avec lui, ayant, jusqu'au dernier moment, collaboré au maintien de l'ordre et au sauvetage du personnel.

DUHALDE, lieutenant-colonel, commandant le 3e colonial :

A fait preuve de la plus grande énergie et du plus grand dévouement à l'occasion du torpillage de la Provence II et, pendant le sauvetage des réchappés, a été légèrement blessé.

NAVARRE, médecin-major de 2e classe au 3e colonial :

Chef d'un radeau lourdement chargé, n'a cessé d'exhorter ses hommes au courage, leur donnant lui-même le plus bel exemple. Malgré sa fatigue extrême, s'est employé, dès l'arrivée à bord du Canada, à soulager et à panser les hommes exténués.

MARCHAL, capitaine de cavalerie, détaché au 3e colonial :

Recueilli sur un radeau par des hommes de son régiment, après avoir nagé pendant une heure, a fait preuve d'un moral remarquable, a puissamment contribué, par son attitude, à soutenir celui de ses hommes.

ARCHAMBAUD, lieutenant au 3e colonial :

A dirigé avec sang-froid l'embarquement de deux canots, s'est ensuite jeté à la mer ; n'a été recueilli que longtemps après et a contribué par son attitude à soutenir le moral des naufragés.

LAGUENS, sous-lieutenant au 3e colonial :

A eu la plus belle attitude pendant le naufrage. Par sa bonne humeur, qui ne s'est jamais démentie, a puissamment contribué à maintenir le moral des hommes montant un radeau chargé au point de naviguer entièrement sous l'eau.

MANGEAT, sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier énergique. A soutenu toute la nuit, sur un radeau, le moral de ses hommes par son entrain et la fermeté de son attitude.

RUAUD (Paul), soldat au 3e colonial :

Après le naufrage de la Provence, s'est porté avec dévouement au secours d'un officier supérieur en danger de se noyer et l'a soutenu jusqu'à l'arrivée du bâtiment sauveteur.

FRAINEAU (François), soldat au 3e colonial :

A soutenu son capitaine, blessé à la tête, et a contribué à son sauvetage.

CHAILLON (Gustave), sergent-major ; **REIX (Auguste)**, **THÉVENNET (Félix)**, sergents au 3e colonial :

Ont fait preuve de courage et de dévouement au moment du naufrage. Ont contribué, dans une grande mesure, au sauvetage de leurs camarades.

ROBERT (Jules), sergent ; **AMIEL (Auguste)**, soldat au 3e colonial :

Ont constitué un radeau de fortune au moyen d'épaves et ont recueilli ainsi huit hommes désemparés.

ROUMEZOUS (Pierre), servant téléphoniste ; **LÉGLISE (Charles)**, soldat au 3e colonial :

Étant sur un radeau déjà chargé, ont aperçu leur capitaine qui nageait depuis une heure et demie et ont réussi à le sauver.

BOUYER (Édouard), **PAPIN (Édouard)**, **CALVEZ (François)**, **COUTAN (Antonin)**, **COSTES (Jean)**, **FRADIN (Henri)**, adjudants-chefs ; **CARRIÈRE (Eugène)**, adjudant au 3e colonial ; **NITRE (Henri)**, adjudant au 47e d'artillerie ; **BOURINET (François)**, sergent, **BOURRASSO (Jules)**, caporal ; **PETOUR (Henry)**, caporal infirmier ; **CHARPENTIER (Auguste)**, **CHAROT**, **BROUSSARD**, **FAYE**, caporaux ; **NÉBAST (Renaud)**, **LÉVÊQUE (Jean-Maurice)**, **CELLIER (Odive)**, **BONHPURS (Aimé)**, **TRÉGUIER (Henri)**, **BERNARDINI (Jean-François)**, **BOUCHERON (Pierre)**, **ROCHER (Louis)**, **GRANDVALLET (Pierre)**, **MAHMOUDI (Julien)**, **BABONNEAUD (Alfred)**, **LE MÉLINAIRE (Joseph)**, soldats au 3e colonial :

Belle conduite pendant le torpillage de la Provence et le sauvetage de son personnel.

PIERRE (René-André), caporal au 3e colonial :

Excellent soldat, blessé grièvement en faisant bravement son devoir, le 26 septembre 1915. Amputé du bras gauche.

FRAYSSINET (Alphonse), soldat au 3e colonial :

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, son canot ayant chaviré avec tous les occupants, est resté avec deux camarades accroché à l'embarcation ; ceux-ci manquant de force, ayant lâché à plusieurs reprises, n'a pas hésité à quitter l'épave pour les ramener.

GUÉNARD (Édouard), soldat au 3e colonial :

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a quitté son embarcation pour sauver à la nage un camarade qui se noyait et l'a ramené à bord.

DOBY (Léon-Marie-Joseph), capitaine au 3e colonial :

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a fait preuve du plus grand sang-froid, faisant lui-même

embarquer ses hommes dans les canots et refusant à plusieurs reprises la place qui lui était offerte. S'est jeté à la mer au dernier moment et a trouvé la mort.

SURREAUX (René-Jean-Charles), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier d'une bravoure froide et réfléchie. Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a contribué jusqu'au dernier moment au sauvetage de ses hommes. Ne s'est jeté à la mer que lorsque le bâtiment sombrait définitivement et s'est maintenu à flot, grâce à son énergie, pendant près de deux heures, jusqu'au moment où il a été recueilli par un radeau.

ROBERT (Jules), sergent au 3e colonial :

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a fait preuve de la plus grande énergie en construisant dans l'eau un radeau de fortune avec des planches et une porte. A permis ainsi à plusieurs hommes de se sauver et est resté seize heures dans l'eau, soutenant lui-même deux hommes dont les forces défaillaient.

RÉNIGUEL (Jean), soldat au 3e colonial :

Au cours du naufrage d'un croiseur auxiliaire, se trouvant dans une embarcation pleine d'eau, n'a pas hésité pendant de longues heures à se placer dans une position difficile et dangereuse pour maintenir l'équilibre et a sauvé ainsi la vie de ses camarades.

FRANÇOIS (Léon), soldat au 3e colonial :

Après le torpillage d'un croiseur auxiliaire, ayant pris pied sur un radeau dont un flotteur avait crevé et qui, jusqu'à ce moment, tournait sans pouvoir maintenir son équilibre, a fait preuve d'initiative et d'un dévouement remarquables en prenant, pendant quatorze heures, une position pénible pour rétablir l'équilibre et a permis à dix camarades épuisés de se sauver.

MARCHAL (Marie-Benoist), capitaine au 3e colonial :

Au cours du torpillage d'un croiseur auxiliaire, ne perdant pas une minute son sang-froid, a su maintenir l'ordre et le calme parmi les hommes qui l'entouraient et a certainement contribué ainsi à ce que la plupart d'entre eux puissent se sauver ; ne s'est jeté à la mer qu'au dernier moment, a nagé pendant une heure et demie, jusqu'au moment où des soldats l'ont appelé sur leur radeau.

PÉNISSON (Théodore), soldat au 3e colonial :

Soldat courageux. Grièvement blessé en montant à l'assaut.

FERRARI (Louis), sergent au 3e colonial :

Le 9 décembre 1916, tous ses officiers ayant été mis hors de combat, a pris le commandement de la compagnie et l'a maintenue sur les positions conquises.

GRANDCOLAS (Louis), sergent au 3e colonial :

Le 9 décembre 1916, a brillamment entraîné sa section à l'assaut. A contribué, par son calme et son courage, à maintenir sa compagnie sur les positions conquises.

BONNAY (Anatole), soldat au 3e colonial :

Infirmier d'une compagnie de mitrailleuses, est devenu légendaire par son entrain et sa bravoure.

OROS (Léon), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier modeste, d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Glorieusement tué, le 14 octobre 1916, au moment où il examinait, quelques minutes avant l'assaut, l'objectif fixé à la compagnie qu'il commandait. Déjà cité à l'ordre de la division le 14 octobre 1916.

RUAU (Georges), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier d'une bravoure et d'un dévouement exceptionnels. Tué glorieusement, dans la nuit du 5 au 6 novembre 1916, en maintenant par son exemple ses tirailleurs au travail, à 100 mètres des tranchées ennemies, sous une violente fusillade. Avait été blessé le 11 décembre 1914 et le 11 septembre 1916. Déjà cité à l'ordre du régiment, le 11 septembre 1915.

RABASTE (Théophile), médecin auxiliaire au 3e colonial :

A fait preuve du plus grand dévouement pendant la campagne 1914-1915. Est mort glorieusement pour la France lors du torpillage de la Provence.

TAJAN (François), sous-lieutenant au 3e colonial :

Jeune et courageux officier. Au cours des dernières attaques, a entraîné sa section à l'assaut des positions ennemies. Par sa décision et son sang-froid, a maîtrisé complètement l'ennemi, fait une centaine de prisonniers et capturé un important matériel. A donné, pendant toute la durée de l'opération, un bel exemple de courage et d'énergie.

ESNARD (Athanase), sous-lieutenant au 3e colonial :

Gradé très courageux et d'un grand sang-froid. S'est porté bravement à l'assaut d'une mitrailleuse ennemie qui, par ses feux, empêchait la progression de la section. A tué ses défenseurs et l'a capturée. Blessé assez grièvement au bras.

GUILLET (Ferdinand), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier d'un courage à toute épreuve. Blessé mortellement en entraînant énergiquement sa section vers les tranchées bulgares.

MORTREUIL, lieutenant-colonel, commandant provisoirement le 3e colonial :

Tombé glorieusement le 22 août 1914.

CONDAMY, lieutenant-colonel au 3e colonial :

A montré les plus belles qualités militaires le 15 septembre 1914, où il a dirigé avec vigueur et décision l'offensive de deux de ses bataillons.

HARTMANN, capitaine au 3e colonial :

A pris part à tous les combats où son régiment a été engagé depuis le début des opérations ; s'est particulièrement distingué aux affaires de Rossignol, du bois d'Olisy, de Jaulnay, où, malgré sa santé ébranlée, a donné les preuves de bravoure et de fermeté, en particulier le 22 août 1914, alors qu'il faisait partie de la garde du drapeau.

OFFNER, lieutenant au 3e colonial :

S'est particulièrement distingué. Son capitaine ayant été tué, dirigea sa compagnie avec fermeté et coup d'œil, malgré une blessure reçue à l'épaule.

BERTHOMÉ, lieutenant au 3e colonial :

S'est particulièrement distingué, le 15 septembre, où il a pris le commandement des unités de son bataillon, dont le chef venait d'être tué, et a réussi à maintenir les positions acquises malgré les tentatives de l'ennemi pour les enlever.

MALLET, lieutenant au 3e colonial :

A fait preuve des plus belles qualités militaires en commandant sa section avec autant de décision que d'entrain, jusqu'au moment où il fut atteint par un éclat d'obus.

SAUTEREAU, lieutenant au 3e colonial :

A donné un remarquable exemple de courage, le 22 août 1914, en conservant le commandement de sa section, alors qu'une balle lui avait fracassé le bras.

GOUDIN, lieutenant de réserve au 3e colonial :

S'est montré, le 6 septembre, un modèle d'énergie et de bravoure en entraînant sa section sur la ligne ennemie, malgré deux blessures à la main et à la face.

GOULARD, sergent-major au 3e colonial :

Belle conduite au feu, où il a été blessé.

CONSTANT, caporal au 3e colonial :

Très belle attitude militaire : a ramené en arrière, sous le feu de l'ennemi, son chef de bataillon mortellement atteint.

LEIBY, sergent au 3e colonial :

A ramené en arrière, sous une pluie de balles, son lieutenant tombé à moins de cinquante mètres de la ligne ennemie.

MEUNIER, soldat au 3e colonial :

A ramené en arrière, sous une pluie de balles, son lieutenant tombé à moins de cinquante mètres de la ligne ennemie.

FONTENOY, chef de bataillon au 3e colonial :

Tué glorieusement le 26 septembre.

GIART, lieutenant au 3e colonial :

S'est distingué par ses qualités militaires, son entrain et son dévouement depuis le début de la campagne. Le 28 septembre, a été grièvement blessé en assurant dans les conditions les plus difficiles les liaisons entre le chef de corps et la ligne de feu.

MÉTIVIER, sergent-major au 3e colonial :

A fait preuve dans le commandement de sa section de très belles qualités militaires. A été grièvement blessé.

GUITTON, sergent réserviste au 3e colonial :

Quoique blessé, est resté deux jours dans les tranchées sans vouloir quitter sa section.

MERCIER, soldat réserviste au 3e colonial :

A montré un bel exemple en restant deux jours à la tranchée, quoique blessé.

RICHARD, soldat de 1re classe au 3e colonial :

Belle conduite au feu. A été blessé.

VERGNAUD, lieutenant au 3e colonial :

A fait preuve de la plus grande énergie en groupant autour de lui des isolés, dont plusieurs blessés, avec lesquels il s'est dégagé de l'étreinte allemande après le combat du 22 août 1914.

NAUD, sous-lieutenant au 3e colonial :

A été grièvement blessé en défendant une tranchée de la ligne avancée, et, malgré sa blessure, a continué pendant trois heures à donner l'exemple de l'énergie et du sang-froid à ses hommes.

LAY, sergent au 3e colonial :

Blessé d'une balle à la mâchoire, le 26 septembre, a continué à diriger le feu de sa section et n'est allé se faire panser qu'en fin de combat.

BODIN, soldat au 3e colonial :

A fait preuve d'un grand courage en conduisant son équipe sous un feu violent, pour ramasser nos blessés. A été grièvement blessé.

SIRVEN, capitaine au 3e colonial :

Brillante conduite au combat du 22 août 1914, où, quoique blessé, il a largement contribué à sauver le drapeau de son régiment.

COUSIN, adjudant au 3e colonial :

Belles qualités de courage au combat du 22 août 1914, où il a reçu deux blessures, à la jambe et au ventre.

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

AUBRY, sergent au 3e colonial :

Malgré une blessure, reçue au cours du combat du 22 août 1914, a contribué, avec son lieutenant, à sauver le drapeau de son régiment.

BLANDEAU, soldat au 3e colonial :

Très belle conduite au feu. En particulier, n'a cessé d'assurer, le 25 septembre, sous une grêle de balles, la liaison entre sa compagnie et les troupes voisines, faisant l'admiration de tous par son calme et par son courage.

PAULET, capitaine au 3e colonial :

Par son attitude énergique a, le 3 septembre, maintenu sous un feu violent, sa compagnie, composée d'hommes nouvellement arrivés, et a su leur inspirer assez de confiance pour assurer l'exécution régulière de ses ordres et une défense opiniâtre du terrain. Blessé à la jambe, a conservé le commandement pendant toute l'action.

RENAUD, caporal au 3e colonial :

N'a cessé de donner des preuves de bravoure. En dernier lieu, a réussi, sous le feu, à ramener le corps d'un sergent tombé à moins de trente mètres des lignes ennemies.

JAUNATRE, soldat au 3e colonial :

Belle conduite au combat du 22 août 1914, où il a été grièvement blessé. A demandé à revenir sur le front incomplètement guéri et n'a cessé, depuis, de donner des preuves de courage et de dévouement.

POUVREAU, soldat au 3e colonial :

S'est offert à aller, en plein jour, chercher le corps de son sergent à trente mètres des tranchées ennemies et ne s'est arrêté dans sa mission que sur l'ordre du chef de bataillon. Est resté en avant de la tranchée pour surveiller le corps, malgré un feu violent de l'ennemi.

CARLES (Paul), capitaine au 3e colonial :

Tombé glorieusement au combat du 19septembre, en conduisant bravement sa compagnie à l'assaut sous un feu intense.

BUREAU, capitaine au 3e colonial :

Très belle conduite au combat du 22 août 1914, où, renversé et blessé par un obus, il a donné le plus exemple d'énergie et de courage en reprenant, peu après, le commandement de sa compagnie sous un feu meurtrier, jusqu'au moment où il fut foudroyé par une balle qui l'atteignit à la tête.

DELALBRE, capitaine au 3e colonial :

Tombé glorieusement, le 27 février, à la tête de sa compagnie, en l'entraînant à l'assaut de la deuxième ligne allemande. Officier de bravoure extrême. A fait toute la campagne. S'est particulièrement distingué, le 22 août, où, blessé, il avait conservé son commandement, et au cours de tous les combats dans la marche en retraite, les 15 et 16 septembre 1914.

VERGNAU (Léopold), lieutenant au 3e colonial :

Tombé glorieusement en conduisant à l'assaut la compagnie qu'il commandait au combat du 27 février.

CLOUCHET (Ernest), sous-lieutenant au 3e colonial :

A pris sous le feu le commandement de sa compagnie, son capitaine étant grièvement blessé. A parfaitement dirigé ses grenadiers dans la conquête des tranchées ennemies. A fait preuve du plus grand courage et du plus admirable mépris du danger. Blessé mortellement, le 27 février, en conduisant une attaque de nuit dans une tranchée allemande.

BOISSEAU (André), sous-lieutenant au 3e colonial :

Tombé glorieusement en tenant tête à une violente contre-attaque dirigée sur la tranchée qu'il défendait.

ROSSI, sous-lieutenant au 3e colonial :

Tombé glorieusement en entraînant sa section à l'assaut au combat du 27 février.

PELON (Victor), sous-lieutenant au 3e colonial :

Très belle conduite dans les combats des 27 et 28 février. A été mortellement blessé en conduisant ses hommes à l'assaut.

POSTH, chef de bataillon au 3e colonial :

Commandant une attaque le 27 février, l'a conduite avec une grande énergie, a maintenu son bataillon sous un bombardement violent, qui dura douze heures. A eu son képi et ses vêtements traversés par des balles et des éclats d'obus qui le contusionnèrent.

SAINT-GAL, capitaine au 3e colonial :

Blessé en lançant sa compagnie à l'assaut, a refusé de se faire transporter à l'arrière et, par son exemple, son ascendant moral sur ses hommes, a contribué au succès de l'attaque.

MARGAT, sous-lieutenant au 3e colonial :

A montré, dans les combats des 27 et 28 février, le plus grand sang-froid et le plus grand courage. Placé à l'un des points les plus exposés et où se produisaient de violentes contre-attaques ennemies, a dirigé, pendant toute la journée du 28, la défense avec un calme, une bravoure et une intelligence de la situation qui lui font le plus grand honneur. A, par son attitude énergique, soutenu le moral de ses hommes et amené l'échec de toutes les tentatives de l'ennemi pour reprendre les tranchées qu'il avait perdues.

GOULARD, sous-lieutenant au 3e colonial :

A pris, sous le feu, le commandement de sa compagnie. A montré le plus beau courage et le plus admirable entrain au cours des assauts partiels, assurant la prise de la position. S'est tenu, pendant deux jours et deux nuits, en position avancée. Très énergique et plein d'entrain. Blessé légèrement par des éclats d'obus au cours du bombardement du 27 février. Déjà blessé le 22 août, est revenu, sur sa demande, aussitôt remis.

ÉBRAS, sous-lieutenant au 3e colonial :

Très belle conduite au cours des combats des 27 et 28 février. Blessé au visage par un éclat d'obus, au moment où il entraînait sa section à l'assaut.

CHARDAC, lieutenant au 3e colonial :

Très belle conduite au cours des combats des 27 et 28 février, où il a été grièvement blessé à la jambe.

LEYNIA de LA JARRIGE, médecin-major de 2e classe au 3e colonial :

Brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A parfaitement organisé le service médical du bataillon. A déployé la plus grande clarté et le zèle le plus admirable dans la recherche et les soins sous le feu des nombreux blessés du bataillon. Officier de haute valeur militaire et professionnelle. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée colonial au cours de la présente campagne.

LOIZEAU, soldat au 3e colonial :

Aux combats des 27 et 28 février, monté sur le parapet de la tranchée, tira à découvert sur les lanceurs de grenades ennemis. Blessé plusieurs fois, le visage et les mains ensanglantés, est venu trouver le chef de bataillon en disant : « Mon commandant, faites-moi panser, que je retourne tirer. »

MÉSA, sergent au 3e colonial :

S'est distingué par son courage les 27 et 28 février. Blessé une première fois à l'assaut du fortin, a refusé de quitter la ligne de feu et ne s'est fait évacuer qu'après avoir reçu une blessure grave à la figure.

FONDRIT, adjudant au 3e colonial :

S'est particulièrement distingué aux combats des 27 et 28 février, où il a montré le plus bel exemple de bravoure, d'entrain et de sang-froid. Blessé par trois balles de shrapnell.

DUHAUT, soldat au 3e colonial :

Faisant partie, aux combats des 27 et 28 février, du peloton des pionniers du bataillon chargé de creuser des tranchées à quelques mètres de l'ennemi, a donné un bel exemple de courage à ses camarades et les a entraînés au travail sous le feu violent de l'ennemi. Très grièvement blessé à son poste d'observation.

CHASSÉRIAU, soldat au 3e colonial :

Faisant partie du peloton de pionniers du bataillon chargé de creuser des tranchées à quelques mètres de l'ennemi, a donné le plus bel exemple de courage à ses camarades. A été grièvement blessé.

LEMAURE, sergent au 3e colonial :

Brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A été blessé très grièvement en entraînant ses hommes à l'assaut.

GAITTE, soldat de 1re classe au 3e colonial :

S'est distingué par sa brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A entraîné ses camarades, par son exemple, pour repousser six contre-attaques allemandes.

NOIRAULT, soldat au 3e colonial :

Blessé le 12 février 1915, au cours d'un bombardement violent de sa compagnie par l'artillerie allemande de tous calibres, a donné à tous le plus bel exemple en refusant d'abandonner son poste de combat aux tranchées. Y a été blessé de nouveau, quelques heures après, très grièvement.

CHABOT, sergent au 3e colonial :

Sous-officier plein d'entrain et très brave. Blessé d'une balle à la cuisse, est resté sur la ligne, a pris le commandement d'une section d'une compagnie voisine ayant perdu son chef et l'a brillamment conduite à l'assaut.

LEMONNIER, sergent au 3e colonial :

Brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A été blessé en entraînant ses hommes à l'assaut.

BAUDRY, sergent au 3e colonial :

Brillante conduite dans les combats des 27 et 28 février, où il a montré beaucoup de courage et de sang-froid dans la conduite de la section. A été sérieusement blessé.

MOREL, sergent au 3e colonial :

Brillante conduite dans les combats des 27 et 28 février, où il a montré beaucoup de courage et de sang-froid dans la conduite de sa section. A été sérieusement blessé.

ROUSSELET, soldat de 1re classe au 3e colonial :

S'est particulièrement distingué dans le lancement des grenades. Est resté six heures en première ligne à vingt mètres des tranchées allemandes, où il a eu dix de ses camarades tués à côté de lui.

De LA ROCHEBROCHARD, capitaine au 3e colonial :

A fait preuve d'un brillant courage au cours de l'attaque du 27 février. Blessé grièvement à la poitrine et à la tête en conduisant sa compagnie à l'assaut. N'a cessé d'exciter les hommes du bataillon passant devant lui et a donné aux nombreux blessés qui l'entouraient le plus bel exemple de résistance à la souffrance en restant sans soins pendant plus d'une demi-journée sans faire entendre une seule plainte.

RIVES (Marie), capitaine au 3e colonial :

A pris le commandement d'une partie des troupes chargées de contre-attaquer l'ennemi installé dans nos tranchées de première et de deuxième lignes. A fait preuve de calme, de sang-froid et d'une opiniâtreté tels, qu'il ne tarda pas à prendre la supériorité morale sur ses adversaires. Il parvint d'abord à les refouler pas à pas et les obligea ensuite à se rendre en masse.

LHOMME (Louis), capitaine au 3e colonial :

Est tombé mortellement frappé au moment où il entraînait sa compagnie, chargée de participer à une contre-attaque.

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

COQUEBERT de TOULY (Henri), capitaine au 3e colonial :

Ayant pris le commandement d'une partie de sa compagnie, chargée de participer à une contre-attaque, s'est porté courageusement en avant pour reconnaître le terrain d'attaque. Est tombé mortellement frappé au cours de sa reconnaissance.

BABÉ (Paul), capitaine au 3e colonial :

Atteint, le 24 mai, de trois blessures, est resté à son poste de combat, ne consentant à se faire panser qu'après neuf de ses hommes et à la cessation du bombardement. A refusé de se laisser évacuer sur l'arrière. Sur le front depuis le début, n'a pas cessé un seul instant de faire preuve de la plus brillante intrépidité. A, par son exemple, su faire de sa compagnie une des meilleures du régiment.

COLLINEAU (Roger), sous-lieutenant au 3e colonial :

Au cours d'une furieuse contre-attaque, a montré une grande bravoure, a exalté le moral de ses hommes ; est tombé mortellement frappé au pied du retranchement qu'il devait enlever.

ELTRICH (Pierre), médecin auxiliaire au 3e colonial :

A donné les plus belles preuves de dévouement et de mépris du danger pendant toute la journée du 16 mai. A sauvé la vie à bien des blessés par le zèle et l'initiative qu'il a déployés pendant l'action. A donné à toute son équipe de brancardiers un exemple remarquable en allant de sa personne chercher des blessés sous le feu. Son service fut à tout moment de la journée assuré dans les meilleures conditions.

CRESSENVILLE (Daniel), sergent au 3e colonial :

A commandé les hommes de sa demi-section avec le plus grand calme et le plus grand courage. A été tué en entraînant ses hommes en avant.

LEFÈVRE, lieutenant au 3e colonial :

Venu avec les renforts chargés de repousser l'ennemi qui avait enlevé deux lignes de tranchées successives, a brillamment enlevé à l'assaut sa compagnie, et, lorsque celle-ci fut arrêtée par les feux violents des mitrailleuses ennemies, s'est cramponné pendant sept heures, attendant une nouvelle contre-attaque avec laquelle il s'élança avant même que l'ordre ne fut parvenu, ayant constaté le fléchissement de la ligne ennemie. A fait preuve en la circonstance des plus belles qualités militaires.

BASTARD, adjudant au 3e colonial :

Ayant eu, sur 40 hommes, 32 hommes hors de combat, est resté jusqu'au bout, n'est parti que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie. A pris ensuite le commandement d'une nouvelle colonne d'attaque, a montré une bravoure et un esprit de décision exceptionnels en pénétrant dans les lignes ennemies.

BARIL (André), lieutenant au 3e colonial :

N'a cessé pendant toute la campagne de faire preuve de la plus grande bravoure ; grièvement blessé le 15 mai 1915. A donné à la compagnie qu'il commandait un bel exemple d'endurance et d'énergie.

SALLES-COMPTE (Laurent-Dominique), caporal au 3e colonial :

Sous un bombardement violent, le 18 août, n'a pas hésité à se porter dans un entonnoir, à une vingtaine de mètres de l'ennemi, pour déplacer un guetteur qu'il jugeait trop exposé. A été blessé mortellement.

THOMAS (Ferdinand), soldat au 3e colonial :

Au front depuis le début. A pris part à tous les combats du régiment, en particulier à l'affaire de X., où il s'est très bien conduit. A été blessé, le 10 septembre 1915, par un éclat d'obus à la main droite, à l'ouvrage T., étant guetteur au petit poste. Soldat courageux. Toujours volontaire pour les patrouilles et missions dangereuses.

LAFOND (André), soldat au 3e colonial :

Au front depuis le début. Blessé une première fois en août 1914, au combat de X. ; une deuxième fois légèrement, à l'affaire de Y. Vient d'être blessé une troisième fois par un éclat d'obus au bras gauche, le 10 septembre 1915, à l'ouvrage Z., étant guetteur au petit poste. Toujours volontaire pour les missions périlleuses.

CONDAMY (Charles), lieutenant-colonel commandant le 3e colonial :

Est tombé bravement face à l'ennemi en entraînant son régiment à l'assaut et au moment où il pénétrait

de haute lutte dans les tranchées allemandes, le 25 septembre1915.

POSTH (Charles), chef de bataillon au 3e colonial :

Aimé et estimé de tous par sa bravoure, l'élévation de son caractère et sa bonté ; tombé glorieusement le jour de l'assaut (25septembre1915) en s'exposant pour reconnaître de la tranchée de départ les points dangereux de la ligne ennemie.

RAUDOT (Henri), chef de bataillon au 3e colonial :

Admirable comme chef, brave avec simplicité. Homme de devoir. S'est dévoué à ses fonctions jusqu'à l'épuisement de ses forces. Tombé glorieusement à l'assaut, à la tête de son bataillon.

MONTÉGU (Émilien), chef de bataillon au 3e colonial :

A pris le commandement du régiment dans une circonstance délicate et difficile. A su grouper rapidement les éléments épars des unités éprouvées par de fortes pertes, et, grâce à son énergie et son bel allant, a réussi à s'emparer d'un important réseau de tranchées allemandes par une lutte à la grenade et pied à pied, qu'il a personnellement dirigée.

BERTHOMÉ (Édouard), capitaine au 3e colonial :

Officier d'un courage remarquable. S'est lancé à l'assaut sur le terre-plein, le 25 septembre 1915, en entraînant ses sections de mitrailleuses malgré de lourdes pertes. A dirigé, sous le feu le plus violent, la mise en batterie de ses pièces. A ensuite, du 25 au 30 septembre, montré la plus grande et la plus intelligente activité pour organiser le service des mitrailleuses dans le secteur imparti au régiment. Au front depuis le début.

FOX (Émile), capitaine au 3e colonial :

A l'assaut du 25 septembre 1915, a enlevé bravement sa compagnie et a été blessé. Avait été déjà blessé, le 22 août 1914, et avait rejoint le front dès le 1er octobre suivant.

MIGNONNEAU (Emmanuel), sous-lieutenant au 3e colonial :

Tous les officiers de sa compagnie ayant été mis hors de combat, a pris le commandement de sa compagnie et l'a maintenue énergiquement pendant plusieurs jours sur la position qu'il était chargé de défendre.

TRÉCOLLE, sous-lieutenant au 3e colonial :

A, le 25 septembre 1915, d'un magnifique élan, enlevé sa section à l'assaut des tranchées allemandes, y a pénétré et ne s'est retiré que le dernier, alors qu'il n'avait plus avec lui que quatre hommes valides, ayant assuré l'évacuation des blessés, donnant ainsi un bel exemple de calme et du devoir d'un chef.

DEFOY, caporal mitrailleur au 3e colonial :

Ayant mis sa pièce en batterie et son personnel ayant été décimé, est revenu chercher sa mitrailleuse et ses caissons de munitions avec sa deuxième équipe, sous le feu de l'ennemi.

LENORMAND (Constant), soldat au 3e colonial :

Restant seul de sa section et ne pouvant plus se servir de sa pièce, après avoir mis à l'abri son matériel, est resté toute la journée sous le feu de l'ennemi et est rentré la nuit venue, emportant dans nos lignes sa mitrailleuse.

LABORDE (Frédéric), soldat mitrailleur au 3e colonial :

Restant seul de sa section et ne pouvant plus se servir de sa pièce, après avoir mis son matériel à l'abri, est resté toute la journée sous le feu de l'ennemi et est rentré, la nuit venue, emportant dans nos lignes sa mitrailleuse.

PAIRAULT, soldat au 3e colonial :

Pour l'ingéniosité, la ténacité et l'énergie qu'il a mises, en compagnie de quelques camarades, pour s'évader de l'Allemagne.

FOIXET (François), sergent au 3e colonial :

Blessé au pied, dès le début, par un éclat d'obus, a refusé de se laisser évacuer et a conservé le commandement de sa section pendant toute la journée du 25 septembre 1915.

Historique du 3e Régiment d'Infanterie Coloniale pendant la Guerre 1914-1919. Imprimerie Norbertine. Rochefort-sur-Mer.1920.
Source : http://gallica.bnf.fr. Droits : Domaine public. Transcription intégrale : G. Delavois 2011 ; P. Chagnoux – 2013.

BONNAY (Antoine), brancardier au 3e colonial :

Toujours volontaire pour les missions périlleuses, a passé une nuit entre les tranchées françaises et allemandes à la recherche d'un camarade blessé ; y est retourné en plein jour et a réussi à ramener vivant son camarade dans nos lignes (combat du 25 septembre 1915).

CAUZAN (Gaston), lieutenant au 3e colonial :

Parti pour le front avec le 33e colonial, a été évacué après avoir reçu deux blessures graves. A rejoint sur sa demande, le 25 mai 1915, à peine guéri. A pris le commandement d'une compagnie et a toujours été pour tous un exemple d'énergie et de bravoure. S'est particulièrement distingué, le 25 septembre 1915, en entraînant sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies. Tué en arrivant sur les lignes allemandes.

RAVAT (Jean-Baptiste), lieutenant au 3e colonial :

A fait preuve de belles qualités militaires au front de France, où il a été déjà blessé, le 11 août 1916, en maintenant ses hommes sous un violent bombardement, en leur faisant exécuter des travaux de tranchées ; blessé une deuxième fois ce même jour. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée.

DUPOY (Maurice), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier plein d'entrain et de bravoure. Deux fois blessé dans les opérations du 9 au 17 août 1916, en entraînant ses troupes à l'assaut, ne s'est laissé évacuer qu'après l'occupation de la position conquise. Déjà décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre.

COLAS dit **BEAUDELAIRE**, chef de bataillon au 3e colonial :

Officier d'un allant exceptionnel. A entraîné vigoureusement son bataillon à l'assaut des positions ennemies, qu'il a conquises par ses dispositions intelligentes. A assuré la conservation de la position.

JIRAUX (Jules), capitaine au 3e colonial :

S'est fait remarquer par son calme, le 17 août 1916. Malgré un bombardement des plus violents et un feu de mousqueterie nourri, a amené sa compagnie sur la position qu'elle devait occuper. A été blessé à la tête de sa compagnie.

GIANSILY (Marcel), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier de réelle valeur, ayant une haute connaissance de son devoir. A dirigé de nombreuses reconnaissances périlleuses avec une intelligence parfaite et a fourni au commandement des renseignements précieux. Légèrement blessé à la tête de sa section par un shrapnell, dans la journée du 17août 1916.

PERRON (Vincent), sous-lieutenant au 3e colonial :

A effectué avant la période d'opérations actives de nombreuses reconnaissances sur les lignes ennemies et a rapporté de précieux renseignements. Du 9 au 17 août 1916, s'est signalé par sa bravoure et son mépris du danger, notamment dans la nuit du 11au 12 août 1916, en dégageant un camarade tombé dans une embuscade.

GYURECH (Willy), adjudant-chef au 3e colonial :

Remarquable sous-officier de combat. Blessé antérieurement trois fois au cours de la campagne, a reçu une quatrième blessure grave à la jambe, le 15 août 1916, au moment où il s'exposait personnellement pour rassurer ses hommes.

SAINT-JOURS (Jean), adjudant au 3e colonial :

Beau soldat réputé pour sa bravoure. Le 15 août 1916, a fait progresser sa section malgré un violent feu de mousqueterie et d'artillerie. A été blessé au cours de l'attaque. Sur le front sans interruption depuis le début des hostilités.

MOUCHET (Louis), sergent au 3e colonial :

Sous-officier d'une bravoure incomparable. S'est distingué à maintes reprises dans l'accomplissement de missions périlleuses. Cinq fois volontaire pour des reconnaissances de nuit. Le 15 août 1916, a commandé un groupe des éclaireurs de terrain, marchant en avant de la vague d'assaut, et a accompli parfaitement sa mission. Déjà cité à l'ordre du régiment.

MAGNEAU (Gabriel), caporal au 3e colonial :

Gradé plein d'allant, toujours volontaire pour les missions périlleuses. S'est distingué, le 14 août 1916, au cours d'une reconnaissance, en conduisant une patrouille jusqu'aux fils de position ennemie, malgré une vive fusillade. A été grièvement blessé en faisant une deuxième patrouille dans les mêmes conditions.

FILLARD (Claude), caporal au 3e colonial :

S'étant porté en avant en tête de sa pièce, au milieu d'un tir de barrage de l'artillerie, a fait preuve de beaucoup de sang-froid. Couvert de blessures et mortellement atteint, ne s'est pas départi de son calme, a continué à s'intéresser au combat, donnant à tous le plus bel exemple du courage et de l'endurance.

BARDAINE (Jean), soldat au 3e colonial :

Soldat réputé pour sa bravoure. Le 14 août 1916, faisant partie d'une patrouille dirigée sur les positions ennemies, est allé couper les fils de fer malgré une vive fusillade. A été blessé, le 17 août 1916, au cours d'un violent bombardement.

TEINTURIER (Maurice), adjudant au 3e colonial :

Sous-officier plein d'allant, a été grièvement blessé, le 10 août 1916, en maintenant sa section sur la position conquise et malgré un violent bombardement.

BOKANOWSKI (Maurice), lieutenant au 3e colonial :

Lors du torpillage de la Provence par un sous-marin ennemi, est resté jusqu'au dernier moment sur la passerelle auprès du commandant du bord, encourageant les hommes, aidant lui-même à mettre les radeaux à la mer, radeaux sur lesquels, d'ailleurs, il ne réclamait pas de place. Ne s'est jeté à la mer qu'au moment où le bateau sombrait.

GUILLOU (François), soldat au 3e colonial :

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a quitté son embarcation pour sauver à la nage un camarade qui se noyait et l'a ramené à bord.

BEAUDELAIRE, chef de bataillon au 3e colonial :

Officier supérieur d'un courage exceptionnel, ayant commandé plusieurs mois un régiment avec autorité et succès. Tombé glorieusement à l'attaque des tranchées ennemies, le 9 décembre 1916.

MARCHAND (Eugène-Hippolyte), chef de bataillon au 3e colonial :

Jeune commandant, plein d'ardeur, tué à l'assaut d'une position ennemie, le 9 décembre1916.

LEVRAULT (Marie-Antoine), capitaine au 3e colonial :

Au front du début des opérations, dans les combats des 9 et 10 décembre 1916, commandant une compagnie de mitrailleuses, malgré de lourdes pertes, l'a amenée jusqu'à proximité de l'ennemi pour le contrebattre utilement. Son chef de bataillon ayant été tué à ses côtés, a pris le commandement et, par son exemple et son énergie, a maintenu son bataillon sur les positions conquises qu'il a fait organiser rapidement avec le plus grand sens tactique, ce qui en a assuré la conservation. Déjà cité à l'ordre de la brigade.

KLEIN (Louis-Eugène), lieutenant au 3e colonial :

Officier dévoué et très brave, tombé à l'assaut du 9 décembre 1916 en entraînant sa compagnie.

BAUDOIN (Xavier), lieutenant au 3e colonial :

A entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut des lignes ennemies. A été grièvement blessé en les abordant. Commandant de compagnie de la plus haute valeur.

PÊCHINOT (Louis), lieutenant au 3e colonial :

Commandant de compagnie dont la bravoure et le calme sous le feu sont devenus légendaires. Conduisant la première vague d'assaut, est arrivé jusqu'aux lignes ennemies sous des rafales de mitrailleuses. Tous les officiers de son bataillon et le chef de bataillon lui-même étant tombé, en a pris le commandement et l'a maintenu sur la position conquise.

LEMAITRE (Pierre-Paul), sous-lieutenant au 3e colonial :

Jeune officier de cavalerie venu dans l'infanterie sur sa demande. Plein de courage et d'entrain. S'était distingué au cours des opérations de X. comme agent de liaison auprès d'une division anglaise. Tombé à la tête de sa section à l'attaque du 9 décembre 1916.

FRANCESCHI (Léonard), sous-lieutenant au 3e colonial :

Bon et brave officier, véritable entraîneur d'hommes. Tombé glorieusement à l'attaque des positions ennemies, le 9 décembre1916.

GALY (Louis-Gaston), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier brave et dévoué tombé en entraînant ses hommes à l'assaut d'une ligne fortifiée, le 9 décembre 1916.

GRANGER (Fernand), sous-lieutenant au 3e colonial :

Excellent officier, très brave, tombé en entraînant ses hommes à l'assaut d'une ligne fortifiée, le 9 décembre1916.

AMOUROUX (Raymond), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier plein de courage et d'ardeur. Tombé en tête de ses hommes en donnant l'assaut à une position ennemie solidement fortifiée, le 9 décembre1916.

SIOMME (Louis), sous-lieutenant au 3e colonial :

Commandant de compagnie. Conduisant la première vague d'assaut en entraînant son unité jusqu'aux lignes ennemies, où il est tombé grièvement blessé.

MALAQUIN (Élie), sous-lieutenant au 3e colonial :

Au front depuis le début des opérations. A toujours fait preuve de dévouement, notamment au combat du 9 décembre 1916, où, sous les rafales de mitrailleuses, il a procédé aux reconnaissances préliminaires pour installer ses pièces. Blessé grièvement près des lignes ennemies.

CHARRUEY (Félix), sous-lieutenant au 3e colonial :

Officier d'une valeur et d'un courage remarquables. Le 9 décembre 1916, a conduit sa section jusqu'aux lignes ennemies, où il a été blessé.

GEZ (Paul), sous-lieutenant au 3e colonial :

Au front depuis le début. Blessé trois fois au combat du 9 décembre 1916, a entraîné courageusement sa section de mitrailleuses jusqu'à proximité des lignes ennemies, sous un violent feu de mitrailleuses, et a été blessé en cherchant à les combattre utilement.

PINCHON (Jacques), lieutenant-colonel commandant le 3e colonial :

Chef de corps énergique et consciencieux. A largement payé de sa personne au combat du 9 décembre 1916, en conduisant son régiment à l'assaut et en s'accrochant au terrain conquis malgré le tir précis et meurtrier des fusils et des mitrailleuses ennemies.

CORONNAT (Simon-Victor), chef de bataillon au 3e colonial :

Officier supérieur calme et énergique. Le 9 décembre 1916 a conduit avec le plus brillant entrain son bataillon à l'assaut des positions ennemies. Blessé d'une balle à la cuisse droite au moment où il enlevait la première ligne de tranchées.

PICHON (Pierre), médecin-major de 2e classe au 3e colonial :

Durant les opérations des 9 et 10 décembre 1916, dans les conditions les plus difficiles et sous un violent bombardement, a su assurer le service de relève et d'évacuation des blessés en payant largement de sa personne et en donnant le plus bel exemple d'esprit de sacrifice et de dévouement.

MICOULAZ (Pierre), sergent au 3e colonial :

Sous-officier calme et brave. Après l'assaut du 9 décembre 1916, tous les officiers de la compagnie étant

blessés, a groupé les hommes valides et a fait organiser la position conquise.

LÉVÊQUE (Clotaire), soldat au 3e colonial :

Soldat d'une remarquable énergie qui, à l'attaque du 9 décembre 1916, n'a pas hésité à aller entre les lignes, malgré la violence de la fusillade ennemie, rechercher une mitrailleuse que les servants, grièvement blessés, avaient dû abandonner.

COLLIN (Joseph), capitaine au 3e colonial :

A fait preuve de belles qualités militaires au combat du 22 août 1914, où il a été blessé grièvement par balle et par éclat d'obus.

DAUCÉ, capitaine au 3e colonial :

Véritable entraîneur d'hommes, d'une bravoure et d'un allant exceptionnels. Bien que très grièvement blessé, a continué à encourager ses mitrailleurs soumis à un feu très violent. Mort de ses blessures sur le champ de bataille.

YVANÈS (Baptiste), soldat au 3e colonial :

A fait bravement son devoir à l'attaque du 9 décembre 1916, où il a été grièvement blessé.

IBA DIAYE dit **MOUSSA**, soldat au 3e colonial :

Soldat modèle qui a fait preuve du plus brillant courage durant les combats de décembre 1916, où il a été grièvement blessé.

LAGUENS (Paul), lieutenant au 3e colonial :

Au front du 14 octobre 1915, n'a cessé de donner l'exemple du courage et du dévouement. Mort glorieusement pour la France, le 26 novembre1917, en accomplissant une mission dangereuse en avant des premières lignes.

MOREAU (René), caporal au 3e colonial :

Jeune pilote d'un entrain et d'un courage remarquables. A trouvé la mort au retour d'une mission photographique dans les lignes ennemies.

FERRET (René), caporal au 3e colonial :

Très bon caporal, donnant à tous l'exemple d'abnégation et du devoir. Sous un violent bombardement de torpilles et d'obus à gaz, n'a songé qu'à alerter ses camarades avant de pourvoir à sa propre sécurité, a payé de sa vie son dévouement.

TRILLAUD (Eugène), soldat au 3e colonial :

Soldat très brave. S'est brillamment conduit en maintes circonstances, notamment à l'assaut du 25 septembre 1915. Fait prisonnier en ne voulant pas abandonner son capitaine blessé, s'est échappé. Repris et mené en captivité, a réussi à s'évader au prix de nombreuses difficultés.

HENTSCHEL (René), chef de bataillon au 3e colonial :

Officier supérieur de haute valeur militaire et morale. Le15 septembre 1918, a réussi par ses habiles dispositions à enlever avec des pertes minimes, une position ennemie puissamment défendue, capturant deux cents prisonniers, sept mitrailleuses, trois canons de tranchées. Le 24 septembre a contribué brillamment par la vigueur de l'attaque de son bataillon à faire tomber les défenses de Gradsko.

PORTIER (Raoul), caporal au 3e colonial :

Gradé très courageux et d'un grand sang-froid. S'est porté bravement à l'assaut d'une mitrailleuse ennemie, qui, par ses feux, empêchait la progression de la section. A tué ses défenseurs et l'a capturée. Blessé assez grièvement au bras.

SALLAMADOU, caporal au 3e colonial :

Très bon soldat. A atteint l'objectif en tête de sa section et a capturé des prisonniers.

GUIRAL (Alphonse), soldat au 3e colonial :

Soldat très dévoué avec ses camarades. A obligé un groupe de trente ennemis à se constituer prisonniers au cours des dernières opérations.

PETITPAS (Georges), soldat au 3e colonial :

Fusilier mitrailleur d'élite. A mitraillé l'ennemi sans arrêt au cours de la progression, semant la panique, détruisant les résistances locales et contribuant à la capture de nombreux prisonniers.

VITOUX (Paul), soldat au 3e colonial :

Soldat d'élite. Au moment d'une contre-attaque bulgare, a pris le commandement d'un petit groupe pour nettoyer un boyau, a fait des prisonniers, dont un officier.

MOLBERT (Raymond), soldat au 3e colonial :

Grenadier d'élite, a toujours affiché le mépris le plus absolu du danger. Dans les récentes opérations a fait l'admiration générale par son attitude énergique. A capturé seul un poste de huit téléphonistes et contribué largement au succès de l'opération.

ETCHEPARE(Pierre), soldat au 3e colonial :

Soldat énergique et audacieux. Au combat du 15 septembre 1918, par son audace et sa présence d'esprit a contribué à l'arrêt d'une contre-attaque pouvant compromettre le succès de l'opération. A énergiquement entraîné ses camarades, tuant deux Bulgares et mettant les quatre autres en fuite. A ultérieurement fait prisonnier trois Bulgares se défendant dans un abri.

BÉNÉZECH (François), lieutenant au 3e colonial :

Commandant un peloton de 37. A, pendant la prise de la tranchée Ribareff, combattu avec le P. E. M. du bataillon, barrant les boyaux par où l'ennemi descendait pour contre-attaquer. A tué à coups de revolver quatre grenadiers bulgares qui barraient un boyau et a facilité ainsi le débouché d'une compagnie.

KRAUSS (Auguste), sergent au 3e colonial :

Sous-officier d'une rare énergie, possédant un moral des plus élevé. A donné le plus bel exemple de courage et d'esprit offensif pendant les dernières opérations, en poussant de hardies reconnaissances. A capturé une cinquantaine de prisonniers. S'est dépensé sans compter pour chercher à assurer la liaison avec une unité voisine.